HI

9 H.

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME XIII.

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

186

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature systématique,

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XXII.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

BIBLIOTHÈQUE S.M.I. QUÉBEC

HISTOIRE NATURELLE
DES OISEAUX.

SUITE DU LXXIIe GENRE.

Variétés du Chardonneret.

Quoique cet oiseau ne perde pas son rouge dans la cage aussi promptement que la linotte, cependant son plumage y éprouve des altérations considérables et fréquentes, comme il arrive à tous les oiseaux qui vivent en domesticité. J'ai déjà parlé des variétés d'âge et de sexe; comme aussi des différences multipliées qui se trouvent entre les individus, quant au nombre et à la distribution des petites taches blanches de la queue et des ailes, et quant à la teinte plus ou moins brune de plu-

mage : je ne ferai mention ici que des variétés principales que j'ai observées, ou qui ont été observées par d'autres, et qui me paroissent n'être, pour la plupart, que des variétés individuelles et purement accidentelles.

I. LE CHARDONNERET A POITRINE JAUNE. Il n'est pas rare de voir des chardonnerets qui ont les côtés de la poitrine jaunes, et qui ont le tour du bec et les pennes des ailes d'un noir moins foncé ; on croit s'être apperçu qu'ils chantoient mieux que les autres : ce qu'il y a de certain, c'est que la femelle a les côtés de la poitrine jaunes comme le mâle.

II. LE CHARDONNERET A SOURCILS ET FRONT BLANCS. Tout ce qui est ordinairement rouge autour du bec et des yeux dans les oiseaux de cette espèce, étoit blanc dans celui-ci. Aldrovande, qui l'a observé, ne parle d'aucune autre différence. J'ai vu un chardonneret qui avoit en blanc tout ce qui

est en noir sur la tête des chardonnerets ordinaires.

III. LE CHARDONNERET A TÊTE RAYÉE DE ROUGE ET DE JAUNE. Il a été trouvé en Amérique; mais probablement il y avoit été porté. J'ai remarqué dans plusieurs chardonnerets que le rouge de la tête et de la gorge étoit varié de quelques nuances de jaune, et aussi la couleur noirâtre du fond des plumes, laquelle percoit en quelques endroits à travers les belles couleurs de la superficie.

IV. LE CHARDONNERET A CAPUCHON NOIR. A la vérité le rouge propre aux chardonnerets se retrouve ici, mais par petites taches semées sur le front. Cet oiseau a encore les ailes et la queue du chardonneret; mais le dos et la poitrine sont d'un brun jaunâtre, le ventre et les cuisses d'un blanc assez pur; l'iris jaunâtre; le bec et les pieds couleur de chair.

Albin avoit appris d'une personne

digne de foi, que cet individu étoit né d'une femelle chardonneret fécondée par une alouette mâle. Mais un seul témoignage ne suffit pas pour constater un pareil fait. Albin ajoute, en confirmation, que son métis avoit quelque chose de l'alouette dans son ramage et dans ses manières.

V. Le CHARDONNERET BLANCHATRE. Excepté le dessus de la tête et la gorge qui étoient d'un beau rouge comme dans le chardonneret ordinaire, la queue qui étoit d'un cendré brun, et les ailes qui étoient de la même couleur avec une bande de jaune-terne, cet oiseau avoit en effet le plumage blanchâtre.

VI. Le CHARDONNERET BLANC. Celui d'Aldrovande avoit sur la tête le même rouge qu'ont les chardonnerets ordinaires, et de plus quelques pennes de l'aile bordées de jaune; tout le reste étoit blanc.

Celui de M. l'abbé Aubry a une

teinte jaune sur les couvertures supérieures des ailes, quelques pennes moyennes noires depuis la moitié de leur longueur, terminées de blanc; les pieds et les ongles blancs; le bec de la même couleur; mais noirâtre vers le bout.

J'en ai vu un chez M. le baron de Goula, qui avoit la gorge et le front d'un rouge foible, le reste de la tête noirâtre; tout le dessous du corps blanc, légèrement teinté de gris-cendré, mais plus pur immédiatement au-dessous du rouge de la gorge, et qui remontoit jusqu'à la calotte noirâtre; le jaune de l'aile du chardonneret, les couvertures supérieures olivâtres, le reste des ailes blanc, un peu plus cendré sur les pennes moyennes les plus proches du corps; la queue à-peu-près du même blanc; le bec d'un blanc-rosé, et fort alongé, les pieds couleur de chair. Cette dernière variété est d'autant plus intéressante qu'elle appar-

tient à la nature : l'oiseau avoit été pris adulte dans des champs.

Gesner avoit entendu dire qu'on en trouvoit de tout blancs dans le pays des Grisons, et tel est celui que nous avons fait représenter dans nos planches enluminées.

VII. LE CHARDONNERET NOIR. On en a vu plusieurs de cette couleur. Celui d'Aspernacz, dont parle André Schenberg Anderson, étoit devenu entièrement noir, après avoir éte long-temps en cage.

La même altération de couleur a eu lieu dans les mêmes circonstances sur un chardonneret que l'on nourrissoit en cage dans la ville que j'habite; il étoit noir sans exception.

Celui de M. Brisson avoit quatre pennes de l'aile, depuis la quatrième à la septième inclusivement, bordées d'une belle couleur soufre au-dehors et de blanc à l'intérieur, ainsi que les moyennes, une de ses dernières termi-

née de blanc; enfin, le bec, les pieds et les ongles blanchâtres; mais la description la plus exacte ne représente qu'un moment de l'individu, et son histoire la plus complète qu'un moment de l'espèce; c'est à l'histoire générale à représenter, autant qu'il est possible, la suite et l'enchaînement des différens états par où passent, et les individus et les espèces.

Il y a actuellement à Beaune deux chardonnerets noirs, sur lesquels je me suis procuré quelques éclaircissemens; ce sont deux mâles, l'un a quatre ans, l'autre est plus âgé: ils ont l'un et l'autre essuyé trois mues, et ont recouvré trois fois leurs couleurs qui étoient très-belles; c'est à la quatrième mue qu'ils sont devenus d'un beau noir lustré sans mélange: ils conservent cette nouvelle couleur depuis huit mois, mais il paroît qu'elle n'est pas plus fixe que la première; car on commence à appercevoir (25 mars) du gris sur le

ventre de l'un de ces oiseaux, du rouge sur sa tête, du roux sur son dos, du jaune sur les pennes de ses ailes, du blanc à leurs extrémités et sur le bec. Il seroit curieux de rechercher l'influence que peuvent avoir dans ces changemens de couleurs, la nourriture, l'air, la température, etc. On sait que le chardonneret électrisé par M. Klein, avoit entièrement perdu, six mois après, non-seulement le rouge de sa tête, mais la belle plaque citrine de ses ailes.

VIII. LE CHARDONNERET NOIR A TÊTE ORANGÉE. Aldrovande trouvoit cet oiseau si différent du chardonneret ordinaire, qu'il le regardoit, non comme étant de la même espèce, mais seulement du même genre; il étoit plus gros que le chardonneret, et aussi gros que le pinson; ses yeux étoient plus grands à proportion; il avoit le dessus du corps noirâtre, la tête de même couleur, excepté que sa partie

antérieure près du bec étoit entourée d'une zone d'un orangé vif; la poitrine et les couvertures supérieures des ailes d'un noir-verdâtre; le bord extérieur des pennes des ailes de même, avec une bande d'un jaune-foible, et non d'un beau citron, comme dans le chardonneret; le reste des pennes noir, varié de blanc; celles de la queue noires, la plus extérieure bordée de blanc à l'intérieur; le ventre d'un cendré-brun.

Ce n'est point ici une altération de couleur produite par l'état de captivité : l'oiseau avoit été pris dans les environs de Ferrare, et envoyé à Aldrovande.

IX. Le chardonneret métis. On a vu beaucoup de ces métis : il seroit infini, et encore plus inutile, d'en donner ici toutes les descriptions. Ce qu'on peut dire en général, c'est qu'ils ressemblent plus au père par les extrémités, et à la mère par le reste du corps, comme cela a lieu dans les mulets des qua-

drupèdes. Ce n'est pas que je regarde absolument ces métis comme de vrais mulets; les mulets viennent de deux espèces différentes, quoique voisines, et sont presque toujours stériles; au lieu que les métis résultant de l'accouplement de deux espèces granivores, tels que les serins, chardonnerets, verdiers, tarins, bruans, linottes, sont féconds, et se reproduisent assez facilement, comme on le voit tous les jours. Il pourroit donc se faire que ce qu'on appelle différentes espèces parmi les granivores, ne fussent en effet que des races diverses, appartenant à la même espèce, et que leurs mélanges ne fussent réellement que des croisemens de races, dont le produit est perfectionné, comme il arrive ordinairement : on remarque en effet que les métis sont plus grands, plus forts, qu'ils ont la voix plus sonore, etc. mais ce ne sont ici que des vues. Pour conclure quelque chose, il faudroit que des amateurs

s'occupassent de ces expérien... et les suivissent jusqu'où elles peuvent aller. Ce que l'on peut prédire, c'est que plus on s'occupera des oiseaux, de leur multiplication, du mélange, ou plutôt du croisement des races diverses, plus on multipliera les prétendues espèces. On commence déjà à trouver dans les campagnes, des oiseaux qui ne ressemblent à aucune des espèces connues. J'en donnerai un exemple à l'article du *tarin*.

BIBLIOTHEQUE Séminaire des Québec S.M.E. 1964

Le métis d'Albin provenoit d'un mâle chardonneret élevé à la brochette, et d'une femelle canari; il avoit la tête, le dos et les ailes du chardonneret, mais d'une teinte plus foible; le dessous du corps et les pennes de la queue jaunes, celles-ci terminées de blanc. J'en ai vu qui avoient la tête et la gorge orangées; il sembloit que le rouge du mâle se fût mêlé, fondu avec le jaune de la femelle.

LE CHARDONNERET *à quatre raies.*

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet oiseau, ce sont ses ailes, dont la base est rousse, et qui ont, outre cela, quatre raies transversales de diverses couleurs dans cet ordre, noir, roux, noir, blanc; la tête et tout le dessus du corps, jusqu'au bout de la queue, est d'un cendré obscur; les pennes des ailes sont noirâtres; la poitrine rousse, la gorge blanche; le ventre blanchâtre et le bec brun. Ce chardonneret se trouve dans les contrées qui sont à l'ouest du golfe de Bothnie, aux environs de Lulhéa.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Chardonneret.

I.

LE CHARDONNERET VERT, OU LE MARACAXAO.

M. EDWARDS, qui le premier a observé et décrit cet oiseau, donne la figure du mâle dessinée d'après le vivant, *planche* 272; et celle de la femelle dessinée d'après le mort, *planche* 128. De plus, il nous apprend, dans une addition qu'il a mise à la tête de son premier volume, que c'est un oiseau du Brésil.

Le mâle a le bec, la gorge et la partie antérieure de la tête, d'un rouge plus ou moins vif, excepté un petit espace entre le bec et l'œil qui est bleuâtre; le derrière de la tête, du cou et le dos, d'un vert-jaunâtre; les couvertures supérieures des ailes et les

pennes moyennes verdâtres, bordées de rouge; les grandes pennes presque noires; la queue et ses couvertures supérieures d'un rouge-vif; les couvertures inférieures d'un gris-cendré; tout le dessous du corps rayé transversalement de brun, sur un fond qui est vert-d'olive à la poitrine, et qui va toujours s'éclaircissant, jusqu'à devenir tout-à-fait blanc sous le ventre. Cet oiseau est de la grosseur de nos chardonnerets; il a le bec fait de même, et les pieds gris.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a le bec d'un jaune-clair; le dessus de la tête et du cou cendré; la base des ailes et le croupion d'un vert-jaunâtre comme le dos, sans aucune teinte de rouge; les pennes de la queue brunes, bordées en dehors d'un rouge vineux; les couvertures inférieures blanches, et les pieds couleur de chair.

II.

LE CHARDONNERET JAUNE.

Tous ceux qui ont parlé de cet oiseau, se sont accordés à lui donner le nom de chardonneret d'Amérique; mais, pour que cette dénomination fût bonne, il faudroit que l'oiseau à qui on l'a appliquée fût le seul chardonneret qui existât dans tout le continent du Nouveau-Monde; et non-seulement cela est difficile à supposer, mais cela est démenti par le fait même, puisque le chardonneret de l'article précédent est aussi d'Amérique. J'ai donc cru devoir changer cette dénomination trop vague en une autre qui annonçât ce qu'il y a de plus remarquable dans le plumage de l'oiseau. Le chardonneret jaune a le bec, à très-peu près, de même forme et de même couleur que notre chardonneret; le front noir, ce qui est propre au mâle; le

reste de la tête, le cou, le dos et la poitrine d'un jaune éclatant; les cuisses, le bas-ventre, les couvertures supérieures et inférieures de la queue d'un blanc-jaunâtre; les petites couvertures des ailes jaunes à l'extérieur, blanchâtres à l'intérieur, et terminées de blanc; les grandes couvertures noires, et terminées d'un blanc légèrement nuancé de brun, ce qui forme deux raies transversales bien marquées sur les ailes qui sont noires; les pennes moyennes terminées de blanc; celles qui avoisinent le dos et leurs couvertures, bordées de jaune; les pennes de la queue, au nombre de douze, égales entr'elles, noires dessus, cendrées dessous; les latérales blanches à l'intérieur vers le bout; le bec et les pieds couleur de chair.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle n'a pas le front noir, mais d'un vert-olive, ainsi que tout le dessus du corps, et en ce que le jaune du crou-

pion et du dessous du corps est moins brillant, le noir des ailes moins foncé, et au contraire les raies transversales moins claires; enfin, en ce qu'elle a le ventre tout blanc, ainsi que les couvertures inférieures de la queue.

Le jeune mâle ne diffère de la femelle que par son front noir.

La femelle observée par M. Edwards étoit seule dans sa cage, et cependant elle pondit, au mois d'août 1755, un petit œuf gris-de-perle, sans aucune tache; mais ce qui mérite plus d'attention, c'est que M. Edwards ajoute que constamment cette femelle a mué deux fois par an; savoir, aux mois de mars et de septembre. Pendant l'hiver, son corps étoit tout-à-fait brun; mais la tête, les ailes et la queue, conservoient la même couleur qu'en été: le mâle étant mort trop tôt, on n'a pu suivre cette observation sur lui; mais il est plus que vraisemblable qu'il auroit mué deux fois comme sa fe-

melle, et comme les bengalis, les veuves, le ministre, et beaucoup d'autres espèces des pays chauds.

L'individu observé par M. Brisson avoit le ventre, les flancs, les couvertures inférieures de la queue et des ailes du même jaune que le reste du corps; les couvertures supérieures de la queue d'un gris-blanc; le bec, les pieds et les ongles blancs; mais la plupart de ces différences peuvent venir des différens états où l'oiseau a été observé. M. Edwards l'a dessiné vivant; il paroît aussi qu'il étoit plus grand que celui de M. Brisson.

Catesby nous apprend qu'il est fort rare à la Caroline, moins à la Virginie, et très-commun à la Nouvelle-Yorck; celui qui est représenté dans nos planches enluminées, venoit du Canada, où le P. Charlevoix a vu plus d'un individu de la même espèce.

Longueur totale, quatre pouces un tiers; bec, cinq à six lignes; tarse de

même; vol, sept pouces un quart; queue, dix-huit lignes, composée de douze pennes égales, dépasse les ailes de six lignes.

LE SIZERIN.

M. Brisson appelle cet oiseau petite linotte de vignes. Je ne lui conserve point le nom de linotte, parce qu'il me semble avoir plus de rapport avec le tarin, et que d'ailleurs son ramage est fort inférieur à celui de la linotte. Gesner dit qu'on lui a donné le nom de *tschet scherle*, d'après son cri qui est fort aigu; il ajoute qu'il ne paroît guère que tous les cinq ou tous les sept ans, comme les jaseurs de Bohème, et qu'il arrive en très-grandes troupes. On voit, par le témoignage des voyageurs, qu'il pousse quelquefois ses excursions jusqu'au Groënland. M. Frisch nous apprend qu'en Allemagne il passe en octobre et en novembre, et qu'il repasse en février.

J'ai dit qu'il tenoit plus du tarin que de la linotte; c'étoit l'avis de Gesner, et c'est celui de M. le docteur Lottinger, qui connoît bien ces petits oiseaux. M. Frisch va plus loin; car, selon lui, le tarin peut servir d'appeau pour attirer les sizerins dans les piéges au temps du passage, et ces deux espèces se mêlent et produisent ensemble. Aldrovande a trouvé au sizerin beaucoup de ressemblance avec le chardonneret, et l'on sait qu'un chardonneret approche fort d'un tarin qui auroit du rouge sur la tête. Un oiseleur, qui a beaucoup de pratique et peu de lecture, m'a assuré, en voyant la figure enluminée du sizerin, qu'il avoit pris plusieurs fois des oiseaux semblables à celui-là pêle-mêle avec des tarins auxquels ils ressembloient fort, mais sur-tout les femelles aux femelles; seulement elles ont le plumage plus rembruni et la queue plus courte. Enfin M. Linnæus remarque que ces oiseaux se plaisent

dans les lieux plantés d'aunes, et Schwenckfeld met la graine d'aune parmi celles dont ils sont friands; or, on sait que les tarins aiment beaucoup la graine de cet arbre, ce qui est un nouveau trait de conformité entre ces deux espèces: d'ailleurs les sizerins ne mangent point de navette comme la linotte, mais bien du chenevis, de la graine d'ortie-grièche, de chardons, de lin, de pavots, les boutons des jeunes branches de chêne, etc. ils se mêlent volontiers aux autres oiseaux; l'hiver est la saison où ils sont le plus familiers; on les approche alors de très-près sans les effaroucher; en général, ils sont peu défians et se prennent facilement aux gluaux.

Le sizerin fréquente les bois, il se tient souvent sur les chênes, y grimpe comme les mésanges, et s'accroche comme elles à l'extrémité des petites branches: c'est de-là que lui est venu probablement le nom de *linaria trun-*

calis, et peut-être celui du petit chêne.

Les sizerins prennent beaucoup de graisse et font un fort bon manger; Schwenckfeld dit qu'ils ont un jabot comme les poules, indépendamment de la petite poche formée par la dilatation de l'œsophage, avant son insertion dans le gésier; ce gésier est musculeux comme dans tous les granivores, et l'on y trouve beaucoup de petits cailloux.

Le mâle a la poitrine et le sommet de la tête rouges, deux raies blanches transversales sur les ailes; le reste de la tête et tout le dessous du corps mêlé de brun et de roux-clair; la gorge brune; le ventre et les couvertures inférieures de la queue et des ailes d'un blanc-roussâtre; leurs pennes brunes bordées tout autour d'une couleur plus claire; le bec jaunâtre, mais brun vers la pointe; les pieds bruns. Les individus observés par Schwenckfeld avoient le dos cendré.

La femelle n'a du rouge que sur la tête, encore est-il moins vif. M. Linnæus le lui refuse tout-à-fait; mais peut-être que la femelle qu'il a examinée avoit été long-temps en cage.

Klein raconte qu'ayant électrisé au printemps un de ces oiseaux avec un chardonneret, sans leur causer d'incommodité apparente, ils moururent tous deux au mois d'octobre suivant, et tous deux la même nuit : mais ce qui est à observer, c'est que tous deux avoient entièrement perdu leur rouge.

Longueur totale, cinq pouces et plus; vol, huit pouces et demi; bec, cinq à six lignes; queue, deux pouces un quart, elle est un peu fourchue, composée de douze pennes, et elle dépasse les ailes de plus d'un pouce.

LE TARIN.

De tous les granivores, le chardonneret est celui qui passe pour avoir le plus de rapport au tarin ; tous deux ont le bec alongé, un peu grêle vers la pointe ; tous deux ont les mœurs douces, le naturel docile et les mouvemens vifs. Quelques naturalistes, frappés de ces traits de ressemblance, et de la grande analogie de nature qui se trouve entre ces oiseaux, puisqu'ils s'apparient et produisent ensemble des métis féconds, les ont regardés comme deux espèces voisines appartenantes au même genre ; on pourroit même, sous ce dernier point de vue, les rapporter avec tous nos granivores, comme autant de variétés, ou si l'on veut de races constantes, à une seule et même espèce, puisque tous se mêlent et produisent ensemble des individus féconds. Mais cette analogie fon-

damentale entre ces races diverses, doit nous rendre plus attentifs à remarquer leurs différences, afin de pouvoir reconnoître l'étendue des limites dans lesquelles la nature semble se jouer, et qu'il faut avoir mesurées, ou du moins estimées par approximation, avant d'oser déterminer l'identité des espèces.

Le tarin est plus petit que le chardonneret; il a le bec un peu plus court à proportion, et son plumage est tout différent; il n'a point de rouge sur la tête, mais du noir; la gorge brune; le devant du cou, la poitrine et les pennes latérales de la queue jaunes; le ventre blanc-jaunâtre; le dessus du corps d'un vert-d'olive, moucheté de noir, qui prend une teinte de jaune sur le croupion, et plus encore sur les couvertures supérieures de la queue.

A l'égard des qualités plus intérieures, et qui dépendent immédiatement de l'organisation ou de l'instinct, les

différences sont encore plus grandes. Le tarin a un chant qui lui est particulier, et qui ne vaut pas celui du chardonneret ; il recherche beaucoup la graine de l'aune, à laquelle le chardonneret ne touche point, et il ne lui dispute guère celle de chardon; il grimpe le long des branches, et se suspend à leur extrémité comme la mésange; en sorte qu'on pourroit le regarder comme une espèce moyenne entre la mésange et le chardonneret : de plus, il est oiseau de passage, et, dans ses migrations, il a le vol fort élevé; on l'entend plutôt qu'on ne l'apperçoit ; au lieu que le chardonneret reste toute l'année dans nos pays, et ne vole jamais bien haut : enfin l'on ne voit pas ces deux races faire volontairement société entr'elles.

Le tarin apprend à faire aller la galère comme le chardonneret ; il n'a pas moins de docilité que lui, et, quoique moins agissant, il est plus vif à

certains égards, et vif par gaîté : toujours éveillé le premier dans la volière, il est aussi le premier à gazouiller et à mettre les autres en train; mais comme il ne cherche point à nuire, il est sans défiance, et donne dans tous les piéges, gluaux, trébuchets, filets, etc. On l'apprivoise plus facilement qu'aucun autre oiseau pris dans l'âge adulte; il ne faut pour cela que lui présenter habituellement dans la main une nourriture mieux choisie que celle qu'il a à sa disposition, et bientôt il sera aussi apprivoisé que le serin le plus familier : on peut même l'accoutumer à venir se poser sur la main au bruit d'une sonnette : il ne s'agit que de la faire sonner dans les commencemens, chaque fois qu'on lui donne à manger; car la mécanique subtile de l'association des perceptions a aussi lieu chez les animaux. Quoique le tarin semble choisir avec soin sa nourriture, il ne laisse pas de manger beaucoup, et les

perceptions qui tiennent de la gourmandise paroissent avoir une grande influence sur lui ; cependant ce n'est point là sa passion dominante, ou du moins elle est subordonnée à une passion plus noble ; il se fait toujours un ami, dans la volière, parmi ceux de son espèce, et, à leur défaut, parmi d'autres espèces ; il se charge de nourrir cet ami comme son enfant, et de lui donner la becquée ; il est assez singulier que, sentant si vivement le besoin de consommer, il sente encore plus vivement le besoin de donner. Au reste, il boit autant qu'il mange, ou du moins il boit très-souvent, mais il se baigne peu : on a observé qu'il entre rarement dans l'eau, mais qu'il se met sur le bord de la baignoire, et qu'il y plonge seulement le bec et la poitrine sans faire beaucoup de mouvement, excepté peut-être dans les grandes chaleurs.

On prétend qu'il niche dans les îles

du Rhin, en Franche-Comté, en Suisse, en Grèce, en Hongrie, et par préférence dans les forêts en montagne. Son nid est fort difficile à trouver (1), et si difficile, que c'est une opinion reçue parmi le peuple, que ces petits oiseaux savent le rendre invisible par le moyen d'une certaine pierre ; aussi personne ne nous a donné de détails sur la ponte des tarins. M. Frisch dit qu'ils font ou plutôt qu'ils cachent leur nid dans des

(1) « Nos oiseleurs orléanois, dit M. Salerne, page 288, conviennent qu'il est comme inoui, que quelqu'un ait découvert le nid d'un tarin ; cependant ils présument qu'il en reste quelques-uns dans le pays qui font leurs nids le long du Loiret, dans les aunes, où ils se plaisent beaucoup, d'autant plus qu'ils en prennent quelquefois aux gluaux ou au trébuchet, qui sont encore tout jeunes. M. Colombeau m'a assuré en avoir trouvé un nid à la blanchisserie de M. Héry de la Salle ». *Salerne, Histoire naturelle des Oiseaux*, p. 288. M. Kramer assure que l'on voit dans les forêts qui bor-

trous : M. Kramer croit qu'ils les cachent dans les feuilles, et que c'est la raison pourquoi on n'en trouve point : mais on sent bien que cela n'est pas applicable à la plupart de nos provinces : autrement il faudroit que les tarins eux-mêmes demeurassent aussi cachés tout l'été dans les mêmes trous, puisqu'on n'y en voit jamais dans cette saison.

---

dent le Danube des milliers de jeunes tarins, qui n'ont pas encore quitté leurs premières plumes, et que cependant il est très-rare d'en trouver dans le nid. Un jour qu'il herborisoit dans ces forêts avec un de ses amis, vers le 15 de juin, ils virent tous deux un mâle et une femelle tarin aller souvent sur un aune, le bec plein de nourriture, comme pour donner la becquée à leurs petits, ils les virent autant de fois s'éloigner de ce même arbre, n'ayant plus rien dans le bec, pour y revenir encore ; ayant cherché avec tout le soin possible, ils ne purent ni trouver ni même entendre les petits. *Eleuchus Austriæ inferioris*, pag. 366.

Si l'on vouloit prendre une idée de leurs procédés dans les diverses opérations qui ont rapport à la multiplication de l'espèce, il n'y auroit qu'à les faire nicher dans une chambre, cela est possible, quoiqu'on l'ait tenté plusieurs fois sans succès ; mais il est plus ordinaire et plus aisé de croiser cette race avec celle des serins; il y a une sympathie marquée entre ces deux races, au point que si on lâche un tarin dans un endroit où il y ait des canaris en volière, il ira droit à eux, s'en approchera autant qu'il sera possible, et que ceux-ci le rechercheront aussi avec empressement ; et si on lâche dans la même chambre un mâle et une femelle tarin avec bon nombre de canaris, ces derniers, comme on l'a déjà remarqué, s'apparieront indifféremment entr'eux et avec les tarins, sur-tout avec la femelle, car le mâle reste quelquefois vacant.

Lorsqu'un tarin s'est apparié avec

une femelle canari, il partage tous ses travaux avec beaucoup de zèle, il l'aide assidument à porter les matériaux du nid et à les employer, et ne cesse de lui dégorger la nourriture tandis qu'elle couve; mais, malgré toute cette bonne intelligence, il faut avouer que la plupart des œufs restent clairs. Ce n'est point assez de l'union des cœurs pour opérer la fécondation, il faut de plus un certain accord dans les tempéramens; et à cet égard le tarin est fort au-dessous de la femelle canari. Le peu de métis qui proviennent de leur union tiennent du père et de la mère.

En Allemagne, le passage des tarins commence en octobre et même plus tôt; ils mangent alors des graines du houblon au grand préjudice des propriétaires; on reconnoît les endroits où ils se sont arrêtés, à la quantité des feuilles dont la terre est jonchée; ils disparoissent tout-à-fait au mois de décembre, et reviennent au mois de

février; chez nous, ils arrivent au temps de la vendange, et repassent lorsque les arbres sont en fleurs; ils aiment surtout la fleur du pommier.

En Provence, ils quittent les bois, et descendent des montagnes sur la fin de l'automne; on en trouve alors des volées de deux cents et plus, qui se posent tous sur le même arbre, ou ne s'éloignent que très-peu. Le passage dure quinze ou vingt jours, après quoi on n'en voit presque plus.

Le tarin de Provence diffère du nôtre en ce qu'il est un peu plus grand, et d'un plus beau jaune; c'est une petite variété de climat.

Ces oiseaux ne sont point rares en Angleterre, comme le croyoit Turner : on en voit au temps du passage comme ailleurs; mais il en passe quelquefois un très-grand nombre, et d'autres fois très-peu. Les grands passages ont lieu tous les trois ou quatre ans; on en voit alors des nuées que quelques-

uns ont cru apportées par le vent.

Le ramage du tarin n'est point désagréable, quoique fort inférieur à celui du chardonneret, qu'il s'approprie, dit-on, assez facilement; il s'approprieroit de même celui du serin, de la linotte, de la fauvette, etc. s'il étoit à portée de les entendre dès le premier âge.

Suivant Olina, cet oiseau vit jusqu'à dix ans : la femelle du R. P. Bougot, dont j'ai parlé ci-dessus, est parvenue à cet âge; mais il faut toujours se souvenir que les femelles d'oiseaux vivent plus que leurs mâles : au reste, les tarins sont peu sujets aux maladies, si ce n'est à la gras-fondure, lorsqu'on ne les nourrit que de chenevis.

Le mâle tarin a le sommet de la tête noir, le reste du dessus du corps olivâtre, un peu varié de noirâtre; le croupion teinté de jaune; les petites couvertures supérieures de la queue tout-à-fait jaunes; les grandes olivâtres,

terminées de cendré; quelquefois la gorge brune, et même noire; les joues, le devant du cou, la poitrine et les couvertures inférieures de la queue d'un beau jaune-citron; le ventre blanc-jaunâtre; les flancs aussi, mais mouchetés de noir; deux raies transversales olivâtres ou jaunes sur les ailes, dont les pennes sont noirâtres, bordées extérieurement de vert d'olive; les pennes de la queue jaunes, excepté les deux intermédiaires qui sont noirâtres, bordées de vert d'olive; toutes ont la côte noire; le bec a la pointe brune, le reste est blanc, et les pieds sont gris.

La femelle n'a pas le dessus de la tête noir comme le mâle, mais un peu varié de gris; et elle n'a la gorge ni jaune, ni brune, ni noire, mais blanche.

Longueur totale, quatre pouces trois quarts; bec, cinq lignes; vol, sept pouces deux tiers; queue, vingt-une li-

gnes, un peu fourchue, dépasse les ailes de sept à huit lignes.

Variétés dans l'espèce du TARIN.

I. ON m'apporta l'année passée, au mois de septembre, un oiseau pris au trébuchet, lequel ne pouvoit être qu'un métis de tarin et de canari; car il avoit le bec de celui-ci, et à-peu-près les couleurs du premier; il s'étoit sans doute échappé de quelque volière. Je n'ai point eu occasion de l'entendre ni d'en tirer de la race, parce qu'il est mort au mois de mars suivant; mais M. Guys m'assure en général que le ramage de ces métis est très-varié et très-agréable. Le dessus du corps étoit mêlé de gris, de brun et d'un peu de jaune-olivâtre; cette dernière couleur dominoit derrière le cou, et étoit presque pure sur le croupion, le devant du cou et la poitrine, jusqu'aux jambes; enfin, elle bordoit toutes les

pennes de la queue et des ailes dont le fond étoit noirâtre, et presque toutes les couvertures supérieures des pennes des ailes.

Longueur totale, quatre pouces un quart; bec, trois lignes et demie; vol, sept pouces et demi; queue, vingt-deux lignes, un peu fourchue, dépassant les ailes de neuf lignes; l'ongle postérieur étoit le plus long de tous; l'œsophage, deux pouces trois lignes, dilaté en forme de petite poche avant son insertion dans le gésier qui étoit musculeux, et doublé d'une membrane cartilagineuse sans adhérence; tube intestinal, sept pouces un quart; une petite vésicule de fiel, point de cœcum.

II. Le tarin de la Nouvelle-Yorck. Il suffit de comparer cet oiseau avec le tarin d'Europe, pour voir que ce n'est qu'une variété de climat; il est un peu plus gros, et a le bec un peu plus court que le nôtre; il a la calotte noire; le jaune de la gorge et de la poitrine re-

monte derrière le cou, et forme une espèce de collier; cette même couleur borde la plupart des plumes du haut du dos, et reparoît encore au bas du dos et sur le croupion; les couvertures supérieures de la queue sont blanches; les pennes de la queue et des ailes sont d'un beau noir, bordées et terminées de blanc; tout le dessous du corps est d'un blanc-sale. Comme les tarins sont des oiseaux voyageurs, et qu'ils ont le vol très-élevé, il peut se faire qu'ils ayent franchi les mers qui séparent les deux continens du côté du nord : il est possible aussi qu'on ait porté dans l'Amérique septentrionale des tarins d'Europe, et qu'en s'y perpétuant, ils ayent éprouvé quelques changemens dans leur plumage.

III. L'OLIVAREZ. Le dessus du corps olivâtre; le dessous citron, la tête noire; les pennes de la queue et des ailes noirâtres, bordées plus ou moins de jaune-clair; les ailes marquées d'une

raie jaune : tout cela ressemble fort à notre tarin et à celui de la Nouvelle-Yorck ; il est de la même grosseur, et modelé sur les mêmes proportions : on ne peut s'empêcher de croire que c'est le même oiseau qui, s'étant répandu depuis peu de temps dans ces différens climats, n'en a pas encore subi toute l'influence.

La femelle a le sommet de la tête d'un gris-brun, et les joues citron, ainsi que la gorge.

C'est un oiseau qui chante très-bien, et qui surpasse à cet égard tous les oiseaux de l'Amérique méridionale ; on le trouve aux environs de Buénos-Ayres et du détroit de Magellan, dans les bois, qui lui offrent un abri contre le froid et les grands vents. Celui qu'a vu M. Commerson s'étoit laissé prendre par le pied entre les deux valves d'une moule.

Il avoit le bec et les pieds cendrés ; la pupille bleuâtre ; le doigt du milieu

uni par sa première phalange au doigt extérieur ; le doigt postérieur le plus gros, et son ongle le plus long de tous ; enfin, il pesoit une once.

Longueur totale, quatre pouces et demi ; bec, cinq lignes ; vol, huit pouces ; queue, vingt-deux lignes, peu fourchue, composée de douze pennes, dépasse les ailes d'environ un pouce : ces ailes n'ont que seize pennes.

IV. Le tarin noir. Comme il y a des chardonnerets noirs à tête orangée, il y a aussi des tarins noirs à tête jaune. Schwenckfeld en a vu un de cette couleur dans la volière d'un gentilhomme de Silésie : tout son plumage étoit noir, à l'exception du sommet de la tête qui étoit jaunâtre.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Tarin.

I.

LE CATOTOL.

On appelle ainsi au Mexique un petit oiseau de la taille de notre tarin, lequel a toute la partie supérieure variée de noirâtre et de fauve, toute la partie inférieure blanchâtre, et les pieds cendrés; il se tient dans les plaines, vit de la graine de l'arbre que les Mexicains appellent *hoauhtli*, et chante fort agréablement.

II.

L'ACATECHILI.

Le peu que l'on sait de cet oiseau ne permet pas de le séparer du tarin : il est à-peu-près de la même grosseur; il chante comme lui; il vit des mêmes

nourritures; il a la tête et tout le dessus du corps d'un brun verdâtre; la gorge et tout le dessus du corps d'un blanc nuancé de jaune. Fernandez lui donne le nom d'oiseau se frottant contre les roseaux; cela tiendroit-il à quelques-unes de ses habitudes?

LES BENGALIS ET LES SÉNÉGALIS.

On se tromperoit fort si, d'après les noms de sénégalis et de bengalis, on se persuadoit que ces oiseaux ne se trouvent qu'au Bengale et au Sénégal. Ils sont répandus dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et même dans plusieurs des îles adjacentes, telles que celles de Madagascar, de Bourbon, de France, de Java, etc. On peut même s'attendre à en voir bientôt arriver d'Amérique, M. de Sonini en ayant laissé échapper dernièrement un assez grand nombre dans l'île de Cayenne, et les ayant revus depuis fort vifs, fort gais, en un mot, très-disposés à se na-

turaliser dans cette terre étrangère, et à y perpétuer leur race. Il faut espérer que ces nouveaux colons, dont le plumage est si variable, éprouveront aussi l'influence du climat américain, et qu'il en résultera de nouvelles variétés, plus propres toutefois à orner nos Cabinets qu'à enrichir l'Histoire naturelle.

Les bengalis sont des oiseaux familiers et destructeurs, en un mot, de vrais moineaux; ils s'approchent des cases, viennent jusqu'au milieu des villages, et se jettent par grandes troupes dans les champs semés de millet; car ils aiment cette graine de préférence : ils aiment aussi beaucoup à se baigner.

On les prend au Sénégal sous une calebasse qu'on pose à terre, la soulevant un peu, et la tenant dans cette situation par le moyen d'un support léger auquel est attachée une longue ficelle : quelques grains de millet servent d'appât : les sénégalis accourent pour

manger le millet; l'oiseleur, qui est à portée de tout voir sans être vu, tire la ficelle à propos, et prend tout ce qui se trouve sous la calebasse, bengalis, sénégalis, petits moineaux noirs à ventre blanc, etc. Ces oiseaux se transportent assez difficilement, et ne s'accoutument qu'avec peine à un autre climat; mais, une fois *acclimatés,* ils vivent jusqu'à six ou sept ans, c'est-à-dire, autant et plus que certaines espèces du pays : on est même venu à bout de les faire nicher en Hollande; et sans doute on auroit le même succès dans des contrées encore plus froides, car ces oiseaux ont les mœurs très-douces et très-sociales : ils se caressent souvent, surtout les mâles et les femelles, se perchent très-près les uns des autres, chantent tous à-la-fois, et mettent de l'ensemble dans cette espèce de chœur. On ajoute que le chant de la femelle n'est pas fort inférieur à celui du mâle.

LE BENGALI.

Les mœurs et les habitudes de toute cette famille d'oiseaux étant à très-peu-près les mêmes, je me contenterai, dans cet article et les suivans, d'ajouter à ce que j'ai dit de tous en général, les descriptions respectives de chacun en particulier. C'est sur-tout lorsque l'on a fait connoître des oiseaux tels que ceux-ci, dont le principal mérite consiste dans les couleurs du plumage et ses variations, qu'il faudroit quitter la plume pour prendre le pinceau, ou du moins qu'il faudroit peindre avec la plume, c'est-à-dire représenter avec des mots, non-seulement les contours et les formes du tout ensemble et de chaque partie, mais le jeu des nuances fugitives qui se succèdent ou se mêlent, s'éclipsent ou se font valoir mutuellement, et sur-tout exprimer l'action, le mouvement et la vie.

Le bengali a de chaque côté de la tête une espèce de croissant couleur de pourpre, qui accompagne le bas des yeux, et donne du caractère à la physionomie de ce petit oiseau.

La gorge est d'un bleu clair; cette même couleur domine sur toute la partie inférieure du corps jusqu'au bout de la queue, et même sur ses couvertures supérieures : tout le dessus du corps, compris les ailes, est d'un joli gris.

Dans quelques individus, ce même gris, un peu plus clair, est encore la couleur du ventre et des couvertures inférieures de la queue.

Dans d'autres individus, venant d'Abyssinie, ce même gris avoit une teinte de rouge à l'endroit du ventre.

Dans d'autres enfin, il n'y a point de croissant couleur de pourpre sous les yeux; et cette variété, connue sous le nom de *cordon bleu*, est plus commune que celle qui a été décrite la

première : on prétend que c'est la femelle ; mais, par la raison même que le cordon bleu est si commun, je le regarde non-seulement comme une variété de sexe, mais encore comme une variété d'âge ou de climat, qui peut avoir quelque rapport, pour les couleurs, avec la femelle. M. le chevalier Bruce, qui a vu cet oiseau en Abyssinie, nous a assuré positivement que les deux marques rouges ne se trouvoient point dans la femelle, et que toutes ses couleurs étoient d'ailleurs beaucoup moins brillantes. Il ajoute que le mâle a un joli ramage ; mais il n'a point remarqué celui de la femelle : l'un et l'autre ont le bec et les pieds rougeâtres.

M. Edwards a dessiné et colorié un *cordon bleu* venant des côtes d'Angola, où les Portugais l'appellent *azulinha*. Il différoit du précédent, en ce que le dessus du corps étoit d'un brun cendré, légèrement teint de pourpre, le bec d'une couleur de chair rembrunie, et

les pieds bruns. Le plumage de la femelle étoit d'un cendré-brun, avec une légère teinte de bleu sur la partie inférieure du corps seulement; il paroît que c'est une variété de climat, dans laquelle ni le mâle ni la femelle n'ont de marque rouge au-dessous des yeux, et cela explique pourquoi les cordons bleus sont si communs. Au reste, celui-ci est un oiseau fort vif. M. Edwards remarque que son bec est semblable à celui du chardonneret: il ne dit rien de son chant, n'ayant pas eu occasion de l'entendre.

Le bengali est de la grosseur du sizerin, sa longueur totale est de quatre pouces neuf lignes; son bec de quatre lignes; sa queue de deux pouces; elle est étagée et composée de douze pennes; le vol est de six à sept pouces.

LE BENGALI BRUN.

Le brun est en effet la couleur dominante de cet oiseau; mais il est

ELLE

ge de la fe-
brun, avec
sur la partie
ent; il paroît
nat, dans la-
elle n'ont de
des yeux,
les cordons
u reste, ce-
if. M. Ed-
ec est sem-
neret: il ne
vant pas eu

sseur du si-
t de quatre
c de quatre
pouces; elle
douze pen-
t pouces.

RUN.

la couleur
mais il est

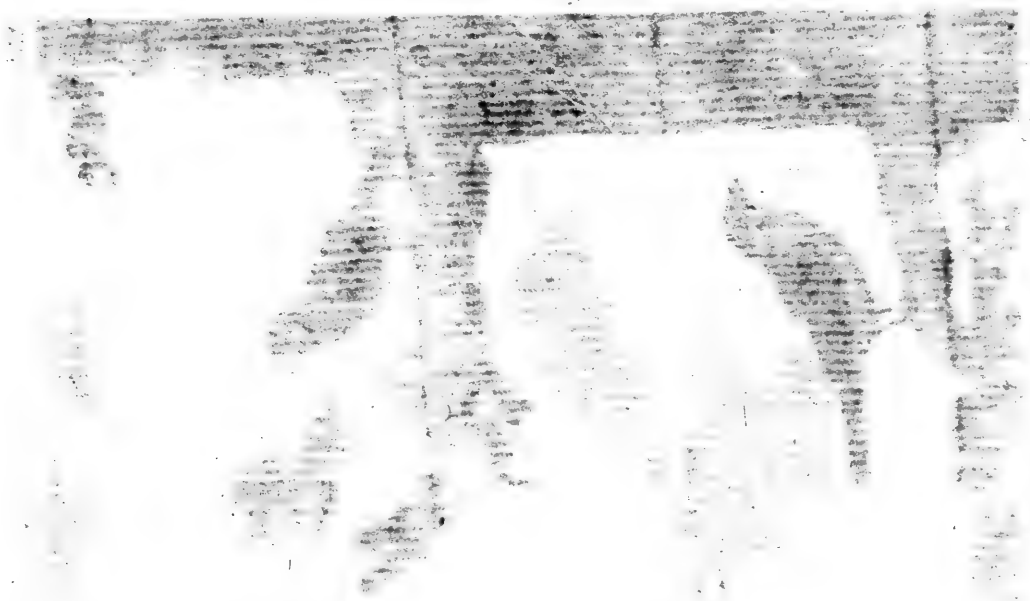
Desève del. Delvaux Sculp.

1. LE BENGALI PIQUETÉ. 2. LE SÉNÉGALI.

om. XIII.

e Sculp.

NEGALI.



plus foncé sous le ventre, et mêlé à l'endroit de la poitrine de blanchâtre dans quelques individus, et de rougeâtres dans d'autres. Tous les mâles ont quelques-unes des couvertures supérieures des ailes terminées par un point blanc; ce qui produit une moucheture fort apparente : mais elle est propre au mâle, car la femelle est d'un brun uniforme et sans taches : tous deux ont le bec rougeâtre, et les pieds d'un jaune-clair.

Le bengali est à-peu-près de la taille du roitelet : sa longueur totale est de trois pouces trois quarts, son bec de quatre lignes, son vol d'environ six pouces et demi, et sa queue d'un bon pouce.

LE BENGALI PIQUETÉ.

De tous les bengalis que j'ai vus, celui qui étoit le plus moucheté, l'étoit sur tout le dessous du corps, sur les

couvertures supérieures de la queue et des ailes, et sur les pennes des ailes les plus proches du dos : les ailes étoient brunes, et les pennes latérales de la queue, noires bordées de blanc. Un brun, mêlé de rouge sombre, régnoit sur toute la partie supérieure du corps, compris les couvertures de la queue, et de plus sous le ventre; un rouge moins sombre régnoit sous tout le reste de la partie inférieure du corps, et sur les côtés de la tête. Le bec étoit aussi d'un rouge obscur, et les pieds d'un jaune-clair.

L'individu qu'a décrit M. Brisson, venoit de l'île de Java : ceux qu'a observés Charleton venoient des Indes; ils avoient un ramage fort agréable : on en tenoit plusieurs ensemble dans la même cage, parce qu'ils avoient de la répugnance à vivre en société avec d'autres oiseaux.

Le bengali piqueté est d'une grosseur moyenne, entre les deux précé-

dens : sa longueur totale est d'environ quatre pouces, son bec de quatre à cinq lignes, son vol de moins de six pouces, sa queue d'un pouce quatre lignes ; elle est étagée et composée de douze pennes.

LE SÉNÉGALI.

Deux couleurs principales dominent dans le plumage de cet oiseau ; le rouge vineux sur la tête, la gorge, tout le dessous du corps jusqu'aux jambes et sur le croupion ; le brun-verdâtre sur le bas-ventre et sur le dos : mais, à l'endroit du dos, il a une légère teinte de rouge. Les ailes sont brunes, la queue noirâtre, les pieds gris, le bec rougeâtre, à l'exception de l'arête supérieure et inférieure, et de ses bords qui sont bruns, et forment des espèces de cadres à la couleur rouge.

Cet oiseau est un peu moins gros que le bengali piqueté ; mais il est

d'une forme plus alongée : sa longueur totale est de quatre pouces et quelques lignes, son bec de quatre lignes, son vol de six pouces et demi, et sa queue de dix-huit lignes ; elle est composée de douze pennes.

VARIÉTÉS DU SÉNÉGALI.

I. J'AI vu un de ces oiseaux, qui avoit été tué à Cayenne dans une savanne, et le seul qui ait été apperçu dans cette contrée : il est probable qu'il y avoit été porté par quelque curieux, et qu'il s'étoit échappé de la cage ; il différoit en quelques points du précédent : les couvertures des ailes étoient légèrement bordées de rouge, et le bec étoit entièrement de cette couleur, les pieds seulement rougeâtres, et ce qui décèle la grande analogie qui est entre les bengalis et les sénégalis, la poitrine et les côtés étoient semés de quelques points blancs.

II. LE DANBIK de M. le chevalier

Bruce. Cet oiseau, fort commun dans l'Abyssinie, participe des deux précédens: il est de même taille; la couleur rouge qui règne sur toute la partie antérieure, ne descend pas jusqu'aux jambes comme dans le sénégali; mais elle s'étend sur les couvertures des ailes, où l'on apperçoit quelques points blancs, ainsi que sur les côtés de la poitrine. Le bec est pourpré, son arête supérieure et inférieure bleuâtre, et les pieds cendrés. Le mâle chante agréablement: la femelle est d'un brun presque uniforme, et n'a que très-peu de pourpre.

LE MAIA.

Voici encore de petits oiseaux qui sont de grands destructeurs. Les maias se réunissent en troupes nombreuses pour fondre sur les champs semés de riz; ils en consomment beaucoup, et en perdent encore davantage: les pays

où l'on cultive cette graine, sont ceux qu'ils fréquentent par préférence; et ils auroient, comme on voit, des titres suffisans pour partager, avec le padda, le nom d'*oiseaux de riz*. Mais je leur conserverai celui de *maias*, qui est leur vrai nom; je veux dire, le nom sous lequel ils sont connus dans le pays de leur naissance, et dont Fernandez devoit être bien instruit. Cet auteur nous apprend que leur chair est bonne à manger, et facile à digérer.

Le mâle a la tête, la gorge et tout le dessus du corps noirâtres; le dessus, d'un marron pourpré plus éclatant sur le croupion que par-tout ailleurs; il a aussi sur la poitrine une large ceinture de la même couleur; le bec gris et les pieds plombés.

La femelle est fauve dessus, d'un blanc-sale dessous: elle a la gorge d'un marron-pourpré, et, de chaque côté de la poitrine, une tache de la même couleur, répondant à la ceinture du

, sont ceux
érence ; et
, des titres
le padda,
lais je leur
qui est leur
nom sous
le pays de
nandez de-
uteur nous
t bonne à
r.

e et tout le
le dessus,
éclatant sur
lleurs ; il a
ge ceinture
gris et les

ssus, d'un
gorge d'un
naque côté
e la même
ceinture du

Desève del. *Racine Sculp.*

1. LE MOINEAU. 2. LE FRIQUET.

Tom. XIII.

e Sculp.

ET.

mâle : son bec est blanchâtre, et ses pieds sont gris.

Fernandez raconte comme une merveille, que le maia a le ventricule derrière le cou ; mais si cet auteur eût jeté les yeux sur les petits oiseaux auxquels on donne la becquée, il auroit vu que cette merveille est très-ordinaire, et qu'à mesure que le jabot se remplit, il se porte vers l'endroit où il trouve moins de résistance, souvent à côté du cou, et quelquefois derrière : enfin il se seroit apperçu que le jabot n'est pas le ventricule : la nature est toujours admirable ; mais il faut savoir l'admirer.

LE MOINEAU.

Notre moineau est assez connu de tout le monde, pour n'avoir pas besoin de description ; mais il y a dans cette même espèce des variétés particulières et accidentelles ; car on trouve quel-

quefois des moineaux blancs, d'autres variés de brun et de blanc; d'autres presque tout noirs, et d'autres jaunes. Les femelles ne diffèrent des mâles qu'en ce qu'elles sont un peu plus petites, et que leurs couleurs sont plus foibles.

Indépendamment de ces premières variétés, dont les unes sont générales et les autres particulières, et qui se trouvent toutes dans nos climats, il y en a d'autres dans des climats plus éloignés qui semblent prouver que l'espèce est répandue du nord au midi dans notre continent depuis la Suède jusqu'en Egypte, au Sénégal, etc. Nous ferons mention de ces variétés à l'article des oiseaux étrangers qui ont rapport à notre moineau.

Mais dans quelque contrée qu'il habite, on ne le trouve jamais dans les lieux déserts, ni même dans ceux qui sont éloignés du séjour de l'homme: les moineaux sont, comme les rats, atta-

chés à nos habitations ; ils ne se plaisent ni dans les bois ni dans les vastes campagnes : on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages, et qu'on n'en voit point dans les hameaux et dans les fermes qui sont au milieu des forêts; ils suivent la société pour vivre à ses dépens; comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire, sur le bien d'autrui qu'ils prennent leur subsistance ; nos granges et nos greniers, nos basse-cours, nos colombiers, tous les lieux, en un mot, où nous rassemblons ou distribuons des grains, sont les lieux qu'ils fréquentent de préférence; et, comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut ; car leur plume ne sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger, leur voix blesse l'oreille, leur familiarité est incommode, leur pétulance grossière est à charge ; ce

sont de ces gens que l'on trouve partout et dont on n'a que faire, si propres à donner de l'humeur, que dans certains endroits on les a frappés de proscription en mettant à prix leur vie.

Et ce qui les rendra éternellement incommodes, c'est non-seulement leur très-nombreuse multiplication, mais encore leur défiance, leur finesse, leurs ruses, et leur opiniâtreté à ne pas désemparer les lieux qui leur conviennent; il sont fins, peu craintifs, difficiles à tromper, ils reconnoissent aisément les piéges qu'on leur tend, ils impatientent ceux qui veulent se donner la peine de les prendre; il faut pour cela tendre un filet d'avance et attendre plusieurs heures, souvent en vain; et il n'y a guère que dans les saisons de disette et dans les temps de neige, où cette chasse puisse avoir du succès, ce qui néanmoins ne peut faire une diminution sensible sur une es-

pèce qui se multiplie trois fois par an. Leur nid est composé de foin au-dehors et de plumes en dedans; si vous le détruisez, en vingt-quatre heures ils en font un autre; si vous jetez leurs œufs, qui sont communément au nombre de cinq ou six, et souvent davantage, huit ou dix jours après ils en pondent de nouveaux; si vous les tirez sur les arbres ou sur les toits, ils ne s'en recèlent que mieux dans vos greniers. Il faut à-peu-près vingt livres de blé par an pour nourrir une couple de moineaux; des personnes qui en avoient gardé dans des cages m'en ont assuré; que l'on juge, par leur nombre, de la déprédation que ces oiseaux font de nos grains; car, quoiqu'ils nourrissent leurs petits d'insectes dans le premier âge, et qu'ils en mangent eux-mêmes en assez grande quantité, leur principale nourriture est notre meilleur grain; ils suivent le laboureur dans les temps des semailles, les mois-

sonneurs pendant celui de la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorqu'elle jette le grain à ses volailles; ils le cherchent dans les colombiers et jusque dans le jabot des jeunes pigeons qu'ils percent pour l'en tirer; ils mangent aussi les mouches à miel, et détruisent ainsi de préférence les seuls insectes qui nous soient utiles; enfin, ils sont si malfaisans, si incommodes, qu'il serait à desirer qu'on trouvât quelque moyen de les détruire. On m'avoit assuré qu'en faisant fumer du soufre sous les arbres où ils se rassemblent en certaines saisons et s'endorment le soir, cette fumée les suffoquerait et les ferait tomber; j'en ai fait l'épreuve sans succès, et cependant je l'avois faite avec précaution et même avec intérêt, parce que l'on ne pouvoit leur faire quitter le voisinage de mes volières, et que je m'étois apperçu que non-seulement ils troubloient le chant de mes oiseaux par leur vilaine

voix, mais que même, à force de répéter leur désagréable *tui, tui,* ils altéroient le chant des serins, des tarins, des linottes, etc. Je fis donc mettre sur un mur couvert par de grands marronniers d'Inde, dans lesquels les moineaux s'assembloient le soir en très-grand nombre, je fis mettre, dis-je, plusieurs terrines remplies de soufre mêlé d'un peu de charbon et de résine; ces matières, en s'enflammant, produisirent une épaisse fumée, qui ne fit d'autre effet que d'éveiller les moineaux; à mesure que la fumée les gagnoit, ils s'élevoient au haut des arbres, et enfin ils en désemparèrent pour gagner les toits voisins; mais aucun ne tomba : je remarquai seulement qu'il se passa trois jours sans qu'ils se rassemblassent en nombre sur ces arbres enfumés, mais ensuite ils reprirent leur première habitude.

Comme ces oiseaux sont robustes, on les élève facilement dans des cages;

ils vivent plusieurs années, sur-tout s'ils sont sans femelle; car on prétend que l'usage immodéré qu'ils en font abrège beaucoup leur vie. Lorsqu'ils sont pris jeunes, ils ont assez de docilité pour obéir à la voix, s'instruire et retenir quelque chose du chant des oiseaux auprès desquels on les met; naturellement familiers, ils le deviennent encore davantage dans la captivité : cependant ce naturel familier ne les porte pas à vivre ensemble dans l'état de liberté, ils sont assez solitaires, et c'est peut-être là l'origine de leur nom. Comme ils ne quittent jamais nôtre climat, et qu'ils sont toujours de nos maisons, il est aisé de les observer et de reconnoître qu'ils vont ordinairement seuls ou par couple; il y a cependant deux temps dans l'année où ils se rassemblent, non pas pour voler en troupe, mais pour se réunir et piailler tous ensemble, l'automne sur les saules le long des rivières, et le

printemps sur les épicéas et autres arbres verts; c'est le soir qu'ils s'assemblent, et dans la bonne saison ils passent la nuit sur les arbres ; mais en hiver, ils sont souvent seuls ou avec leurs femelles dans un trou de muraille, ou sous les tuiles de nos toits, et ce n'est que quand le froid est très-violent, qu'on en trouve quelquefois cinq ou six dans le même gîte, où probablement ils ne se mettent ensemble que pour se tenir chauds.

Les mâles se battent à outrance pour avoir des femelles, et le combat est si violent qu'ils tombent souvent à terre. Il y a peu d'oiseaux si ardens, si puissans en amour. On en a vu se joindre jusqu'à vingt fois de suite, toujours avec le même empressement, les mêmes trépidations, les mêmes expressions de plaisir; et ce qu'il a de singulier, c'est que la femelle paroît s'impatienter la première d'un jeu qui doit moins la fatiguer que le mâle, mais qui peut lui

plaire aussi beaucoup moins, parce qu'il n'y a nul préliminaire, nulles caresses, nul assortiment à la chose; beaucoup de pétulance sans tendresse, toujours des mouvemens précipités qui n'indiquent que le besoin pour soi-même. Comparez les amours du pigeon à celles du moineau, vous y verrez presque toutes les nuances du physique au moral.

Ces oiseaux nichent ordinairement sous les tuiles, dans les chêneaux, dans les trous de muraille, ou dans les pots qu'on leur offre, et souvent aussi dans les puits et sur les tablettes des fenêtres, dont les vitrages sont défendus par des persiennes à claire-voie; néanmoins il y en a quelques-uns qui font leur nid sur les arbres; l'on m'a apporté de ces nids de moineaux pris sur de grands noyers et sur des saules très-élevés; ils les placent au sommet de ces arbres, et les construisent avec les mêmes matériaux, c'est-à-dire, avec du foin en dehors et de la plume en dedans; mais

ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils y ajoutent une espèce de calotte par-dessus qui couvre le nid, en sorte que l'eau de la pluie ne peut y pénétrer, et ils laissent une ouverture pour entrer au-dessous de cette calotte, tandis que quand ils établissent leur nid dans des trous ou dans des lieux couverts, ils se dispensent avec raison de faire cette calotte qui devient inutile puisqu'il est à couvert. L'instinct se manifeste donc ici par un sentiment presque raisonné, et qui suppose au moins la comparaison de deux petites idées. Il se trouve aussi des moineaux plus paresseux, mais en même temps plus hardis que les autres, qui ne se donnent pas la peine de construire un nid, et qui chassent du leur les hirondelles à cul-blanc; quelquefois ils battent les pigeons, les font sortir de leur boulin et s'y établissent à leur place; il y a, comme l'on voit, dans ce petit peuple, diversité de mœurs, et par conséquent un instinct plus va-

rié, plus perfectionné que dans la plupart des autres oiseaux, et cela vient sans doute de ce qu'ils fréquentent la société ; ils sont à demi-domestiques sans être assujettis ni moins indépendans ; ils en tirent tout ce qui leur convient sans y rien mettre du leur, et ils y acquièrent cette finesse, cette circonspection, cette perfection d'instinct qui se marque par la variété de leurs habitudes relatives aux situations, aux temps et aux autres circonstances.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Moineau.

L'OISEAU représenté dans nos planches enluminées sous la dénomination de *moineau du Sénégal*, et auquel nous ne donnerons pas d'autre nom, parce qu'il uous paroît être de la même espèce que notre moineau d'Europe, dont il ne diffère que par la couleur du bec,

le sommet de la tête et les parties inférieures du corps qu'il a rougeâtres, tandis que, dans le moineau d'Europe, le bec est brun, le sommet de la tête et les parties inférieures du corps sont grises; mais comme la grandeur, la forme, la position du corps, du bec, de la queue, des pieds, tout le reste en un mot, nous a paru semblable, nous ne pouvons guère douter de l'identité de l'espèce de cet oiseau du Sénégal avec notre moineau d'Europe, et nous regardons la différence de couleur comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en est de même de l'oiseau représenté dans les planches enluminées sous la dénomination de *moineau à bec rouge du Sénégal*, et auquel nous ne donnerons pas d'autre nom, parce qu'il ne nous paroît être qu'une variété peut-être d'âge ou de sexe du précédent, d'autant qu'il est du même climat; ainsi ces deux oiseaux d'Afrique doivent être regardés comme de simples varié-

tés dans l'espèce du moineau d'Europe.

LE DATTIER, ou MOINEAU DE DATTE.

M. Shaw a parlé de cet oiseau dans ses voyages, sous le nom de *moineau de Capsa*, et M. le chevalier Bruce m'en a fait voir le portrait en miniature, d'après lequel j'ai fait la description suivante.

Le moineau de datte a le bec court, épais à sa base et accompagné de quelques moustaches près des angles de son ouverture, la pièce supérieure noire, l'inférieure jaunâtre ainsi que les pieds, les ongles noirs, la partie antérieure de la tête et la gorge blanches, le reste de la tête, du cou, le dessus du corps et même le dessous d'un gris plus ou moins rougeâtre; mais la teinte est plus forte sur la poitrine et les petites couvertures supérieures des ailes : les pennes des ailes et de la queue sont noires; la queue est un tant soit peu fourchue,

assez longue, et dépasse l'extrémité des ailes repliées des deux tiers de sa longueur.

Cet oiseau vole en troupes; il est familier, et vient chercher les grains jusqu'aux portes des granges. Il est aussi commun dans la partie de la Barbarie, située au sud du royaume de Tunis, que les moineaux le sont en France; mais il chante beaucoup mieux, s'il est vrai, comme l'avance M. Shaw, que son ramage soit préférable à celui des serins et des rossignols. C'est dommage qu'il soit trop délicat pour être transporté loin de son pays natal; du moins toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'ici pour nous l'amener vivant, ont été infructueuses.

LE FRIQUET.

Cet oiseau est certainement d'une espèce différente de celle du moineau, et par conséquent ne doit pas en porter

le nom. Quoiqu'habitans du même climat et des mêmes terres, ils ne se mêlent point ensemble, et la plupart de leurs habitudes naturelles sont toutes différentes. Le moineau ne quitte pas nos maisons, se pose sur nos murailles et sur nos toits, y niche, et s'y nourrit; le friquet ne s'en approche guère, se tient à la campagne, fréquente les bords des chemins, se pose sur les arbustes et les plantes basses, et établit son nid dans des crevasses, dans des trous à peu de distance de terre : on prétend qu'il niche aussi dans les bois et dans les creux d'arbres, cependant je n'en ai jamais vu dans les bois qu'en passant; ce sont les campagnes ouvertes et les plaines qu'ils habitent de préférence. Le moineau a le vol pesant et toujours assez court; il ne peut aussi marcher qu'en sautillant assez lentement et de mauvaise grace, au lieu que le friquet se tourne plus lestement, et marche mieux : l'es-

pèce en est beaucoup moins nombreuse que celle du moineau ; et il y a toute apparence que leur ponte, qui n'est que de quatre ou cinq œufs, ne se répète pas, et se borne à une seule couvée, car les friquets se rassemblent en grande troupe dès la fin de l'été, et demeurent ensemble pendant tout l'hiver : il est aisé, dans cette saison, d'en prendre un grand nombre sur les buissons où ils gîtent.

Cet oiseau, lorsqu'il est posé, ne cesse de se remuer, de se tourner, de *frétiller*, de hausser et baisser sa queue ; et c'est de tous ces mouvemens, qu'il fait d'assez bonne grace, que lui est venu le nom de *friquet* : quoique moins hardi que le moineau, il ne fuit pas l'homme, souvent même il accompagne les voyageurs et les suit sans crainte ; il vole en tournant et toujours assez bas, car on ne le voit point se percher sur de grands arbres ; et ceux qui lui ont donné le nom de moineau de noyer,

ont confondu le friquet avec la soulcie, qui se tient en effet sur les arbres élevés, et particulièrement sur les noyers.

Cette espèce est sujette à varier ; plusieurs naturalistes ont donné le moineau de *montagne*, le moineau *à collier* et le moineau *fou* des Italiens, comme des espèces différentes de celle du friquet : cependant le moineau fou et le friquet sont absolument le même oiseau, et les deux autres espèces n'en sont que de très-légères variétés. Après avoir comparé les descriptions, les figures et les oiseaux en nature, il nous a paru que tous quatre n'étoient dans le fond que le même oiseau, et que ces quatre espèces nominales doivent se réduire à une seule espèce réelle, qui est celle du friquet.

La preuve que le *passera mattugia*, ou moineau fou des Italiens, est le friquet même, ou tout au plus une simple variété de cette espèce, dont il ne diffère que par la distribution des cou-

leurs, c'est qu'Olina, qui en donne la description et la figure, dit positivement qu'on l'a nommé *passera mattugia*, moineau fou, parce qu'il ne peut rester un seul moment sans remuer; et c'est à ce même mouvement continuel qu'on doit, comme je l'ai dit, attribuer l'origine de son nom français. Ne seroit-il pas plus que singulier que cet oiseau, si peu rare en France, ne se trouvât point en Italie, comme l'ont écrit nos nomenclateurs modernes, qui n'ont pas reconnu que le moineau fou d'Italie étoit notre friquet? Il paroît au contraire qu'il y a plus de variétés de cette espèce en Italie qu'en France; elle s'est donc répandue des pays tempérés dans les pays plus chauds, et non pas dans les climats froids, car on ne la trouve point en Suède : mais je suis surpris que M. Salerne dise que cet oiseau ne se voit ni en Allemagne, ni en Angleterre, puisque les naturalistes allemands et anglais en ont donné

des descriptions et la figure. M. Frisch prétend même que le friquet et le serin de Canarie peuvent s'unir et produire ensemble une race bâtarde, et qu'on en a fait l'épreuve en Allemagne.

Au reste, le friquet, quoique plus remuant, est cependant moins pétulant, moins familier, moins gourmand que le moineau; c'est un oiseau plus innocent, et qui ne fait pas grand tort aux grains; il préfère les fruits, les graines sauvages, telles que celles des chardons sur lesquels il se pose volontiers, et mange aussi des insectes; il fuit le séjour et la rencontre du moineau, qui est plus fort et plus méchant que lui. On peut l'élever en cage et l'y nourrir comme le chardonneret; il y vit cinq ou six ans; son chant est assez peu de chose, mais tout différent de la voix désagréable du moineau. On a observé que, quoiqu'il soit plus doux que le moineau, il n'est cependant pas aussi docile, et cela vient de son na-

turel qui l'éloigne de l'homme, et qui, pour être un peu plus sauvage, n'en est peut-être que meilleur.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Friquet.

L'OISEAU qu'on appelle le *passereau sauvage* en Provence, nous paroît être une simple variété du friquet. Son chant, dit M. Guys, ne finit point quand il commence, et n'est pas le même que celui du moineau : il ajoute que cet oiseau très-farouche cache sa tête entre des pierres, laissant le reste du corps à découvert, et croit se mettre à l'abri des attaques par cette précaution. Il se nourrit de graines à la campagne, et il y a des années où il est très-rare en Provence.

Mais, outre cet oiseau et les autres variétés de cette espèce qui se trouvent dans nos climats, et que nous avons indiquées, d'après les nomenclateurs,

sous les noms de *moineau de montagne*, *moineau à collier* et *moineau fou*, il s'en trouve d'autres dans des climats éloignés.

I.

LE FRIQUET HUPPÉ.

UNE autre espèce étrangère qui nous paroît encore voisine de celle du friquet par la grandeur et par la forme, quoiqu'elle en diffère beaucoup par les couleurs, c'est l'oiseau représenté dans les planches enluminées sous les dénominations de *moineau de Cayenne* et de *moineau de la Caroline*, qui se ressemblent assez pour nous porter à croire qu'étant de pays tempérés et chauds du même continent, l'un est le mâle, et l'autre la femelle. Nous lui donnons le nom de *friquet huppé*, pour le distinguer de tous les autres oiseaux du même genre.

II.

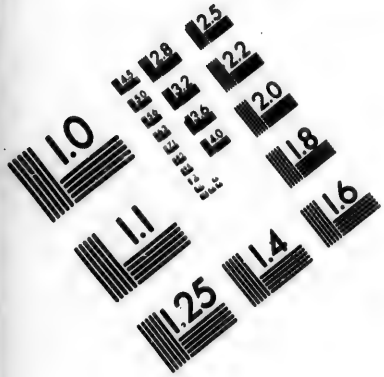
LE BEAU MARQUET.

ENFIN nous croyons que l'on peut rapporter à l'espèce du friquet, plutôt qu'à aucune autre, le bel oiseau représenté dans nos planches enluminées sous la dénomination de *moineau de la côte d'Afrique*, parce qu'il a été envoyé de ces contrées ; et nous l'appellerons *beau marquet*, parce qu'étant d'une espèce différente de celle du friquet et de toutes les autres que nous venons d'indiquer, il mérite un nom particulier, et celui de beau marquet désigne qu'il est beau et bien marqué sous le ventre. Ce nom et un coup d'œil sur la figure coloriée suffiront pour le faire reconnoître et distinguer de tous les autres oiseaux.

LA SOULCIE.

On a souvent confondu cet oiseau, ainsi que le friquet, avec notre moineau; cependant il est d'une autre espèce, et il diffère de l'un et de l'autre en ce qu'il est plus grand, qu'il a le bec plus fort, plutôt rouge que noir, et qu'il n'a, pour ainsi dire, aucune habitude naturelle qui lui soit commune avec le moineau; celui-ci demeure dans les villes, la soulcie ne se plaît que dans les bois, et c'est ce qui lui a fait donner, par la plupart des naturalistes, le nom de *moineau de bois*; il y niche dans des creux d'arbres, ne produit qu'une fois l'année quatre ou cinq œufs; ils se rassemblent en troupes dès que les petits sont assez forts pour accompagner les vieux, c'est-à-dire, vers la fin de juillet. Les soulcies se réunissent donc six semaines plus tôt que les friquets, leurs troupes sont

aussi plus nombreuses, et ils vivent constamment ensemble jusqu'au retour de la saison des amours, où chacun se sépare pour suivre sa femelle. Quoique ces oiseaux restent également et constamment dans notre climat pendant toute l'année, il paroît néanmoins qu'ils craignent le froid des pays septentrionaux, car Linnæus n'en parle pas dans son énumération des oiseaux de Suède. Ils ne sont que de passage en Allemagne ; ils ne s'y réunissent pas en troupes, et y arrivent un à un. Enfin ce qui paroît confirmer ce que nous venons de présumer, c'est qu'on trouve assez souvent de ces oiseaux morts de froid dans des creux d'arbre lorsque l'hiver est rigoureux. Ils vivent non-seulement de grains et graines de toute espèce, mais encore de mouches et d'autres insectes ; ils aiment la société de leurs semblables, et les appellent dès qu'ils trouvent abondance de nourriture ; et, comme



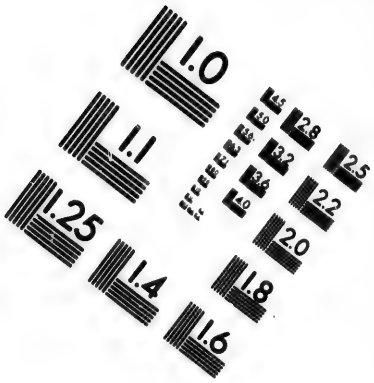
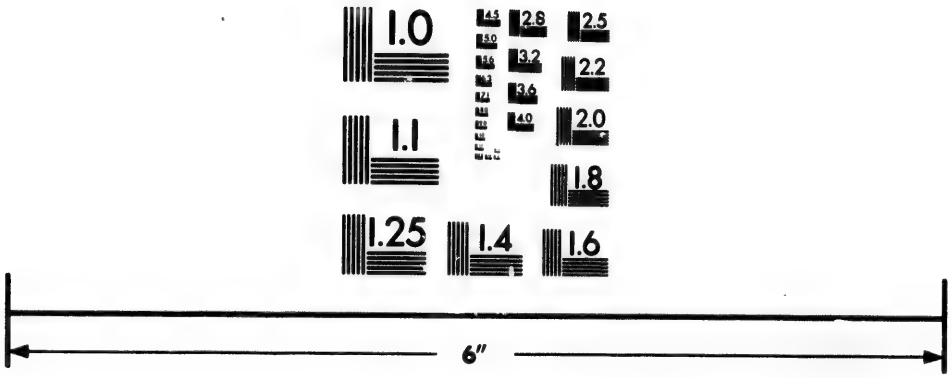


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ils sont presque toujours en grandes bandes, ils ne laissent pas de faire beaucoup de tort dans les terres nouvellement ensemencées : on a de la peine à les chasser ou à les détruire, car ils participent de l'instinct et de la défiance du moineau domestique ; ils reconnoissent les piéges, les gluaux, les trébuchets, mais on les prend en grand nombre avec des filets.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Soulcie.

I.

LE SOULCIET.

La première espèce étrangère qui nous paroît voisine de celle de la soulcie, au point de n'en être qu'une variété, s'il est possible que cet oiseau ait passé d'un continent à l'autre, c'est celui qui est représenté dans nos planches enluminées sous la dénomination

de *moineau du Canada*, et que nous avons appelé le *soulciet*, parce qu'il est un peu plus petit que la soulcie, comme tous les autres animaux du nouveau continent qui sont, dans la même espèce, moins grands que ceux de l'ancien.

II.

LE CROISSANT.

La seconde espèce étrangère qu'on doit rapporter à celle de la soulcie, est l'oiseau représenté dans nos planches enluminées sous la dénomination de *moineau du cap de Bonne-Espérance*, qui lui a été donné par M. Brisson, et que nous appelons ici le *croissant*, parce qu'étant d'une espèce et d'un climat différent des autres, il lui faut un nom particulier tiré de quelques-uns de ses attributs; or cet oiseau qui par la distribution des couleurs ne s'éloigne pas de notre soulcie, porte un

croissant blanc qui s'étend depuis l'œil jusque dessous le cou ; ce caractère unique nous a paru suffisant pour le dénommer et le faire reconnoître.

Espèces connues dans ce genre.

Le grand Montain, *fringilla Lapponica.*

Le Pinson à long bec, *fringilla Longi-rostris.*

Le Pinson commun, *fringilla Cœlebs.*

Le Pinson d'Ardenne, *fringilla Monti-fringilla.*

Le Chardonneret à quatre raies, *fringilla Lulensis.*

Le Chardonneret commun, *fringilla Carduelis.*

Le Maracaxas, *fringilla Melba.*

L'Amadavad, ou Bengali piqueté, *fringilla Amadava.*

Le Grenadin, *fringilla Granatina.*

Le Chardonneret jaune, *fringilla Tristis.*

Le Pinson à tête noire et che, *fringilla Zena.*

Le Venturon, *fringilla Citrinella.*

Le Cini, *fringilla Serinus.*

Le Sénégali, *fringilla Senegala.*

Le Père-noir, *fringilla Noctis.*

Le Moineau du Brésil, *fringilla Nitens.*

Le Moineau de Macao, *fringilla Melanictera.*

Le Moineau de Java, *fringilla Melanoleuca.*

Le Brunet, *fringilla Pecoris.*

L'Olivette, *fringilla Sinica.*

Le Pinson jaune et rouge, *fringilla Eustachii.*

La Touite, *fringilla Variegata.*

La Niverolle, ou le Pinson de neige, *fringilla Nivalis.*

Le Soulciet, *fringilla Monticola.*

Le Dattier, *fringilla Capsa.*

Le Croissant, *fringilla Arcuata.*

Le Beau-marquet, *fringilla Elegans.*

Le Vert-brunet, *fringilla Butyracea.*

Le Serin des Canaries, ou le Canari, *fringilla Canaria.*

Le Tarin, *fringilla Spinus.*

L'Acatéchili, *fringilla Mexicana.*

Le Catotol, *fringilla Catotol.*

Le Pinson à bec jaune, *fringilla Flavirostris.*

La Linotte des vignes, *fringilla Cannabina.*

La Linotte commune, *fringilla Linota.*

Le Sizerin, *fringilla Linaria.*

La Linotte de montagne, ou le Cabaret, *fringilla Montium.*

Le Gyntel, *fringilla Argentoratensis.*
La Vengoline, *fringilla Agolensis.*
La Linotte brune, *fringilla Atra.*
La Soulcie, *fringilla Petronia.*
Le Bengali, *fringilla Bengalus.*
Le Bonana, *fringilla Jamaïca.*
Le Pinson violet, *fringilla Purpurea.*
Le Pinson rose, *fringilla Rosea.*
Le demi-noir et bleu, *fringilla Cyanomelas.*
Le Maia, *fringilla Maia.*
Le Moineau franc, *fringilla Domestica.*
Le Friquet, *fringilla Montana.*
Le Friquet huppé, *fringilla Cristata.*
La Verdinère, *fringilla Bicolor.*
Le Worabée, *fringilla Abyssinica.*
L'Outremer, *fringilla Ultramarina.*
L'Hasbesch, *fringilla Syriaca.*
Le Pinson frisé, *fringilla Crispa.*
Le Pinson à double collier, *fringilla Indica.*

RELLE

toratensis.
olensis.
ltra.
a.
s.
.
rpurea.
ea.
illa Cyano-

omestica.
.
ristata.
r.
inica.
arina.

va.
ringilla In-

Doeve del. *Racine Sculp.*

1. L'ORTOLAN . 2. L'ORTOLAN DE NEIGE.

Tom. XIII.

ine Sculp.

E NEIGE.

LXXIIIe GENRE.

LE BRUANT, *EMBERIZA*.

Caractère générique : bec un peu conique, la mandibule inférieure plus large et à bords rentrans.

L'ORTOLAN.

Il est très-probable que notre ortolan n'est autre chose que la miliaire de Varron, ainsi appelée parce qu'on engraissoit cet oiseau avec du millet; il est tout aussi probable que le *cenchramos* d'Aristote et de Pline est encore le même oiseau; car ce nom est évidemment formé du mot κεγχρὶς, qui signifie aussi du millet; et ce qui

donne beaucoup de force à ces probabilités fondées sur l'étymologie, c'est que notre ortolan a toutes les propriétés qu'Aristote attribue à son *cenchramos*, et toutes celles que Varron attribue à sa miliaire.

1°. Le cenchramos est un oiseau de passage, qui, selon Aristote et Pline, accompagne les cailles, comme font le râle, la barge et quelques autres oiseaux voyageurs.

2°. Le cenchramos fait entendre son cri pendant la nuit; ce qui a donné lieu aux deux mêmes naturalistes de dire qu'il rappeloit sans cesse ses compagnes de voyage, et les pressoit nuit et jour d'avancer chemin.

3°. Enfin, dès le temps de Varron, l'on engraissoit les miliaires ainsi que les cailles et les grives; et lorsqu'elles étoient grasses, on les vendoit fort cher aux Hortensius, aux Lucullus, etc.

Or tout cela convient à notre ortolan : car il est oiseau de passage; j'en

ai pour témoins la foule des naturalistes et des chasseurs : il chante pendant la nuit, comme l'assurent Kramer, Frisch, Salerne ; enfin, lorsqu'il est gras, c'est un morceau très-fin et très-recherché. A la vérité, ces oiseaux ne sont pas toujours gras lorsqu'on les prend, mais il y a une méthode assez sûre pour les engraisser : on les met dans une chambre parfaitement obscure, c'est-à-dire, dans laquelle le jour extérieur ne puisse pénétrer ; on l'éclaire avec des lanternes entretenues sans interruption, afin que les ortolans ne puissent point distinguer le jour de la nuit ; on les laisse courir dans cette chambre, où l'on a soin de répandre une quantité suffisante d'avoine et de millet ; avec ce régime ils engraissent extraordinairement, et finiroient par mourir de gras-fondure, si l'on ne prévenoit cet accident en les tuant à propos. Lorsque le moment a été bien choisi, ce sont de petits pelotons de

graisse délicate, appétissante, exquise; mais elle péche par son abondance même, et l'on ne peut en manger beaucoup : la nature, toujours sage, semble avoir mis le dégoût à côté de l'excès, afin de nous sauver de notre intempérance.

Les ortolans gras se cuisent très-facilement, soit au bain-marie, soit au bain de sable, de cendres, etc.; et l'on peut très-bien les faire cuire ainsi dans une coque d'œuf naturelle ou artificielle, comme on y faisoit cuire autrefois les bec-figues.

On ne peut nier que la délicatesse de leur chair ou plutôt de leur graisse, n'ait plus contribué à leur célébrité que la beauté de leur ramage : cependant, lorsqu'on les tient en cage, ils chantent au printemps à-peu-près comme le bruant ordinaire, et chantent, ainsi que je l'ai dit plus haut, la nuit comme le jour, ce que ne fait pas le bruant. Dans les pays où il y a

beaucoup de ces oiseaux, et où par conséquent ils sont bien connus, comme en Lombardie, non-seulement on les engraisse pour la table, mais on les élève aussi pour le chant; et M. Salerne trouve que leur voix a de la douceur. Cette dernière destination est la plus heureuse pour eux, et fait qu'ils sont mieux traités et qu'ils vivent davantage; car on a intérêt de ne point étouffer leur talent en les excédant de nourriture. S'ils restent long-temps avec d'autres oiseaux, ils prennent quelque chose de leur chant, sur-tout lorsqu'ils sont fort jeunes; mais je ne sache pas qu'on leur ait jamais appris à prononcer des mots, ni à chanter des airs de musique.

Ces oiseaux arrivent ordinairement avec les hirondelles ou peu après, et ils accompagnent les cailles ou les précèdent de fort peu de temps. Ils viennent de la basse Provence, et remontent jusqu'en Bourgogne, sur-tout dans

les cantons les plus chauds, où il y a des vignes : ils ne touchent cependant point aux raisins, mais ils mangent les insectes qui courent sur les pampres et sur les tiges de la vigne. En arrivant, ils sont un peu maigres, parce qu'ils sont en amour. Ils font leurs nids sur les ceps, et les construisent assez négligemment, à-peu-près comme ceux des alouettes : la femelle y dépose quatre ou cinq œufs grisâtres, et fait ordinairement deux pontes par an. Dans d'autres pays, tels que la Lorraine, ils font leurs nids à terre, et par préférence dans les blés.

La jeune famille commence à prendre le chemin des provinces méridionales dès les premiers jours du mois d'août ; les vieux ne partent qu'en septembre et même sur la fin. Ils passent dans le Forez, s'arrêtent aux environs de Saint-Chaumont et de Saint-Etienne ; ils se jettent dans les avoines qu'ils aiment beaucoup ; ils y demeurent jus-

qu'aux premiers froids, s'y engraissent et deviennent pesans au point qu'on les pourroit tuer à coups de bâton : dès que le froid se fait sentir, ils continuent leur route pour la Provence ; c'est alors qu'ils sont bons à manger, sur-tout les jeunes ; mais il est plus difficile de les conserver que ceux que l'on prend au premier passage. Dans le Béarn, il y a pareillement deux passes d'ortolan et par conséquent deux chasses, l'une au mois de mai, et l'autre au mois d'octobre.

Quelques personnes regardent ces oiseaux comme étant originaires d'Italie, d'où ils se sont répandus en Allemagne et ailleurs ; cela n'est pas sans vraisemblance, quoiqu'ils nichent aujourd'hui en Allemagne où on les prend pêle-mêle avec les bruants et les pinsons ; mais l'Italie est un pays plus anciennement cultivé ; d'ailleurs, il n'est pas rare de voir ces oiseaux, lorsqu'ils trouvent sur leur route un pays qui

leur convient, s'y fixer et l'adopter pour leur patrie, c'est-à-dire, pour s'y perpétuer. Il n'y a pas beaucoup d'années qu'ils se sont ainsi naturalisés dans un petit canton de la Lorraine, situé entre Dieuse et Mulée; qu'ils y font leur ponte, qu'ils y élèvent leurs petits, qu'ils y séjournent, en un mot, jusqu'à l'arrière-saison, temps où ils partent pour revenir au printemps.

Leurs voyages ne se bornent point à l'Allemagne : M. Linnæus dit qu'ils habitent la Suède, et fixe au mois de mars l'époque de leur migration; mais il ne faut pas se persuader qu'ils se répandent généralement dans tous les pays situés entre la Suède et l'Italie : ils reviennent constamment dans nos provinces méridionales; quelquefois ils prennent leur retour par la Picardie, mais on n'en voit presque jamais dans la partie de la Bourgogne septentrionale que j'habite, dans la Brie, dans

la Suisse, etc. On les prend également aux filets et aux gluaux.

Le mâle a la gorge jaunâtre, bordée de cendré; le tour des yeux du même jaunâtre; la poitrine, le ventre et les flancs roux avec quelques mouchetures, d'où lui est venu le nom italien de *tordino;* les couvertures inférieures de la queue de la même couleur, mais plus clair; la tête et le cou cendré-olivâtre; le dessus du corps varié de marron-brun et de noirâtre; le croupion et les couvertures supérieures de la queue d'un marron-brun uniforme; les pennes de l'aile noirâtres; les grandes, bordées extérieurement de gris, les moyennes de roux; leurs couvertures supérieures variées de brun et de roux, les inférieures d'un jaune-soufre; les pennes de la queue noirâtres, bordées de roux, les deux plus extérieures bordées de blanc; enfin le bec et les pieds jaunâtres.

La femelle a un peu plus de cendré

sur la tête et sur le cou, et n'a pas de tache jaune au-dessus de l'œil : en général, le plumage de l'ortolan est sujet à beaucoup de variétés.

Il est moins gros que le moineau franc. Longueurs, six pouces un quart, cinq pouces deux tiers ; bec, cinq lignes ; pieds, neuf lignes ; doigt du milieu, huit lignes ; vol, neuf pouces ; queue, deux pouces et demi, composée de douze pennes, dépasse les ailes de dix-huit à vingt lignes.

VARIÉTÉS DE L'ORTOLAN.

I. L'ORTOLAN JAUNE. Aldrovande, qui a observé cette variété, nous dit que son plumage étoit d'un jaune-paille, excepté les pennes des ailes qui étoient terminées de blanc, et dont les plus extérieures étoient bordées de cette même couleur. Autre singularité, cet individu avoit le bec et les pieds rouges.

II. L'ORTOLAN BLANC. Aldrovande compare sa blancheur à celle du cygne, et dit que son plumage, sans exception, est de cette blancheur. Le sieur Burel de Lyon, qui a nourri pendant long-temps des ortolans, m'assure qu'il en a vu plusieurs lorsqu'ils ont blanchi en vieillissant.

III. L'ORTOLAN NOIRATRE. Le sieur Burel a aussi vu des ortolans qui avoient sans doute le tempérament tout autre que ceux dont on vient de parler, puisqu'ils ont noirci en vieillissant. L'individu observé par Aldrovande, avoit la tête et le cou verts, un peu de blanc sur la tête et sur deux pennes de l'aile; le bec rouge et les pieds cendrés; tout le reste étoit noirâtre.

IV. L'ORTOLAN A QUEUE BLANCHE. Il ne diffère de l'ortolan que par la couleur de sa queue, et en ce que toutes les teintes de son plumage sont plus foibles.

V. J'ai observé un individu qui avoit

la gorge jaune mêlée de gris ; la poitrine grise, et le ventre roux.

L'ORTOLAN DE ROSEAUX.

En comparant les divers oiseaux de cette famille, j'ai trouvé des rapports si frappans entre l'ortolan de cet article et les quatre suivans, que je les eusse rapportés tous à une seule et même espèce, si j'avois pu réunir un nombre de faits suffisans pour autoriser cette petite innovation : il est plus probable que tous ces oiseaux, et plusieurs autres du même nom, s'accoupleroient ensemble si l'on savoit s'y prendre ; il est probable que ces accouplemens seroient avoués de la nature, et que les métis qui en résulteraient, auroient la faculté de se reproduire ; mais une conjecture, quelque fondée qu'elle soit, ne suffit pas toujours pour s'écarter de l'ordre établi. D'ailleurs, je vois quelques-uns de ces ortolans

qui subsistent depuis long-temps dans le même pays, sans se mêler, sans se rapprocher, sans rien perdre des différences qui les distinguent les uns des autres; je remarque aussi qu'ils n'ont pas tous absolument les mêmes mœurs ni les mêmes habitudes : je me conformerai donc aux idées, ou, pour mieux dire, aux conventions reçues, en séparant ces races diverses, et les regardant en effet comme autant de races distinctes, sortant originairement d'une même tige, et qui pourront s'y réunir un jour, mais en me soumettant ainsi à la pluralité des voix, je protesterai hautement contre la fausse multiplication des espèces, source trop abondante de confusion et d'erreurs.

Les ortolans de roseaux se plaisent dans les lieux humides, et nichent dans les joncs, comme leur nom l'annonce; cependant ils gagnent quelquefois les hauteurs dans les temps de pluie; au printemps, on les voit le

long des grands chemins, et sur la fin d'août ils se jettent dans les blés. M. Kramer assure que le millet est la graine qu'ils aiment le mieux. En général, ils cherchent leur nourriture le long des haies et dans les champs cultivés, comme les bruants; ils s'éloignent peu de terre et ne se perchent guère que sur les buissons; jamais ils ne se rassemblent en troupes nombreuses; on n'en voit guère que trois ou quatre à-la-fois : ils arrivent en Lorraine vers le mois d'avril, et s'en retournent en automne; mais ils ne s'en retournent pas tous, et il y en a toujours quelques-uns qui restent dans cette province pendant l'hiver. On en trouve en Suède, en Allemagne, en Angleterre, en France, et quelquefois en Italie, etc.

Ce petit oiseau a presque toujours l'œil au guet, comme pour découvrir l'ennemi; et lorsqu'il a apperçu quelques chasseurs, il jette un cri qu'il répète sans cesse, et qui non-seulement

les ennuie, mais quelquefois avertit le gibier, et lui donne le temps de faire sa retraite. J'ai vu des chasseurs fort impatientés de ce cri, qui a du rapport avec celui du moineau. L'ortolan de joncs a outre cela un chant fort agréable au mois de mai, c'est-à-dire, au temps de la ponte.

Cet oiseau est un véritable hoche-queue, car il a dans la queue un mouvement de haut en bas, assez brusque et plus vif que les lavandières.

Le mâle a le dessus de la tête noir; la gorge et le devant du cou variés de noir et de gris roussâtre; un collier blanc, qui n'embrasse que la partie supérieure du cou: une espèce de sourcil et une bande au-dessus des yeux de la même couleur; le dessus du corps varié de roux et de noir; le croupion et les couvertures supérieures de la queue variés de gris et de roussâtre; le dessous du corps d'un blanc teinté de roux: les flancs un peu tachetés de noi-

râtre; les pennes des ailes brunes, bordées de différentes nuances de roux; les pennes de la queue de même, excepté les deux plus extérieures de chaque côté, lesquelles sont bordées de blanc; le bec brun, et les pieds d'une couleur de chair fort rembrunie.

La femelle n'a point de collier; sa gorge est moins noire, et sa tête est variée de noir et de roux clair: le blanc qui se trouve dans son plumage n'est point pur, mais presque toujours altéré par une teinte de roux.

Longueurs, cinq pouces trois quarts, cinq pouces (1); bec, quatre lignes et demie; pied, neuf lignes; doigt du milieu, huit lignes; vol, neuf pouces; queue, deux pouces et demi, composée

(1) *Nota.* Que lorsqu'il y a deux longueurs exprimées, la première s'entend de de la pointe du bec au bout de la queue; et l'autre, de la pointe du bec au bout des ongles.

de douze pennes, dépassant les ailes d'environ 15 lignes.

LA COQUELUCHE.

UNE espèce de coqueluchon d'un beau noir recouvre la tête, la gorge et le cou de cet oiseau, puis descend en pointe sur sa poitrine, à-peu-près comme dans l'ortolan de roseaux : tout ce noir n'est égayé que par une petite tache blanche placée de chaque côté fort près de l'ouverture du bec ; le reste du dessous du corps est blanchâtre ; mais les flancs sont mouchetés de noir. Le coqueluchon dont j'ai parlé, est bordé de blanc par derrière ; tout le reste du dessus du corps est varié de roux et de noirâtre ; les pennes de la queue sont de cette dernière couleur, mais les deux intermédiaires sont bordées de roussâtre ; les deux plus extérieures ont une grande tache blanche oblique ; les trois autres n'ont aucune tache.

Longueur totale, cinq pouces; bec, six lignes, noir par-tout; tarse, neuf lignes; queue, deux pouces, un peu fourchue, dépassant les ailes d'environ treize lignes.

LE GAVOUÉ DE PROVENCE.

Il est remarquable par une plaque noire qui couvre la région de l'oreille; par une ligne de la même couleur, qui lui descend de chaque côté du bec en guise de moustaches, et par la couleur cendrée qui règne sur la partie inférieure du corps; le dessus de la tête et du corps est varié de roux et de noirâtre; les pennes de la queue et des ailes sont aussi mi-parties des mêmes couleurs, le roux en dehors apparent, et le noirâtre en dedans et caché. Il y a un peu de blanchâtre autour des yeux et sur les grandes couvertures des ailes. Cet oiseau se nourrit de graines; il aime à se percher, et, dans le

mois d'avril, son chant est assez agréable.

C'est une espèce ou race nouvelle que nous devons à M. Guys.

Longueur totale, quatre pouces deux tiers; bec cinq lignes; queue, vingt lignes, un peu fourchue, dépasse les ailes de treize lignes.

LE MITILÈNE DE PROVENCE.

Cet oiseau diffère du précédent en ce que le noir qu'il a sur les côtés de la tête, se réduit à trois bandes étroites, séparées par des espaces blancs; et en ce que le croupion et les couvertures supérieures de la queue sont nuancés de plusieurs roux; mais ce qui établit entre ces deux races d'ortolans une disparité bien marquée, c'est que le mitilène ne commence à faire entendre son chant qu'au mois de juin, qu'il est plus rare, plus farouche, et qu'il avertit les autres oiseaux, par ses cris répétés, de l'ap-

parition du milan, de la buse et de l'épervier : en quoi son instinct paroît se rapprocher de celui de l'ortolan de roseaux. Les Grecs de Metelin, ou de l'ancienne Lesbos, l'ont établi, d'après la connaissance de cet instinct, pour être le gardien de leur basse-cour ; seulement ils ont soin de le tenir dans une cage un peu forte, car on comprend bien que, sans cela, il ne troubleroit pas impunément les oiseaux de proie dans la possession immémoriale de dévorer les oiseaux foibles.

L'ORTOLAN DE LORRAINE.

M. Lottinger nous a envoyé cet oiseau de Lorraine, où il est assez commun ; il a la gorge, le devant du cou, la poitrine, d'un cendré-clair moucheté de noir ; le reste du dessous du corps d'un roux-foncé ; le dessus de la tête et du corps roux moucheté de noir ; l'espace autour des yeux d'une

couleur plus claire ; un trait noir sur les yeux ; les petites couvertures des ailes d'un cendré-clair sans mouchetures ; les autres mi-parties de roux et de noir ; les premières pennes des ailes noires, bordées de cendré-clair, les suivantes de roux ; les deux pennes du milieu de la queue rousses, bordées de gris, les autres mi-parties de noir et de blanc, mais les plus extérieures ont toujours plus de blanc ; le bec d'un brun-roux, et les pieds moins rembrunis.

Longueur totale, six pouces et demi ; bec, cinq lignes et demie ; queue, deux pouces quatre lignes, dépasse les ailes de quinze lignes.

La femelle a une espèce de collier mêlé de roux et de blanc, dont on voit la naissance dans la figure ; tout le reste du dessous du corps est d'un blanc-roussâtre ; le dessus de la tête est varié de noir, de roux et de blanc, mais le noir disparoît derrière la tête,

et le roux va s'affoiblissant, en sorte qu'il résulte de tout cela un gris-roussâtre presque uniforme; cette femelle a des espèces de sourcils blancs; les joues d'un roux-foncé; le bec d'un jaune-orangé à la base, noir à la pointe; les bords du bec inférieur rentrans et reçus dans le supérieur, la langue fourchue et les pieds noirs.

On m'a apporté, le 10 janvier, un de ces oiseaux qui venoit d'être tué sur une pierre au milieu du grand chemin; il pesoit une once; il avoit dix pouces d'intestins; deux très-petits *cæcum;* un gésier très-gros, long d'environ un pouce, large de sept lignes et demie, rempli de débris de matières végétales et de beaucoup de petits graviers; la membrane cartilagineuse dont il étoit doublé avoit plus d'adhérence qu'elle n'en a communément dans les oiseaux.

Longueur totale, cinq pouces dix lignes; bec, cinq lignes et demie; vol,

douze pouces ; queue, deux pouces et demi, un peu fourchue, dépassant les ailes d'environ un pouce ; ongle postérieur, quatre lignes et demie, et plus long que le doigt.

L'ORTOLAN DE LA LOUISIANE.

On retrouve sur la tête de cet oiseau d'Amérique la bigarrure de blanchâtre et de noir, qui est commune à presque tous nos ortolans ; mais, au lieu d'avoir la queue un peu fourchue, il l'a au contraire un peu étagée. Le sommet de la tête présente un fer-à-cheval, noir, qui s'ouvre du côté du bec, et dont les branches passent au-dessus des yeux pour aller se réunir derrière la tête ; il a au-dessous des yeux quelques autres taches irrégulières ; le roux domine sur toutes les parties inférieures du corps, plus foncé sur la poitrine, plus clair au-dessus et au-dessous ; la partie supérieure du corps est

variée de roux et de noir, ainsi que les grandes et moyennes couvertures et la penne des ailes la plus voisine du corps; mais toutes les autres pennes et les petites couvertures de ces mêmes ailes sont noires, ainsi que le croupion, la queue et ses couvertures supérieures; le bec a des taches noirâtres sur un fond roux : les pieds sont cendrés.

Longueur totale, cinq pouces un quart; bec, cinq lignes; vol, neuf pouces; queue, deux pouces un quart, composée de douze pennes un peu étagées, dépasse les ailes de quatorze lignes.

L'ORTOLAN A VENTRE JAUNE
du Cap de Bonne-Espérance.

Nous devons cet ortolan à M. Sonnerat; c'est un des plus beaux de la famille : il a la tête d'un noir lustré, égayé par cinq raies blanches à-peu-près parallèles, dont celle du milieu

descend jusqu'au bas du cou; tout le dessous du corps est jaune, mais la teinte la plus foncée se trouve sur la poitrine, d'où elle va se dégradant par nuances insensibles au-dessus et au-dessous; en sorte que la naissance de la gorge et les dernières couvertures inférieures de la queue sont presque blanches; une bande grise transversale sépare le cou du dos; le dos est d'un roux brun, varié d'une couleur plus claire; le croupion gris; la queue brune, bordée de blanc des deux côtés, et un tant soit peu au bout; les petites couvertures des ailes gris-cendré; ce qui paroît des moyennes, blanc; les grandes brunes, bordées de roux; les pennes des ailes noirâtres, bordées de blanc, excepté les plus voisines du corps qui sont bordées de roux; la troisième et la quatrième sont les plus longues de toutes: à l'égard des pennes de la queue, la plus extérieure et l'intermédiaire de chaque côté sont plus courtes; en

sorte qu'en partageant la queue en deux parties égales, quoique la queue en totalité soit un peu fourchue, chacune de ces deux parties est étagée ; la plus grande différence de longueur des pennes est de trois lignes.

La femelle a les couleurs moins vives et moins tranchées.

Longueur totale, six pouces un quart ; bec, six lignes ; queue, deux pouces trois quarts, composée de douze pennes, elle dépasse les ailes de quinze lignes ; tarse, huit à neuf lignes ; l'ongle postérieur est le plus fort de tous.

L'ORTOLAN *du Cap de Bonne-Espérance.*

Si l'ortolan à ventre jaune du Cap de Bonne-Espérance efface tous les autres ortolans par la beauté de son plumage, celui-ci semble être venu du même pays tout exprès pour les faire briller par la comparaison de ses couleurs sombres, foibles ou équivoques ; il a cependant deux traits noirs,

l'un sur les yeux, l'autre au-dessous, qui lui donnent une physionomie de famille; mais le dessus de la tête et du cou est varié de gris sale et de noirâtre; le dessus du corps de noir et de roux jaunâtre; la gorge, la poitrine et tout le dessous du corps, sont d'un gris sale; il a les petites couvertures supérieures des ailes rousses; les grandes et les pennes, et même les pennes de la queue, noirâtres, bordées de roussâtre; le bec et les pieds noirâtres.

Longueur totale, cinq pouces trois quarts; bec, cinq lignes; près de neuf pouces de vol; queue, deux pouces et demi, composée de douze pennes, elle dépasse les ailes de quinze lignes.

L'ORTOLAN DE NEIGE.

Les montagnes du Spitzberg, les Alpes lapones, les côtes du détroit d'Hudson, et peut-être des pays encore plus septentrionaux, sont le séjour

favori de cet ortolan pendant la belle saison, si toutefois il est une belle saison dans des climats aussi rigoureux : on sait quelle est leur influence sur la couleur du poil des quadrupèdes, comme sur celles des plumes des oiseaux ; et l'on ne doit pas être surpris de ce que l'oiseau dont il s'agit dans cet article est blanc pendant l'hiver, comme le dit M. Linnæus, non plus que du grand nombre de variétés que l'on compte dans cette espèce, et dont toute la différence consiste dans plus ou moins de blanc, de noir ou de roussâtre : on sent que les combinaisons de ces trois couleurs principales doivent varier continuellement en passant de la livrée d'été à la livrée d'hiver, et que chaque combinaison observée doit dépendre en grande partie de l'époque de l'observation : souvent aussi elle dépendra du degré de froid que ces oiseaux auront éprouvé ; car on peut leur conserver toute l'année leur

livrée d'été, en les tenant l'hiver dans un poêle ou dans tout autre appartement bien échauffé.

En hiver, le mâle a la tête, le cou, les couvertures des ailes et tout le dessous du corps blancs comme de la neige, avec une teinte légère et comme transparente de roussâtre sur la tête seulement; le dos noir, les pennes des ailes et de la queue mi-parties de noir et de blanc; en été, il se répand sur la tête, le cou, le dessous du corps, et même sur le dos, des ondes transversales de roussâtre plus ou moins foncé, mais jamais autant que dans la femelle, dont cette couleur est, pour ainsi dire, la couleur dominante, et sur laquelle elle forme des raies longitudinales. Quelques individus ont du cendré sur le cou, du cendré varié de brun sur le dos; une teinte de pourpre autour des yeux; de rougeâtre sur la tête, etc.: la couleur du bec est aussi variable, tantôt jaune, tantôt cendrée à la base,

et assez constamment noire à la pointe. Dans tous, les narines sont rondes, un peu relevées, et couvertes de petites plumes; la langue un peu fourchue; les yeux petits et noirs; les pieds noirs ou noirâtres.

Ces oiseaux quittent leurs montagnes lorsque la gelée et les neiges suppriment leur nourriture; elle est la même que celle de la gelinotte blanche, et consiste dans la graine d'une espèce de bouleau, et quelques autres graines semblables : lorsqu'on les tient en cage, ils s'accommodent très-bien de l'avoine qu'ils épluchent fort adroitement, des pois verts, du chenevis, du millet, de la graine de cuscute, etc. mais le chenevis les engraisse trop vîte, et les fait mourir de gras-fondure.

Ils repassent au printemps pour regagner leurs sommets glacés : quoiqu'ils ne tiennent pas toujours la même route, on les voit ordinairement en Suède, en Saxe, dans la basse Silésie,

en Pologne, dans la Russie rouge, la Podolie, en Angleterre, dans la province d'Yorck. Ils sont très-rares dans le midi de l'Allemagne, et presque tout-à-fait inconnus en Suisse et en Italie.

Au temps du passage, ils se tiennent le long des grands chemins, ramassant les petites graines et tout ce qui peut leur servir de nourriture : c'est alors qu'on leur tend des piéges. Si on les recherche, ce n'est que pour la singularité de leur plumage et la délicatesse de leur chair, mais non à cause de leur voix, car jamais on ne les a entendus chanter dans la volière; tout leur ramage connu se réduit à un gazouillement qui ne signifie rien, ou à un cri aigre approchant de celui du geai, qu'ils font entendre lorsqu'on veut les toucher : au reste, pour les juger définitivement sur ce point, il faudroit les avoir entendus au temps de l'amour, dans ce temps où la voix des oiseaux

prend un nouvel éclat et de nouvelles inflexions ; et l'on ignore les détails de leur ponte, et même les endroits où ils la font ; c'est sans doute dans les contrées où ils passent l'été ; mais il n'y a pas beaucoup d'observateurs dans les Alpes lapones.

Ces oiseaux n'aiment point à se percher ; ils se tiennent à terre, où ils courent et piétinent comme nos alouettes, dont ils ont les allures, la taille, presque les longs éperons, etc. mais dont ils diffèrent par la forme du bec et de la langue, et, comme on a vu, par les couleurs, l'habitude des grands voyages, leur séjour sur les montagnes glaciales, etc.

On a remarqué qu'ils ne dormoient point ou que très-peu la nuit, et que, dès qu'ils appercevoient de la lumière, ils se mettoient à sautiller ; c'est peut-être la raison pourquoi ils se plaisent pendant l'été sur le sommet des hautes montagnes du nord, où il n'y a point

de nuit dans cette saison, et où ils peuvent ne pas perdre un seul instant de leur perpétuelle insomnie.

Longueur totale, six pouces et demi; bec, cinq lignes, ayant au palais un tubercule, ou grain d'orge qui caractérise cette famille; doigt postérieur égal à celui du milieu, et il a l'ongle beaucoup plus long et moins crochu; vol, onze pouces un quart; queue, deux pouces deux tiers, un peu fourchue, composée de douze pennes, dépasse les ailes de dix lignes.

Variétés de l'ortolan de neige.

On juge bien d'après ce que j'ai dit du double changement que l'ortolan de neige éprouve chaque année dans les couleurs de son plumage, et de la différence qui est entre sa livrée d'été et sa livrée d'hiver; on juge bien, dis-je, qu'il ne sera ici question d'aucune variété qui pourra appartenir, soit aux deux époques principales, soit aux

époques intermédiaires; ces variétés n'étant au vrai que les variations produites par l'action du froid et du chaud dans le plumage du même individu, que les nuances successives par lesquelles chacune des deux livrées se rapproche insensiblement de l'autre.

I. L'ORTOLAN JACOBIN. C'est une variété de climat, qui a le bec, la poitrine et le ventre blancs; les pieds gris, tout le reste noir. Cet oiseau paroît tous les hivers à la Caroline et à la Virginie, et disparoît tous les étés: il est probable qu'il va nicher du côté du nord.

II. L'ORTOLAN DE NEIGE A COLLIER. Il a la tête, la gorge et le cou blancs; deux espèces de colliers au bas du cou; le supérieur de couleur plombée, l'inférieur de couleur bleue, tous deux séparés par la couleur du fond, qui forme une espèce de collier blanc intermédiaire; les plumes des ailes blanches, teintées de jaune-verdâtre, et

entre-mêlées de quelques plumes noires; les huit pennes du milieu de la queue et les deux extérieures blanches, les deux autres noires; tout le reste du plumage d'un brun rougeâtre, tacheté d'un jaune-verdâtre; le bec rouge bordé de cendré; l'iris blanche, et les pieds couleur de chair. Cet oiseau a été pris dans la province d'Essex; et ce n'est qu'après un très-long-temps et beaucoup de tentatives inutiles, qu'on est venu à bout de l'attirer dans le piége.

M. Kramer a remarqué que les ortolans, ainsi que les bruants, les pinsons et les bouvreuils, avoient les deux pièces du bec mobiles; et c'est par cette raison, dit-il, que ces oiseaux épluchent les graines, et ne les avalent pas toutes entières.

L'AGRIPENNE, ou L'ORTOLAN DE RIZ.

Cet oiseau est voyageur, et le motif de ses voyages est connu. On en voit au mois de septembre des troupes nombreuses, ou plutôt on les entend passer pendant la nuit, venant de l'île de Cuba, où le riz commence à durcir, et se rendant à la Caroline, où cette graine est encore tendre. Ces troupes ne restent à la Caroline que trois semaines, et au bout de ce temps elles continuent leur route du côté du nord, cherchant des graines moins dures; elles vont ainsi de stations en stations jusqu'au Canada et peut-être plus loin; mais ce qui pourra surprendre, et qui n'est cependant pas sans exemple, c'est que ces volées ne sont composées que de femelles: on s'est assuré, dit-on, par la dissection d'un grand nombre d'individus, qu'il n'arrivoit au mois

de septembre que des femelles, au lieu qu'au commencement du printemps les femelles et les mâles passent ensemble ; et c'est en effet l'époque marquée par la nature pour le rapprochement des deux sexes.

Le plumage des femelles est roussâtre presque par tout le corps ; celui des mâles est plus varié : ils ont la partie antérieure de la tête et du cou, la gorge, la poitrine, tout le dessous du corps, la partie supérieure du dos et les jambes, noirs avec quelque mélange de roussâtre ; le derrière de la tête et du cou roussâtre ; la partie inférieure du dos et le croupion d'un cendré-olivâtre ; les grandes couvertures supérieures des ailes de même couleur, bordées de blanchâtre ; les petites couvertures supérieures des ailes et les couvertures supérieures de la queue d'un blanc-sale ; les pennes de l'aile noires, terminées de brun et bordées, les grandes de jaune-soufre, les moyen-

nes de gris; les pennes de la queue sont à-peu-près comme les grandes pennes des ailes, mais elles ont une singularité, c'est que toutes sont terminées en pointe: enfin, le bec est cendré et les pieds bruns. On a remarqué que cet ortolan étoit plus haut sur jambes que les autres.

Longueur totale, six pouces trois quarts; bec, six lignes et demie; vol, onze pouces; queue, deux pouces et demi, un peu fourchue, dépasse les ailes de dix lignes.

VARIÉTÉS DE L'AGRIPENNE, OU ORTOLAN DE RIZ.

L'AGRIPENNE, OU ORTOLAN *de la Lousiane.*

JE ne puis m'empêcher de rapporter cet oiseau à l'espèce précédente, comme simple variété de climat; en effet, c'est la même taille, le même port, les

mêmes proportions, la même forme jusque dans les pennes de la queue qui sont pointues; il n'y a de différence que dans les couleurs du plumage. L'ortolan de la Louisiane a la gorge et tout le dessous du corps d'un jaune-clair, et qui devient encore plus clair sur le bas-ventre; le dessus de la tête et du corps, les petites couvertures supérieures des ailes d'un brun-olivâtre; le croupion et les couvertures supérieures de la queue jaunes, rayés finement de brun; les pennes de la queue noirâtres, celles du milieu bordées de jaune, les latérales de blanc, les intermédiaires de nuances intermédiaires entre le jaune et le blanc; les grandes couvertures supérieures des ailes noires, bordées de blanc, les pennes de même, excepté les moyennes qui ont plus de blanc.

Les dimensions sont à-peu-près les mêmes que dans l'ortolan de riz.

LE BRUANT DE FRANCE.

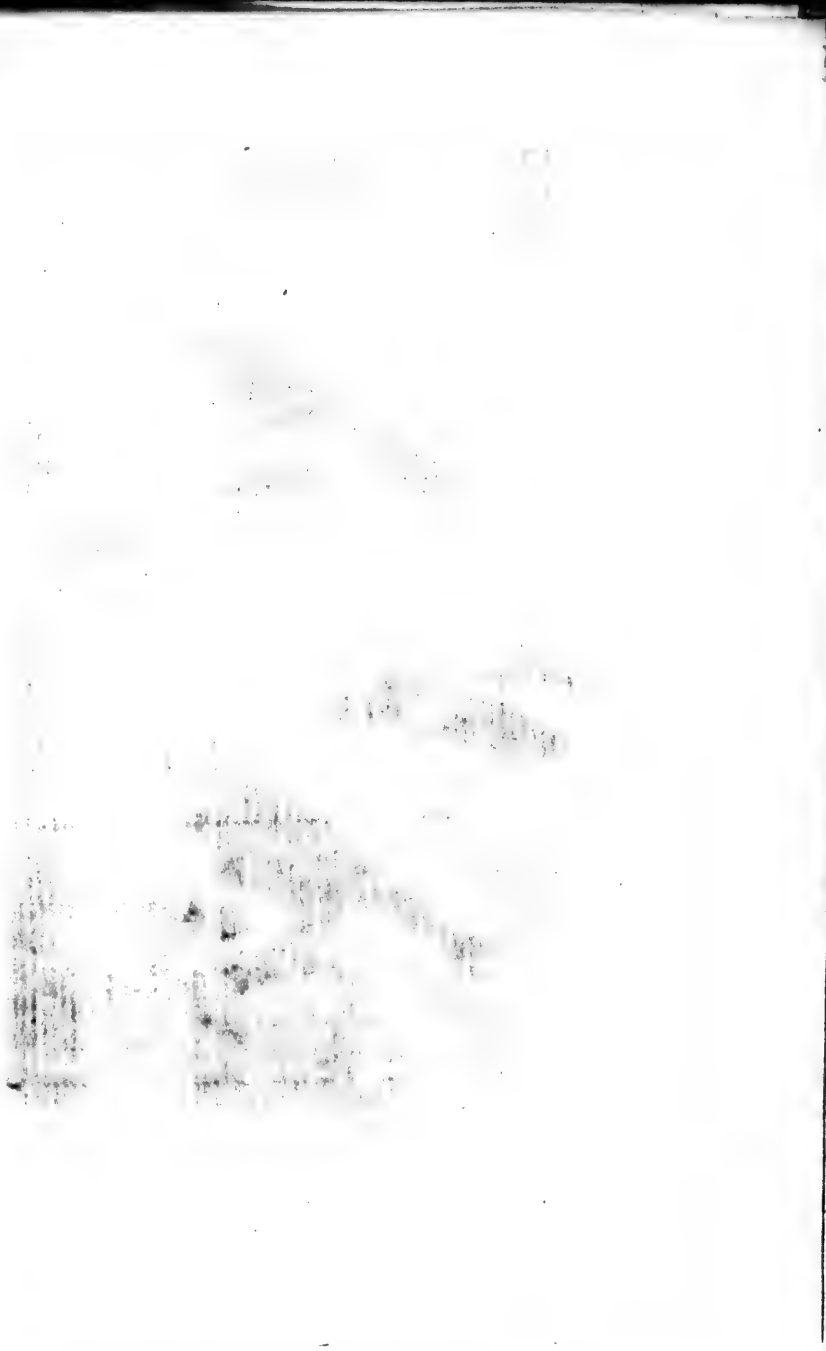
Le tubercule osseux ou grain d'orge que cet oiseau a dans le palais, est le titre incontestable par lequel il prouve sa parenté avec les ortolans; il a encore avec eux plusieurs autres traits de conformité, soit dans la forme extérieure du bec et de la queue, soit dans la proportion des autres parties et dans le bon goût de sa chair. M. Salerne remarque que son cri est à-peu-près le même, et que c'est d'après ce cri, semblable, dit-il, à celui de l'ortolan, qu'on l'appelle dans l'Orléanois *binery*.

Le bruant fait plusieurs pontes, la dernière en septembre : il pose son nid à terre, sous une motte, dans un buisson, sur une touffe d'herbe, et dans tous ces cas il le fait assez négligemment; quelquefois il l'établit sur les basses branches des arbustes; mais alors il le construit avec un peu plus de soin :

L LE

NCE.

in d'orge
is, est le
il prouve
; il a en-
traits de
me exté-
soit dans
es et dans
alerne re-
eu-près le
cri, sem-
l'ortolan,
is *binery*.
ontes, la
se son nid
s un buis-
, et dans
égligem-
it sur les
mais alors
s de soin :



Deseve del. *Jourdan Sculp.*

1. LE BRUANT DE FRANCE. 2. LE BRUANT.

la paille, la mousse et les feuilles sèches sont les matériaux qu'il emploie pour le dehors ; les racines et la paille plus menue, le crin et la laine sont ceux dont il se sert pour matelasser le dedans : ses œufs, le plus souvent, au nombre de quatre ou cinq, sont tachetés de brun de différentes nuances, sur un fond blanc ; mais les taches sont plus fréquentes au gros bout. La femelle couve avec tant d'affection, que souvent elle se laisse prendre à la main, en plein jour. Ces oiseaux nourrissent leurs petits de graines, d'insectes et même de hannetons, ayant la précaution d'ôter à ceux-ci les enveloppes de leurs ailes qui seroient trop dures. Ils sont granivores, mais on sait bien que cette qualité ne leur interdit pas les insectes ; le millet et le chenevis sont les graines qu'ils aiment le mieux. On les prend au lacet avec un épi d'avoine pour tout appât : mais ils ne se prennent pas, dit-on, à la pipée ; ils se tiennent

l'été autour des bois, le long des haies et des buissons, quelquefois dans les vignes, mais presque jamais dans l'intérieur des forêts : l'hiver, une partie change de climat ; ceux qui restent se rassemblant entr'eux, et se réunissant avec les pinsons, les moineaux, etc. forment des troupes très-nombreuses, sur-tout dans les jours pluvieux ; ils s'approchent des fermes, et même des villes et des grands chemins, où ils trouvent leur nourriture sur les buissons, et jusque dans la fiente des chevaux, etc. Dans cette saison, ils sont presque aussi familiers que les moineaux. Leur vol est rapide, ils se posent au moment où l'on s'y attend le moins, et presque toujours dans le plus épais du feuillage, rarement sur une branche isolée. Leur cri ordinaire est composé de sept notes, dont les six premières égales et sur le même ton, et la dernière plus aiguë et plus traînée, *tï, tï, tï, tï, tï, tï, tì.*

Les bruants sont répandus dans toute l'Europe, depuis la Suède jusqu'à l'Italie inclusivement, et par conséquent peuvent s'accoutumer à des températures très-différentes; c'est ce qui arrive à la plupart des oiseaux qui se familiarisent plus ou moins avec l'homme, et savent tirer parti de sa société.

Le mâle est remarquable par l'éclat des plumes jaunes qu'il a sur la tête et sur la partie inférieure du corps; mais sur la tête, cette couleur est variée de brun; elle est pure sur les côtés de la tête, sous la gorge, sous le ventre et sur les couvertures du dessous des ailes, et elle est mêlée de marron-clair sur tout le reste de la partie inférieure; l'olivâtre règne sur le cou et les petites couvertures supérieures des ailes; le noirâtre mêlé de gris et de marron-clair sur les moyennes et les plus grandes, sur le dos et même sur les quatre premières pennes de l'aile; les autres sont brunes et bordées, les grandes de

jaunâtre, les moyennes de gris; les pennes de la queue sont brunes aussi et bordées, les deux extérieures de blanc, et les dix autres de gris-blanc; enfin leurs couvertures supérieures sont d'un marron-clair, terminées de gris-blanc. La femelle a moins de jaune que le mâle, et elle est tachetée sur le cou, la poitrine et le ventre : tous deux ont les bords du bec inférieur rentrans et reçus dans le supérieur; les bords de celui-ci échancrés près de la pointe; la langue divisée en filets déliés par le bout; enfin l'ongle postérieur est le plus long de tous. L'oiseau pèse cinq à six gros; il a sept pouces et demi de tube intestinal; des vestiges de cœcum; l'œsophage long de deux pouces et demi, se dilatant près du gésier; le gésier musculeux; la vésicule du fiel très-petite; dans l'ovaire de toutes les femelles que j'ai disséquées, ils s'est trouvé des œufs de grosseur inégale.

Longueur totale, six pouces un

tiers; bec, cinq lignes; pieds, huit à neuf lignes; doigt du milieu presque aussi long; vol, neuf pouces un quart; queue, deux pouces trois quarts, composée de douze pennes, un peu fourchue, non-seulement parce que les pennes intermédiaires sont plus courtes que les latérales, mais aussi parce que les six pennes de chaque côté se tournent naturellement en dehors : elle dépasse les ailes de vingt-une lignes.

VARIÉTÉS DU BRUANT.

ON peut bien s'imaginer que le jaune et les autres couleurs propres à cette espèce, varient dans différens individus, dans différens climats, etc. soit pour la teinte, soit pour la distribution; quelquefois le jaune s'étend sur toute la tête, sur le cou, etc. d'autres individus ont la tête d'un cendré jaunâtre; le cou cendré tacheté de noir; le ventre, les jambes et les pieds d'un

jaune de safran; la queue brune bordée de jaune, etc.

LE ZIZI, ou BRUANT DE HAIE.

Je donne à cet oiseau le nom de *zizi* d'après son cri ordinaire, assez semblable à celui du premier bruant. On le voit tantôt perché, tantôt courant sur la terre, et par préférence dans les champs nouvellement labourés, où il trouve des grains, des petits vers et d'autres insectes; aussi a-t-il presque toujours le bec terreux. Il donne assez facilement dans tous les piéges; et, lorsqu'il est pris aux gluaux, il y reste le plus souvent, ou bien il ne s'en tire qu'en perdant presque toutes ses plumes, et il tombe ne pouvant plus voler. Il s'apprivoise aisément dans la volière, cependant il n'est pas absolument insensible à la perte de sa liberté; et ce qui le prouve, c'est que, pendant les deux ou trois premiers mois, il ne fait

entendre que son cri ordinaire, lequel il répète fréquemment et avec inquiétude lorsqu'il voit quelqu'un s'approcher de sa cage; il lui faut tout ce temps pour se faire à la captivité, quelque douce qu'elle soit, et pour reprendre son ramage. S'il faisoit bien, il ne le reprendroit jamais, afin que l'homme eût un motif de moins de le tenir en servitude. Il a à-peu-près la même taille et les mêmes mœurs que notre premier bruant; en sorte qu'on peut légitimement soupçonner que ces deux oiseaux, étant mieux connus, pourront se rapporter à la même espèce.

Les zizis ne se trouvent point dans les pays du nord, et il semble au contraire qu'ils soient plus communs dans les pays méridionaux; mais ils sont rares dans plusieurs de nos provinces de France. On les voit souvent avec les pinsons, dont ils imitent le chant, et avec lesquels ils forment des volées nombreuses, sur-tout dans les jours de

pluie. Ils se nourrissent des mêmes choses que les granivores, et vivent environ six ans, selon Olina; ce qu'il faut toujours entendre de l'état de domesticité, car il seroit assez difficile d'établir un calcul juste sur les probabilités de la vie des oiseaux jouissant de l'air et de la liberté.

Le mâle a le dessus de la tête tacheté de noirâtre, sur un fond vert-olive; une plaque jaune sur les côtés, coupée en deux parties inégales par un trait noir qui passe sur les yeux; la gorge brune, ainsi que le haut de la poitrine; un collier jaune entre-deux; le reste du dessous du corps d'un jaune qui va s'éclaircissant vers la queue, et tacheté de brun sur les flancs; le dessus du cou et du dos varié de roux et de noirâtre; le croupion d'un roux olivâtre, et les couvertures supérieures de la queue d'un roux plus franc; les pennes des ailes brunes bordées d'olivâtre, excepté les plus voisines du dos qui sont rousses;

les pennes de la queue brunes aussi, bordées, les deux extérieures de blanc, les suivantes de gris-olivâtre, et les deux du milieu de gris-roussâtre; enfin le bec cendré et les pieds bruns.

La femelle a moins de jaune, et n'a point la gorge brune, ni la tache de la même couleur sur la poitrine. Au reste, Aldrovande avertit que les couleurs du plumage sont fort variables dans cette espèce : l'individu qu'il a fait représenter avoit sur la poitrine une teinte de vert obscur; et, parmi ceux que j'ai observés, il s'en est trouvé un qui avoit la partie supérieure du cou olivâtre, presque sans aucun mélange.

Longueur totale, six pouces un quart; bec, environ six lignes; vol, neuf pouces deux tiers; queue, près de trois pouces, composée de douze pennes, dépasse les ailes d'environ dix-huit lignes, elle est fourchue à-peu-près comme dans les bruants.

LE BRUANT FOU.

Les Italiens ont ainsi appelé cet oiseau, parce qu'il donne indifféremment dans tous les piéges, et que cette insouciance de soi-même et de sa propre conservation, est en effet la plus grande marque de folie, même dans les animaux; mais, comme nous l'avons remarqué, le bruant et le zizi participent plus ou moins à cette espèce de folie, et l'on peut la regarder comme une maladie de famille, que le bruant dont il s'agit ici a seulement dans un plus haut degré : je lui ai donc conservé le nom qu'il porte en Italie, avec d'autant plus de raison, que celui de bruant des prés me paroît ne lui point convenir, les oiseleurs et les chasseurs les plus attentifs m'ayant assuré unanimement qu'ils n'avoient jamais vu dans les prés de ces prétendus bruants des prés.

Ainsi que le zizi, le bruant fou ne se

trouve point dans les pays septentrionaux, et son nom ne paroît point dans les zoologies locales de la Suède, du Danemarck, etc. Il cherche la solitude et se plaît sur les montagnes; il est fort commun et très-connu dans celles qui sont autour de Nantua; M. Hébert l'y a vu souvent et d'assez près, soit à terre, soit sur des noyers; les gens du pays lui ont assuré que sa chair étoit un très-bon manger. Son chant est fort ordinaire, et a rapport à celui de nôtre bruant. Les oiseleurs prussiens prennent souvent de ces oiseaux, et ils ont remarqué que, lorsqu'on les met dans une volière où il y a d'autres oiseaux de différentes espèces, ils s'approchent des bruants ordinaires avec une prédilection marquée; ils semblent les reconnoître pour leurs parens; ils ont en effet le même cri, comme nous venons de le dire, la même taille, la même conformation que les bruants, et ils n'en diffèrent que par quelques

habitudes et par le plumage : le mâle a toute la partie supérieure variée de noirâtre et de gris ; mais ce gris est plus franc sur la tête, et il est roussâtre par-tout ailleurs, excepté sur quelques-unes des couvertures moyennes des ailes où il devient presque blanc ; ce même gris-roussâtre borde presque toutes les pennes des ailes et de la queue dont le fond est brun, seulement les deux pennes extérieures de la queue sont bordées et terminées de blanc ; le tour des yeux est blanc-roussâtre ; les côtés de la tête et du cou sont gris ; la gorge est de cette dernière couleur, pointillée de noirâtre, et bordée de chaque côté et par le bas d'une ligne presque noire, qui forme une espèce de cadre irrégulier à la plaque grise des côtés de la tête ; tout le dessous du corps est d'un roux plus ou moins clair, mais pointillé ou varié de noirâtre sur la gorge, la poitrine et les flancs ; le bec et les pieds sont gris.

Longueur totale, six pouces un quart; bec, cinq à six lignes; vol, neuf à dix pouces; queue, deux pouces un tiers, un peu fourchue, composée de douze pennes, elle dépasse les ailes de seize lignes.

LE PROYER.

C'est un oiseau de passage, et que l'on voit arriver de bonne heure au printemps; je suis surpris qu'on ne l'ait pas appelé *bruant des prés*, car il ne s'éloigne guère des prairies dans la belle saison; il y établit son nid ou bien dans les orges, les avoines, les millières, etc. rarement à plate-terre, mais trois ou quatre pouces au-dessus du sol, dans l'herbe la plus serrée, et assez forte pour porter ce nid. La femelle y pond quatre, cinq et quelquefois six œufs; et, tandis qu'elle couve, le mâle pourvoit à sa nourriture, et, se posant sur la cime d'un arbre, il répète sans cesse

son désagréable cri, *tri, tri, tri, tiritz*, qu'il ne conserve que jusqu'au mois d'août : ce cri est plus vif et plus court que celui du bruant.

On a remarqué que, lorsque le proyer s'élevoit de terre pour s'aller poser sur une branche, ses pieds étoient pendans, et que ses ailes, au lieu de se mouvoir régulièrement, paroissoient agitées d'un mouvement de trépidation propre à la saison de l'amour. Le reste du temps, par exemple en automne, il vole très-bien et très-vîte, et même il s'élève à une assez grande hauteur.

Les petits quittent le nid bien avant de pouvoir s'envoler; ils se plaisent à courir dans l'herbe, et il semble que les père et mère ne posent leur nid à terre que pour leur en donner la facilité : les chiens couchans les rencontrent fort souvent lorsqu'on chasse aux cailles vertes. Les père et mère continuent de les nourrir et de veiller sur

eux, jusqu'à ce qu'ils soient en état de voler; mais leur sollicitude est quelquefois indiscrète; car, lorsqu'on approche de la couvée, ils contribuent eux-mêmes à la déceler en voltigeant au-dessus d'un air inquiet.

La famille élevée, ils se jettent par bandes nombreuses dans les plaines, sur-tout dans les champs d'avoine, de fèves, et autres menues graines dont la récolte se fait la dernière. Ils partent un peu après les hirondelles, et il est très-rare qu'il en reste quelques-uns pendant l'hiver, comme avoit fait celui qui fut apporté à Gesner dans cette saison.

On a remarqué que le proyer ne voltige pas de branche en branche, mais qu'il se pose sur l'extrémité de la branche le plus haute, la plus isolée, soit d'un arbre, soit d'un buisson, qu'au moment même il se met à chanter, qu'il s'y tient des heures entières dans la même place à répéter son en-

nuyeux *tri, tri;* enfin, qu'en prenant sa volée il fait craquer son bec.

La femelle chante aussi lorsque ses soins ne sont plus nécessaires à ses petits; mais elle ne chante que perchée sur une branche, et lorsque le soleil est au méridien ou qu'il en est peu éloigné : elle se tait le reste du jour, et fait très-bien, car elle ne chante pas mieux que le mâle : elle est un peu plus petite, et son plumage est à-peu-près le même; tous deux se nourrissent de graines et de petits vers, qu'ils trouvent dans les prés et dans les champs. Ces oiseaux sont répandus dans toute l'Europe, ou plutôt ils embrassent toute l'Europe dans leurs migrations; mais Olina prétend qu'on en voit une plus grande quantité à Rome et dans les environs que par-tout ailleurs : les oiseleurs les gardent en cage pour leur servir d'appeaux ou d'appelans dans leurs petites chasses d'automne; et ces appeaux

attirent dans le piége non-seulement des bruants fous, mais encore plusieurs autres petits oiseaux de différentes espèces. On tient ces appelans dans des cages basses et où il n'y a point de bâtons ou juchoirs, sans doute parce qu'on s'est apperçu qu'ils n'aimoient pas à se percher, au moins de cette manière.

Le proyer a le dessus de la tête et du corps varié de brun et de roux; la gorge et le tour des yeux d'un roux-clair; la poitrine et tout le reste du dessous du corps, d'un blanc-jaunâtre, tacheté de brun sur la poitrine et les flancs; les couvertures supérieures des ailes, les pennes de ces mêmes ailes et celles de la queue, brunes, bordées de roux plus ou moins clair; le bec et les pieds gris-brun.

La femelle a le croupion d'un gris tirant sur le roux, sans aucunes taches; les couvertures supérieures de la queue de la même couleur, bordées de blan-

châtre, et en général ses plumes et les pennes de sa queue et de ses ailes, sont bordées de couleurs plus claires.

Le bec de ces oiseaux est d'une forme remarquable; les deux pièces en sont mobiles comme dans les ortolans; leurs bords sont rentrans de même que dans le bruant ordinaire, et ils ne se joignent point par une ligne droite, mais par une ligne anguleuse; chaque bord du bec inférieur forme, vers le tiers de sa longueur, un angle saillant obtus, lequel est reçu dans un angle rentrant que forme le bord correspondant du bec supérieur; ce bec supérieur est plus solide et plus plein que dans la plupart des autres oiseaux; la langue est étroite, épaisse et taillée à sa pointe en manière de cure-dent; les narines sont recouvertes dans leur partie supérieure par une membrane en forme de croissant, et dans leur partie inférieure par de petites plumes: la première phalange du doigt

extérieur est unie à celle du doigt du milieu.

Tube intestinal, treize pouces et demi; gésier musculeux, précédé d'une médiocre dilatation de l'œsophage, contenant des débris de substances végétales, entr'autres de noyaux mêlés avec de petites pierres; de légers vestiges de cœcum; point de vésicule du fiel; grand axe des testicules, quatre lignes; petit axe, trois lignes; longueur totale de l'oiseau, sept pouces et demi; bec, sept lignes; vol, onze pouces un tiers; queue, près de trois pouces, un peu fourchue, composée de douze pennes, dépasse les ailes de dix-huit lignes.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Bruants.

LE GUIRNEGAT.

Si ce bruant n'étoit point de l'Amérique méridionale, et que son cri ne

fût point différent de celui de notre bruant, je ne l'aurois donné que comme une variété de celui-ci : il est même en quelque sorte plus bruant que le nôtre, car il a plus de jaune que le nôtre n'en a communément, et je ne doute pas que ces deux races ne se croisassent avec succès, et qu'il ne résultât de leur mélange des individus féconds et perfectionnés.

Le jaune règne sans mélange sur la tête, le cou et tout le dessous du corps, et cette même couleur borde presque toutes les couvertures supérieures, et les pennes de la queue et des ailes, qui sont brunes sur de dos, elle est mêlée de brun et de vert; le bec et les yeux sont noirs et les pieds bruns.

Cet oiseau se trouve au Brésil, et, selon toute apparence, il en est originaire, puisqu'il a été nommé par les naturels du pays. Marcgrave fait l'éloge de son ramage, et le compare à celui du pinson.

La femelle est fort différente du mâle, puisque, suivant le même auteur, elle a le plumage et le cri du moineau.

LA THÉRESE JAUNE.

Comme je ne connais que le portrait de cet oiseau du Mexique, et son cadavre, je ne puis en dire autre chose, sinon que par le plumage il approche beaucoup de notre bruant commun : il a presque toute la tête, la gorge et les côtés du cou d'un jaune-orangé; la poitrine et le dessous du corps mouchetés de brun sur un fond blanc-sale; le derrière de la tête et du cou, et tout le dessus du corps bruns : cette dernière couleur se prolonge de chaque côté sur le cou, en forme de pointe, et s'étend presque jusqu'à l'œil ; les pennes des ailes et de la queue, et leurs couvertures, sont brunes, bordées d'un brun plus clair.

LA FLAVÉOLE.

Elle a le front et la gorge jaunes, et tout le reste du plumage gris : sa taille est à-peu-près celle du tarin. M. Linnæus, qui a fait connoître cette espèce, dit qu'elle se trouve dans les pays chauds; mais il ne dit pas à quel continent elle appartient.

L'OLIVE.

Ce petit bruant, qui se trouve à Saint-Domingue, n'est guère plus gros qu'un roitelet : il a toute la partie supérieure, et même la queue et les pennes des ailes d'un vert-olive; la gorge d'un jaune-orangé; une petite plaque de cettte couleur entre le bec et l'œil; le devant du cou noirâtre; tout le dessous du corps d'un gris très-clair, teinté d'olivâtre; la partie antérieure des ailes bordée de jaune-clair; le bec et les pieds bruns.

La femelle n'a ni la cravatte noire du mâle, ni la gorge jaune-orangée, ni la petite plaque de la même couleur entre le bec et l'œil.

Longueur totale, trois pouces trois quarts; bec, quatre lignes et demie; vol, six pouces; queue, dix-huit lignes, composée de douze pennes, dépasse les ailes de sept à huit lignes.

L'AMAZONE.

Cet oiseau se trouve à Surinam: on le compare pour la grosseur à notre mésange; il a le dessus de la tête fauve; les couvertures inférieures des ailes blanchâtres; le reste du plumage brun.

L'EMBERIZE A CINQ COULEURS.

Nous ne savons de cet oiseau de Buénos-Ayres, que ce que nous en a dit M. Commerson, lequel n'a parlé

que de son plumage et de ses parties extérieures, sans dire un seul mot de ses habitudes naturelles : nous ne le rapporterons même aux bruants que sur la parole de ce naturaliste ; car il l'appelle bruant, sans nous apprendre s'il a les caractères distinctifs de l'espèce, entr'autres le tubercule osseux du bec supérieur.

Cet oiseau a tous le dessus du corps d'un vert-brun, tirant au jaune ; la tête et le dessus de la queue d'une teinte plus obscure ; le dessous de la queue d'une teinte plus jaunâtre ; le dos marqué de quelques traits noirs ; le bord antérieur des ailes d'un jaune vif ; les pennes des ailes et les plus extérieures de celles de la queue, bordées de jaunâtre ; le dessous du corps d'un blanc cendré ; la pupille d'un bleu-noirâtre ; l'iris marron ; le bec cendré, convexe et pointu ; les bords de la pièce inférieure rentrans ; les narines recouvertes d'une membrane, et fort

voisines de la base du bec; la langue terminée par de petits filets; les pieds de couleur plombée.

Longueur totale, huit pouces; bec, huit lignes; vol, dix pouces; queue, quatre pouces; ongle postérieur le plus grand de tous.

LE MORDORÉ.

Tout le corps de cet oiseau est mordoré tant dessus que dessous, et presque par-tout de la même teinte : les couvertures des ailes, leurs pennes et celles de la queue sont brunes, bordées d'un mordoré plus ou moins clair, le bec brun, et les pieds sont jaunâtres, teintés légèrement de mordoré; en sorte que c'est avec raison que nous avons donné à cet oiseau le nom de *mordoré*. On le trouve dans l'Ile de Bourbon; sa taille est à-peu-près celle du bruant, mais il a la queue plus courte et les ailes plus longues, celles-

là ne dépassent celles-ci que de dix lignes environ.

LE GONAMBOUCH.

SEBA nous apprend que cet oiseau est très-commun à Surinam, qu'il a la taille de l'alouette, et qu'il chante comme le rossignol, par conséquent beaucoup mieux qu'aucun de nos bruants; ce qui est remarquable dans un oiseau d'Amérique. Les habitans du pays disent qu'il aime beaucoup le maïs ou blé de Turquie, et qu'il se perche très-souvent sur cette plante, tout au haut de sa tige.

Sa couleur dominante est un gris-clair; mais il y a une teinte de rouge sur la poitrine, la queue, les couvertures et les pennes des ailes; ces dernières pennes sont blanches par-dessous.

Longueur totale, cinq pouces; bec, cinq lignes; queue, dix-huit lignes, dépasse les ailes de dix.

LE BRUANT FAMILIER.

J'ADOPTE le nom de M. Linnæus, parce qu'il ne faut pas multiplier les dénominations sans nécessité, et que celle-ci peut avoir rapport au naturel de l'oiseau. Il a la tête et le bec noirs; le dessus du corps cendré et tacheté de blanc; le dessous cendré et sans taches; le croupion et la partie du dos qui est recouverte par les ailes, jaunes; les couvertures et l'extrémité des pennes de la queue, blanches. Cet oiseau se trouve en Asie, il est à-peu-près de la taille du tarin.

LE CUL-ROUSSET.

NOUS devons cette espèce à M. Brisson, qui l'a décrite sur un individu venant du Canada. Cet individu avoit le dessus de la tête varié de brun et de marron; le dessus du cou, le dos et les

couvertures des ailes, variés de même avec un mélange de gris; le croupion de cette dernière couleur sans taches; les couvertures supérieures et inférieures de la queue d'un blanc-sale et roussâtre; la gorge et tout le dessous du corps d'un blanc-sale varié de taches marron, plus rares néanmoins sous le ventre; les pennes de la queue et des ailes brunes, bordées d'un gris tirant sur le marron; le bec et les pieds gris-brun.

Longueur totale, cinq pouces et demi; bec, cinq lignes et demie; vol, huit pouces un quart; queue, deux pouces et demi, composée de douze pennes, dépasse les ailes d'environ vingt lignes.

L'AZUROUX.

C'est encore M. Brisson qui a fait connoître cet oiseau, lequel est aussi originaire de Canada. Il a le dessus de

la tête d'un roux obscur ; la partie supérieure du cou et le dessus du corps variés de ce même roux obscur et de bleu, le roux est moins foncé sur les petites couvertures des ailes, ainsi que sur les grandes, qui sont bordées et terminées de cette couleur ; les pennes des ailes et de la queue sont brunes, bordées de gris-bleu ; le bec et les pieds gris-brun.

Longueur totale, quatre pouces un quart ; bec, cinq lignes ; vol, sept pouces un tiers ; queue, un pouce, composée de douze pennes, ne dépasse les ailes que de quatre lignes.

LE BONJOUR-COMMANDEUR.

On appelle ainsi, dans l'île de Cayenne, une espèce de bruant qui a coutume de chanter au point du jour, et que les colons sont à portée d'entendre, parce qu'il vit autour des maisons. Quelques-uns l'appellent *bruant de*

Cayenne : il ressemble si parfaitement à celui du Cap de Bonne-Espérance, représenté dans les planches enluminées, *n°.* 386, *figure* 2, que M. de Sonini le regarde comme le même oiseau sous deux noms différens, d'où il suit nécessairement que l'une de ces deux dénominations est fautive; et comme, suivant M. de Sonini, ce bruant est naturel à l'île de Cayenne, il est plus que probable qu'il ne se trouve au Cap de Bonne-Espérance que lorsqu'il y est porté par les vaisseaux. Une autre conséquence plus générale que l'on doit tirer de là, c'est que toutes ces dénominations, en partie géographiques, où l'on fait entrer le nom du pays comme marque distinctive, sont équivoques, incertaines, et ne valent pas, à beaucoup près, celles que l'on tire des caractères propres à l'animal dénommé; 1°. parce que cet animal peut se trouver dans plusieurs pays; 2°. parce qu'il arrive souvent qu'un animal n'est

point aborigène du pays d'où on le tire, sur-tout d'un pays tel que le Cap de Bonne-Espérance, où abordent des vaisseaux venant de toutes les parties du monde.

Les bonjour-commandeurs ont le cri aigu de nos moineaux de France: ils sont le plus souvent à terre comme les bruants, et presque toujours deux à deux.

Le mâle a sur la tête une calotte noire, traversée par une bande grise; les joues cendrées; une raie noire qui s'étend de la base du bec à la calotte dont j'ai parlé; au-dessous de cette calotte, par-derrière, un demi-collier roux; le dessus du corps d'un brun-verdâtre, varié sur le dos par des taches noires oblongues; les couvertures des ailes bordées de roussâtre; tout le dessous du corps cendré.

Il est un peu plus petit que notre zizi, n'ayant que cinq pouces de longueur totale; ses ailes sont courtes,

et vont à peine à la moitié de la queue.

LE CALFAT.

M. Commerson, qui a décrit cet oiseau de l'Ile-de-France sur les lieux, nous apprend qu'il a le dessus de la tête noir, toute la partie supérieure du corps, compris les ailes et la queue, d'un cendré bleuâtre; la queue bordée de noir; la gorge de cette dernière couleur; la poitrine et le ventre d'une couleur vineuse; une bande blanche qui va de l'angle de l'ouverture du bec à l'occiput, le tour des yeux nu et couleur de rose; l'iris, le bec et les pieds aussi couleur de rose; les couvertures inférieures de la queue, blanches.

Le calfat est d'une taille moyenne; entre le moineau et la linotte.

URELLE
moitié de la

A T.

a décrit cet
sur les lieux,
dessus de la
ie supérieure
es et la queue,
queue bordée
ette dernière
ventre d'une
nde blanche
erture du bec
yeux nu et
le bec et les
se; les cou-
queue, blan-

lle moyenne;
notte.

1. LE PAPE. 2. LE PROYER.

m . XIII.

2 .

ux Sculp .

ER .

LE PAPE.

Cet oiseau doit son nom aux couleurs de son plumage, et sur-tout à une espèce de camail d'un bleu-violet, qui prend à la base du bec, s'étend jusqu'au dessous des yeux, couvre les parties supérieures et latérales de la tête et du cou, et, dans quelques individus, revient sous la gorge : il a le devant du cou, tout le dessous du corps, et même les couvertures supérieures de la queue et le croupion d'un beau rouge presque feu ; le dos varié de vert-tendre et d'olivâtre-obscur ; les grandes pennes des ailes et de la queue d'un brun-rougeâtre ; les grandes couvertures des ailes vertes ; les petites d'un bleu-violet comme le camail. Mais il faut plusieurs années à la nature pour former un si beau plumage : il n'est parfait qu'à la troisième. Les jeunes papes sont tous bruns la

première année : dans la seconde, ils ont la tête d'un bleu-vif, le reste du corps d'un bleu-verdâtre, et les pennes des ailes et de la queue brunes, bordées de bleu-verdâtre.

La femelle a le dessus du corps d'un vert-terne, et tout le dessous d'un vert-jaunâtre : les grandes pennes des ailes brunes, bordées finement de vert; les moyennes, ainsi que les pennes de la queue, mi-parties dans leur longueur de brun et de vert.

Ces oiseaux nichent à la Caroline sur les orangers, et n'y restent point l'hiver : ils ont cela de commun avec les veuves, qu'ils muent deux fois l'année, et que leurs mues avancent ou retardent, suivant les circonstances : quelquefois ils prennent leur habit d'hiver dès la fin d'août ou le commencement de septembre : dans cet état, le dessous du corps devient jaunâtre, de rouge qu'il étoit. Ils se nourrissent comme les veuves, avec le mil-

let, l'alpiste, la chicorée.... Mais ils sont plus délicats; cependant une fois acclimatés, ils vivent jusqu'à huit ou dix ans: on les trouve à la Louisiane.

Les Hollandais, à force de soins et de patience, sont venus à bout de faire nicher les papes dans leur pays, comme ils y ont fait nicher les bengalis et les veuves; et l'on pourroit espérer, en imitant l'industrie hollandaise, de les faire nicher dans presque toutes les contrées de l'Europe: ils sont un peu plus petits que notre moineau-franc.

Longueur totale, cinq pouces un tiers; vol, sept pouces deux tiers; bec, six lignes; pieds, huit lignes; doigt du milieu, sept lignes; queue, deux pouces, dépasse les ailes de treize à quatorze lignes.

VARIÉTÉ DU PAPE.

LES oiseleurs connoissent dans cette espèce une variété distinguée par la couleur du dessous du corps, qui est

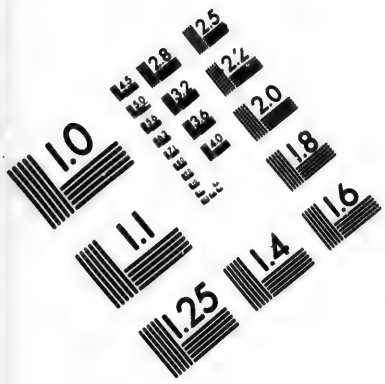
jaunâtre : il y a seulement une petite tache rouge sur la poitrine, laquelle s'efface dans la mue; alors tout le dessous du corps est blanchâtre, et le mâle ressemble fort à sa femelle. C'est probablement une variété de climat.

LE TOUPET BLEU.

En comparant cet oiseau avec le pape et ses variétés, on reconnoît entr'eux des rapports si frappans, que s'ils n'eussent pas été envoyés, comme on l'assure, ceux-ci de la Louisiane, et l'autre de l'île de Java, on ne pourroit s'empêcher de regarder celui dont il s'agit dans cet article, comme appartenant à la même espèce : on est même tenté de l'y rapporter, malgré cette différence prétendue de climat, vu la grande incertitude de la plupart des notes par lesquelles on a coutume d'indiquer le pays natal des oiseaux. Il a la partie antérieure de la tête et la

gorge d'un assez beau bleu; le devant du cou d'un bleu plus foible; le milieu du ventre rouge; la poitrine, les flancs, le bas-ventre, les jambes, les couvertures inférieures de la queue et des ailes d'un beau roux; le dessus de la tête et du cou, la partie supérieure du dos et les couvertures supérieures des ailes vertes; le bas du dos et le croupion, d'un roux éclatant; les couvertures supérieures de la queue rouges; les pennes de l'aile brunes, bordées de vert; celles de la queue de même, excepté les intermédiaires, qui sont bordées de rouge; le bec couleur de plomb; les pieds gris: il est un peu plus petit que le friquet.

Longueur totale, quatre pouces; bec, six lignes; pieds, six lignes et demie; doigt du milieu, sept lignes; vol, près de sept pouces; queue, treize lignes, composée de douze pennes, dépasse les ailes de six à sept lignes.



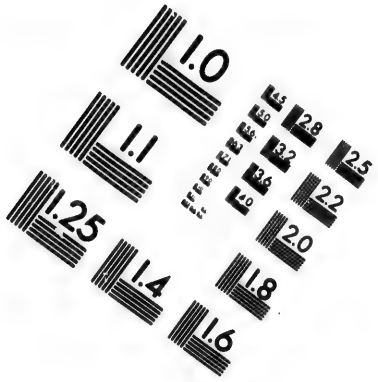
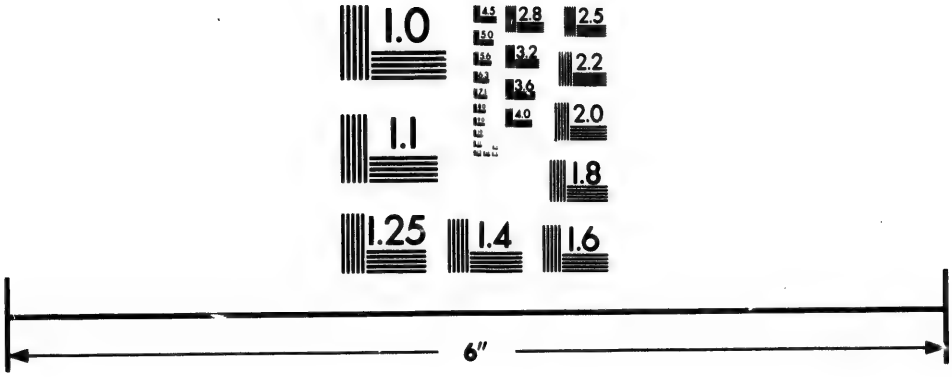
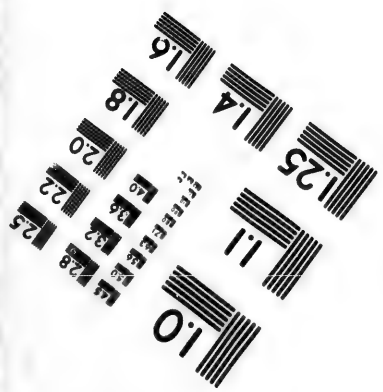
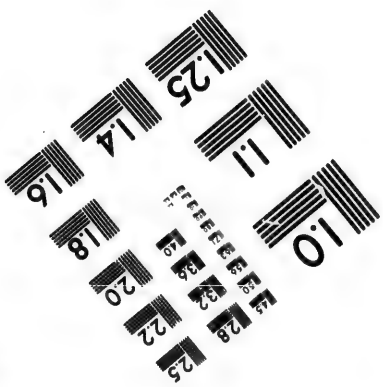


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LE PAREMENT BLEU.

On ne peut parler de cet oiseau ni le classer, que sur la foi d'Aldrovande; et cet écrivain n'en a parlé lui-même que d'après un portrait en couleur, porté en Italie par des voyageurs japonois, qui en firent présent à M. le marquis Fachinetto. Tels sont les documens sur lesquels se fonde ce que j'ai à dire du parement bleu. On verra facilement, en lisant la description, pourquoi je lui ai donné ce nom.

Il a toute la partie supérieure verte, toute l'inférieure blanche; les pennes de la queue et des ailes bleues, à côtes blanches; le bec d'un brun-verdâtre, et les pieds noirs.

LE MINISTRE.

C'est le nom que les oiseleurs donnent à un oiseau de la Caroline, que

d'autres appellent l'*évêque*, et qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque du Brésil, qui est un tangara. Je le rapproche ici de la linotte, parce qu'au temps de la mue, il lui ressemble à s'y méprendre, et que la femelle lui ressemble en tout temps. La mue a lieu dans les mois de septembre et d'octobre; mais cela varie comme pour les veuves et beaucoup d'autres oiseaux: on dit même que souvent le ministre mue deux fois; en quoi il se rapproche encore des veuves, des bengalis, etc.

Lorsqu'il a son beau plumage, il est d'un bleu-céleste; soutenu d'un peu de violet qui lui sert de pied: le fouet de l'aile est d'un bleu-foncé, et rembruni dans le mâle, et d'un brun verdâtre dans la femelle; ce qui suffit pour distinguer celle-ci du mâle en mue, dont le plumage au reste est assez semblable à celui de la femelle.

Le ministre est de la grosseur du se-

rin, et, comme lui, vit de millet, de graine d'alpiste, etc.

Catesby a fait représenter ce même oiseau sous le nom de *linotte bleue*, et nous apprend qu'il se trouve dans les montagnes de la Caroline, à cent cinquante milles de la mer; qu'il chante à-peu-près comme la linotte; que les plumes de la tête sont d'un bleu plus foncé; celles du dessous du corps d'un bleu plus clair; que les pennes de la queue sont du même brun que les pennes des ailes, avec une légère teinte de bleu; enfin qu'il a le bec noirâtre et les pieds bruns, et qu'il ne pèse que deux gros et demi.

Longueur totale, cinq pouces; bec, cinq lignes; tarse, huit à neuf lignes; doigt du milieu, six lignes et demie; queue, deux pouces: elle dépasse les ailes de dix à onze lignes.

LES VEUVES.

TOUTES les espèces de veuves se trouvent en Afrique ; mais elles n'appartiennent pas exclusivement à ce climat, puisqu'on en a vu en Asie et jusqu'aux îles Philippines : toutes ont le bec des granivores, de forme conique, plus ou moins raccourci, mais toujours assez fort pour casser les graines dont elles se nourrissent ; toutes sont remarquables par leur longue queue, ou plutôt par les longues plumes, qui, dans la plupart des espèces, accompagnent la véritable queue du mâle, et prennent naissance plus haut ou plus bas que le rang des pennes dont cette queue est composée ; toutes enfin, ou presque toutes, sont sujettes à deux mues par an, dont l'intervalle, qui répond à la saison des pluies, est de six à huit mois, pendant lesquels les mâles sont privés non-seulement de la

longue queue dont je viens de parler, mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli ramage. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix, à reprendre leur véritable plumage, leur longue queue, en un mot, tous les attributs, toutes les marques de leur dignité de mâle.

Les femelles qui subissent les mêmes mues, non-seulement perdent moins, parce qu'elles ont moins à perdre, mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage.

Quant à la première mue des jeunes mâles, on sent bien qu'elle ne peut avoir de temps fixe, et qu'elle est avancée ou retardée, suivant l'époque de leur naissance : ceux qui sont venus des premières pontes, commencent à prendre leur longue queue dès le mois de mai; ceux, au contraire, qui sont venus des dernières pontes, ne la pren-

nent qu'en septembre et même en octobre.

Les voyageurs disent que les veuves font leur nid avec du coton ; que ce nid a deux étages ; que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée : il seroit possible de vérifier ces petits faits en Europe, et même en France, où, par des soins bien entendus, on pourroit faire pondre et couver les veuves avec succès, comme on l'a fait en Hollande.

Ce sont des oiseaux très-vifs, très-remuans, qui lèvent et baissent sans cesse leur longue queue : ils aiment beaucoup à se baigner, ne sont point sujets aux maladies, et vivent jusqu'à douze ou quinze ans. On les nourrit avec un mélange d'aspic et de millet, et on leur donne pour rafraîchissement des feuilles de chicorée.

Au reste, il est assez singulier que ce nom de veuves, sous lequel ils sont généralement connus aujourd'hui, et

qui paroît si bien leur convenir, soit à cause du noir qui domine dans leur plumage, soit à cause de leur queue traînante, ne leur ait été néanmoins donné que par pure méprise : les Portugais les appelèrent d'abord *oiseaux de Whidha*, c'est-à-dire Juida, parce qu'ils sont très-communs sur cette côte d'Afrique ; la ressemblance de ce mot avec celui qui signifie veuve en langue portugaise, aura pu tromper des étrangers, quelques-uns auront pris l'un pour l'autre ; et cette erreur se sera accréditée d'autant plus aisément, que le nom de veuves paroissoit, à plusieurs égards, fait pour ces oiseaux.

On trouvera ici huit espèces de veuves, savoir, les cinq espèces déjà connues, et qui ont été décrites par M. Brisson ; deux espèces nouvelles très-distinguées, et remarquables par la belle plaque rouge qu'elles ont, l'une sur l'aile, et l'autre sur la poitrine ; enfin j'ajoute à ces sept espèces celle de l'oi-

seau que M. Brisson a appelé *linotte à longue queue*, et qui, ne fût-ce que par cette longue queue, me paroît avoir plus de rapport avec les veuves qu'avec les linottes.

LA VEUVE AU COLLIER D'OR.

Le cou de cette veuve est ceint par-derrière d'un demi-collier fort large, d'un beau jaune doré : elle a la poitrine orangée, le ventre et les cuisses blanches, le bas-ventre et les couvertures du dessous de la queue noirâtres ; la tête, la gorge, le devant du cou, le dos, les ailes et la queue noirs : cette queue est comme celle des autres oiseaux ; elle est composée de douze pennes à-peu-près égales, et recouverte par quatre longues plumes, qui naissent aussi du croupion, mais un peu plus haut ; les deux plus longues ont environ treize pouces, elles sont noires, de même que les pennes de la

queue, et paroissent ondées et comme moirées : elles sont aussi un peu arquées comme celles du coq ; leur largeur, qui est de neuf lignes près du croupion, se réduit à trois lignes vers leur extrémité : les deux plus courtes sont renfermées entre les deux plus longues, et n'ont que la moitié de leur longueur, mais elles sont une fois aussi larges, et se terminent par un filet délié, par une espèce de brin de soie, qui a plus d'un pouce de long.

Ces quatre plumes ont leur plan dans une situation verticale, et sont dirigées en en-bas : elles tombent tous les ans à la première vue, c'est-à-dire, vers le commencement de novembre, et à cette même époque le plumage de l'oiseau change entièrement, et devient semblable à celui du pinson d'Ardenne. Dans ce nouvel état, la veuve a la tête variée de blanc et de noir ; la poitrine, le dos, les couvertules supérieures des ailes, d'un orangé-

terne, moucheté de noirâtre; les pennes de la queue et des ailes d'un brun très-foncé, le ventre et tout le reste du dessous du corps blancs; c'est là son habit d'hiver; elle le conserve jusqu'au commencement de la belle saison, temps où elle éprouve une seconde mue tout aussi considérable que la première, mais plus heureuse dans ses effets, puisqu'elle lui rend ses belles couleurs, ses longues plumes et toute sa parure. Dès la fin de juin, ou le commencement de juillet, elle refait sa queue en entier; la couleur des yeux, du bec et des pieds ne varie point; les yeux sont toujours marron; le bec de couleur plombée, et les pieds couleur de chair.

Les jeunes femelles sont à-peu-près de la couleur des mâles en mue; mais, au bout de trois ans, elles deviennent d'un brun presque noir, et leur couleur ne change plus dans aucun temps.

Ces oiseaux sont communs dans le

royaume d'Angola, sur la côte occidentale de l'Afrique; on en a vu aussi qui venoient de Mozambique, petite île située près de la côte orientale de ce même continent, et qui différoient très-peu des premiers. L'individu qu'a dessiné M. Edwards, a vécu quatre ans à Londres.

Longueur totale, quinze pouces; longueur prise de la pointe du bec jusqu'au bout des ongles, quatre pouces et demi; bec, quatre lignes et demie; vol, neuf pouces; fausse queue, treize pouces; queue véritable, vingt-une lignes: celle-ci dépasse les ailes d'environ un pouce.

LA VEUVE A QUATRE BRINS.

Il en est de cet oiseau, quant aux deux mues et à leurs effets, comme du précédent; il a le bec et les pieds rouges, la tête et tout le dessus du corps noirs, la gorge, le devant du cou, la poitrine et toute la partie inférieure

Desève del. *Pierron Sculp.*

1. LA GRANDE VEUVE. 2. LA VEUVE A QUATRE BRINS.

aurore ; mais cette couleur est plus vive sur le cou que sur la poitrine, et, s'étendant derrière le cou, elle forme un demi-collier plus ou moins large, selon que la calotte noire de la tête descend plus ou moins bas. Toutes les pennes de la queue sont noirâtres ; mais les quatre du milieu sont quatre ou cinq fois plus longues que les latérales, et les deux du milieu sont les plus longues de toutes. Dans la mue, le mâle devient semblable à la linotte, si ce n'est qu'il est d'un gris plus vif : la femelle est brune, et n'a point de longues plumes à la queue.

Cette veuve est un peu plus petite que le serin ; on a vu plus d'un individu de cette espèce vivant à Paris ; tous avoient été apportés des côtes d'Afrique.

Mesures prises sur plusieurs individus ; longueur totale, douze à treize pouces ; de la pointe du bec jusqu'au bout des ongles, quatre à cinq pouces ;

bec, quatre à cinq lignes; vol, huit à neuf pouces; les deux pennes intermédiaires de la queue, de neuf à onze pouces; les deux suivantes, huit à dix pouces; les latérales, de vingt à vingt-trois lignes.

LA VEUVE DOMINICAINE.

Si la longueur de la queue est le caractère distinctif des veuves, celle-ci est moins veuve qu'une autre, car les plus longues plumes de sa queue n'ont guère plus de quatre pouces. On lui a donné le nom de *dominicaine*, à cause de son plumage noir et blanc; elle a tout le dessus du corps varié de ces deux couleurs; le croupion et les couvertures supérieures de la queue mêlés de blanc-sale et de noirâtre; le dessus de la tête d'un blanc-roussâtre, entouré de noir; la gorge, le devant du cou et la poitrine du même blanc, qui s'étend encore en arrière, et va former

un demi-collier sur la face postérieure du cou : le ventre n'a point de teinte de roux ; le bec est rouge et les pieds sont gris.

Cette espèce subit une double mue chaque année, comme l'espèce précédente : dans l'intervalle des deux mues le mâle n'a point sa longue queue, et son blanc est plus sale. La femelle n'a jamais à la queue ces longues plumes qu'a le mâle, et la couleur de son plumage, en tout temps, est un brun presque uniforme.

Longueur jusqu'au bout de la queue, six pouces un quart ; jusqu'au bout des ongles, quatre pouces ; bec, quatre lignes et demie ; pieds, sept lignes ; doigt du milieu, sept lignes et demie ; vol, sept pouces et demi ; les pennes du milieu de la queue excèdent d'environ deux pouces un quart les latérales qui sont étagées, et elles dépassent les ailes de trois pouces un quart.

LA GRANDE VEUVE.

Le deuil de cette veuve est un peu égayé par la belle couleur rouge de son bec, par une teinte de vert-bleuâtre répandue sur tout ce qui est noir, c'est-à-dire, sur toute la surface supérieure; par deux bandes transversales, l'une blanche et l'autre jaunâtre, dont ses ailes sont ornées; enfin par la couleur blanchâtre de la partie inférieure du corps et des pennes latérales de la queue. Les quatre longues plumes qui prennent naissance au-dessus de la queue véritable sont noires, ainsi que les pennes des ailes : elles ont neuf pouces de longueur, et sont fort étroites. Aldrovande ajoute que cet oiseau a les pieds variés de noir et de blanc, et les ongles noirs, très-acérés et très-crochus.

LA VEUVE A ÉPAULETTES.

La couleur dominante dans le plumage de cet oiseau est un noir velouté, il n'y a d'exception que dans les ailes : leurs petites couvertures sont d'un beau rouge, et les moyennes d'un blanc pur, ce qui forme à l'oiseau des espèces d'épaulettes ; les grandes, ainsi que les pennes des ailes, sont noires, bordées d'une couleur plus claire.

Cette veuve se trouve au Cap de Bonne-Espérance. Elle a une double queue comme toutes les autres : l'inférieure est composée de douze pennes à-peu-près égales, la supérieure en a six qui sont de différentes longueurs ; les plus longues ont treize pouces ; toutes ont leur plan perpendiculaire à l'horizon.

Longueur totale, dix-neuf à vingt-un pouces ; bec, huit à neuf lignes ; pieds, treize lignes ; queue, treize pouces.

LA VEUVE MOUCHETÉE.

Toute la partie supérieure est en effet mouchetée de noir sur un fond orangé; les pennes de l'aile et ses grandes couvertures sont noires bordées d'orangé; la poitrine est d'un orangé plus clair sans mouchetures: les petites couvertures de l'aile sont blanches et y forment une large bande transversale de cette couleur, qui est la couleur dominante sur toute la partie inférieure du corps: le bec est d'un rouge vif, et les pieds sont couleur de chair.

Les quatre longues plumes qu'a cet oiseau sont d'un noir-foncé; elles ne font point partie de la vraie queue, comme on pourroit le croire, mais elles forment une espèce de fausse queue qui passe sur la première. Ces longues plumes tombent à la mue, et reviennent fort vîte, ce qui est dans l'ordre commun pour le grand nombre

des oiseaux, mais ce qui est une singularité chez les veuves. Lorsque ces plumes ont toute leur longueur, les deux du milieu dépassent la queue inférieure de cinq pouces et demi, les deux autres ont un pouce de moins; les pennes de la queue inférieure, qui est la véritable, sont d'un brun obscur; les latérales sont bordées en dehors d'une couleur plus claire, et marquées sur leur côté intérieur d'une tache blanche.

Cette veuve est de la grosseur de la dominicaine; elle a le bec d'un rouge vif, plus court que celui du moineau, et les pieds couleur de chair.

LA VEUVE EN FEU.

Tout est noir dans cet oiseau, et d'un beau noir velouté, à l'exception de la seule plaque rouge qu'il a sur la poitrine, et qui paroît comme un charbon ardent. Il a quatre longues plumes

toutes égales entr'elles, qui prennent naissance au-dessous de la vraie queue, et la dépassent de plus du double de sa longueur. Elles vont toujours diminuant de largeur, en sorte qu'elles se terminent presque en pointe. Cette veuve se trouve au Cap de Bonne-Espérance, et à l'île de Panay, l'une des Philippines; elle est de la grosseur de la veuve au collier d'or. Sa longueur totale est de douze pouces.

Espèces connues dans ce genre.

L'Ortolan de neige, *emberiza Nivalis.*
L'Ortolan jacobin, *emberiza Hyemalis.*
Le Proyer, *emberiza Miliaria.*
L'Ortolan ordinaire, *emberiza Hortulana.*
Le Bruant commun, *emberiza Citrinella.*
L'Olive, *emberiza Olivacea.*
Le Passerin, *emberiza Passerina.*
Le petit Bruant, *emberiza Pusilla.*
Le Bruant rustique, *emberiza Rustica.*
Le Bruant fardé, *emberiza Fucata.*
Le Bruant à tête grise, *emberiza Spodocephala.*

Le Bruant à sourcils jaunes, *emberiza Chrysophoys.*
Le Bruant éclatant, *emberiza Rutila.*
Le Guirnegat, *emberiza Brasiliensis.*
La Thérèse jaune, *emberiza Mexicana.*
Le Bruant noir aux yeux rouges, *emberiza Erythroptalma.*
Le Pithyorne, *emberiza Pithyornus.*
Le Cul-rousset, *emberiza Cinerea.*
L'Azuroux, *emberiza Cœrulea.*
Le Ministre, *emberiza Cyanea.*
Le Bruant du Sénégal, *emberiza Quelea.*
L'Ortolan du Cap de Bonne-Espérance, *emberiza Capensis.*
L'Ortolan de la Louisiane, *emberiza Ludovicia.*
Le Bruant fou, *emberiza Cia.*
Le Zizi, *emberiza Cirlus.*
Le Bruant familier, *emberiza Familiaris.*
La Flavéole, *emberiza Flaveola.*
Le Bruant amazone, *emberiza Amazona.*
L'Agripenne, *emberiza Oryzivora.*
L'Ortolan de roseaux, *emberiza Schœniclus.*
Le Gavoué, *emberiza Provincialis.*
Le Mitilène, *emberiza Lesbia.*
L'Ortolan de Lorraine, *emberiza Lotharingica.*

Le Bruant perroquet, *emberiza Psittacea.*
La Veuve à collier d'or, *emberiza Paradisæa.*
La Veuve dominicaine, *emberiza Serena.*
La grande Veuve, *emberiza Vidua.*
La Veuve mouchetée, *emberiza Principalis.*
La Veuve à quatre brins, *emberiza Regia.*
La Veuve à épaulettes, *emberiza Longicauda.*
La Veuve en feu, *emberiza Panayensis.*
Le Pape, *emberiza Ciris.*
Le Quadricolor, *emberiza Quadricolor.*
Le Toupet-bleu, *emberiza Cyanopis.*
Le Parement-bleu, *emberiza Viridis.*
Le Bruant à cinq couleurs, *emberiza Platensis.*
Le Bruant mordoré, *emberiza Borbonica.*
Le Calfat, *emberiza Calfat.*
Le Gonambouch, *emberiza Grisea.*

RELLE

iza Psittacea.
mberiza Para-

riza Serena.
Vidua.
riza Principa-

mberiza Regia.
beriza Longi-

Panayensis.

uadricolor.
yanopis.
Viridis.
emberiza Pla-

za Borbonica.

Grisea.

Desève del. *Pierron Sculp.*

L'ENGOULEVENT ou TÊTE-CHÈVRE.

on Sculp.

HÈVRE.

LXXIVe GENRE.

L'ENGOULEVENT,

CAPRIMULGUS.

Caractère générique : bec courbé, applati, cilié ; nârines tubuleuses.

L'ENGOULEVENT.

Lorsqu'il s'agit de nommer un animal, ou, ce qui revient presqu'au même, de lui choisir un nom parmi tous les noms qui lui ont été donnés, il faut, ce me semble, préférer celui qui présente une idée plus juste de la nature, des propriétés, des habitudes de cet animal, et sur-tout rejeter impitoyablement ceux qui tendent à accréditer de

fausses idées, et à perpétuer des erreurs. C'est en partant de ce principe que j'ai rejeté les noms de *tete-chèvre*, de *crapaud-volant*, de *grand merle*, de *corbeau de nuit* et d'*hirondelle à queue quarrée*, donnés par le peuple ou par les savans, à l'oiseau dont il s'agit ici. Le premier de ces noms a rapport à une tradition, fort ancienne à la vérité, mais encore plus suspecte, car il est aussi difficile de supposer à un oiseau l'instinct de teter une chèvre, que de supposer à une chèvre la complaisance de se laisser teter par un oiseau, et il n'est pas moins difficile de comprendre comment en la tetant réellement il pourrait lui faire perdre son lait: aussi, Schwenckfeld ayant pris des informations exactes dans un pays où il y avoit des troupeaux nombreux de chèvres parquées, assure n'avoir ouï dire à personne que jamais chèvre se fût laissé teter par un oiseau quelconque. Il faut que ce soit le nom de crapaud-volant, donné à cet oiseau,

qui lui ait fait attribuer une habitude dont on soupçonne les crapauds, et peut-être avec un peu plus de fondement.

J'ai pareillement rejeté les autres noms, parce que l'oiseau dont il est ici question n'est ni un crapaud, ni un merle, ni un corbeau, ni une chouette, ni même une hirondelle, quoiqu'il ait avec cette dernière espèce plusieurs traits de ressemblance, soit dans la conformation extérieure, soit dans les habitudes; par exemple, dans ses pieds courts, dans son petit bec suivi d'un large gosier, dans le choix de sa nourriture, dans la manière de la prendre; mais à d'autres égards il en diffère autant qu'un oiseau de nuit peut différer d'un oiseau de jour; autant qu'un oiseau solitaire peut différer d'un oiseau social; et encore par son cri, par le nombre de ses œufs, par l'habitude qu'il a de les déposer à crud sur la terre, par le temps de ses voyages; et d'ailleurs on

verra dans la suite qu'il existe réellement des espèces d'hirondelles à queue quarrée, avec lesquelles on ne doit pas le confondre. Enfin, j'ai conservé à cet oiseau le nom d'*engoulevent* qu'on lui donne en plusieurs provinces, parce que ce nom, quoiqu'un peu vulgaire, peint assez bien l'oiseau lorsque les ailes déployées, l'œil hagard et le gosier ouvert de toute sa largeur, il vole avec un bourdonnement sourd à la rencontre des insectes, dont il fait sa proie et qu'il semble *engouler* par aspiration.

L'engoulevent se nourrit en effet d'insectes, et sur-tout d'insectes de nuit, car il ne prend son essor et ne commence sa chasse que lorsque le soleil est peu élevé sur l'horizon; ou s'il la commence au milieu du jour, c'est lorsque le temps est nébuleux; dans une belle journée, il ne part que lorsqu'il y est forcé, et dans ce cas son vol est bas et peu soutenu; il a les yeux si sensibles que le grand jour l'éblouit plus

qu'il ne l'éclaire, et qu'il ne peut bien voir qu'avec une lumière affoiblie; mais encore lui en faut-il un peu, et l'on se tromperoit fort si l'on se persuadoit qu'il voit et qu'il vole lorsque l'obscurité est totale; il est dans le cas des autres oiseaux nocturnes; tous sont au fond des oiseaux de crépuscule plutôt que des oiseaux de nuit.

Celui-ci n'a pas besoin de fermer le bec pour arrêter les insectes qui y sont entraînés: l'intérieur de ce bec est enduit d'une espèce de glu qui paroît filer de la partie supérieure, et qui suffit pour retenir toutes les phalènes et même les scarabées dont les ailes s'y engagent.

Les engoulevents sont très-répandus, et cependant ne sont communs nulle part; ils se trouvent, ou du moins ils passent dans presque toutes les régions de notre continent, depuis la Suède et les pays encore plus septentrionaux jusqu'en Grèce et en Afrique d'une part, de l'autre jusqu'aux gran-

des Indes, et sans doute encore plus loin. M. Sonnerat en a envoyé un au Cabinet du roi venant de la côte de Coromandel, et qui est sans doute une femelle ou un jeune, puisqu'il ne diffère guère du nôtre qu'en ce qu'il n'a point sur la tête et les ailes ces taches blanches dont M. Linnæus fait un caractère propre au mâle adulte. M. le commandeur de Godeheu nous apprend qu'au mois d'avril, le vent du sud-ouest amène ces oiseaux à Malte; et M. le chevalier Desmazis, très-bon observateur, me mande qu'ils passent en égale abondance en automne. On en rencontre dans les plaines et dans les pays de montagnes, dans la Brie et dans le Bugey, en Sicile et en Hollande, presque toujours sous un buisson ou dans de jeunes taillis, ou bien autour des vignes; ils semblent préférer les terreins secs et pierreux, les bruyères, etc. Ils arrivent plus tard dans les pays plus froids, et ils en partent plus tôt; ils nichent che-

min faisant dans les lieux qui leur conviennent, tantôt plus au midi, tantôt plus au nord; ils ne se donnent pas la peine de construire un nid, un petit trou qui se trouve en terre ou dans des pierrailles, au pied d'un arbre ou d'un rocher, et que plus souvent ils laissent comme ils l'ont trouvé, leur suffit. La femelle y dépose deux ou trois œufs plus gros que ceux du merle et plus rembrunis; et, quoique l'affection des père et mère pour leur géniture se mesure ordinairement par les peines et les soins qu'ils se sont donnés pour elle, il ne faut pas croire que l'engoulevent ait peu d'attachement pour ses œufs; on m'assure au contraire que la mère les couve avec une grande sollicitude, et lorsqu'elle s'est apperçue qu'ils étoient menacés ou seulement remarqués par quelque ennemi (ce qui revient au même), elle sait fort bien les changer de place en les poussant adroitement, dit-on, avec ses ailes, et les faisant rouler

dans un autre trou qui n'est ni mieux travaillé, ni mieux arrangé que le premier, mais où elle les juge apparemment mieux cachés.

La saison où l'on voit plus souvent voler ces oiseaux : c'est l'automne : en général, ils ont à-peu-près le vol de la bécasse et les allures de la chouette : quelquefois ils inquiètent et dérangent beaucoup les chasseurs qui sont à l'affut. Mais ils ont une habitude assez singulière, et qui leur est propre ; ils feront cent fois de suite le tour de quelque gros arbre effeuillé, d'un vol fort irrégulier et fort rapide : on les voit de temps à autre s'abattre brusquement et comme pour tomber sur leur proie, puis se relever tout aussi brusquement : ils donnent sans doute ainsi la chasse aux insectes qui voltigent autour de ces sortes d'arbres ; mais il est très-rare qu'on puisse, dans cette circonstance, les approcher à la portée du fusil : lorsqu'on s'avance, ils disparoissent

fort promptement, et sans qu'on puisse découvrir le lieu de leur retraite.

Comme ces oiseaux volent le bec ouvert, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, et qu'ils volent assez rapidement, on comprend bien que l'air, entrant et sortant continuellement, éprouve une collision contre les parois du gosier, et c'est ce qui produit un bourdonnement semblable au bruit d'un rouet à filer : ce bourdonnement ne manque jamais de se faire entendre tandis qu'ils volent, parce qu'il est l'effet de leur vol, et il se varie suivant les différens degrés de vîtesse respective avec lesquels l'air s'engouffre dans leur large gosier. C'est de là que leur vient le nom de *weel-bird*, sous lequel ils sont connus dans quelques provinces d'Angleterre. Mais est-il bien vrai que ce cri ait passé généralement pour un cri de mauvais augure, comme le disent Belon, Klein et ceux qui les ont copiés ? ou plutôt ne seroit-ce pas une erreur née d'une au-

tre méprise qui a fait confondre l'engoulevent avec l'effraie? Quoi qu'il en soit, lorsqu'ils sont posés ils font entendre leur cri véritable, qui consiste dans un son plaintif répété trois ou quatre fois de suite; mais il n'est pas bien avéré qu'ils ne le fassent jamais entendre en volant.

Ils se perchent rarement; et, lorsque cela leur arrive, on prétend qu'ils se posent, non en travers comme les autres oiseaux, mais longitudinalement sur la branche qu'ils semblent *chucher* ou *cocher* comme le coq fait la poule, et de là le nom de *chauche-branche*. Souvent, lorsqu'un oiseau est connu dans un grand nombre de pays différens, et qu'il a été nommé dans chacun, il suffit, pour faire connoître ses principales habitudes, de rendre raison de ses noms divers. Ceux-ci sont des oiseaux très-solitaires, la plupart du temps on les trouve seuls, et l'on n'en voit guère plus de deux ensemble,

encore sont-ils souvent à dix ou douze pas l'un de l'autre.

J'ai dit que l'engoulevent avoit le vol de la bécasse ; et l'on peut dire la même chose du plumage, car il a tout le dessus du cou, de la tête et du corps, et même le dessous, joliment varié de gris et de noirâtre, avec plus ou moins de roussâtre sur le cou ; les scapulaires, les joues, la gorge, le ventre, les couvertures et les pennes de la queue et des ailes, tout cela distribué de manière que les teintes les plus foncées règnent sur le dessus de la tête, la gorge, la poitrine, la partie antérieure des ailes et leur extrémité ; mais cette distribution est si variée, les détails en sont si multipliés et d'une si grande finesse, que l'idée de la chose se perdroit dans les particularités d'une description d'autant plus obscure, qu'elle seroit plus minutieusement complète. Un seul coup-d'œil sur l'oiseau, ou du moins sur son portrait, en apprendra

plus que toutes les paroles. Je me contenterai donc d'ajouter ici les attributs qui caractérisent l'engoulevent : il a la mâchoire inférieure bordée d'une raie blanche qui se prolonge jusque derrière la tête ; une tache de la même couleur sur le côté intérieur des trois premières pennes de l'aile, et au bout des deux ou trois pennes les plus extérieures de la queue ; mais ces taches blanches sont propres au mâle, suivant M. Linnæus : la tête grosse, les yeux très-saillans ; l'ouverture des oreilles considérable, celle du gosier dix fois plus grande que celle du bec ; le bec petit, plat, un peu crochu ; la langue courte, pointue, non divisée par le bout ; les narines rondes, leur bord saillant sur le bec ; le crâne transparent ; l'ongle du doigt du milieu dentelé du côté intérieur, comme dans le héron ; enfin les trois doigts antérieurs unis par une membrane jusqu'à la première phalange : on prétend que la chair des jeunes est un assez bon

manger, quoiqu'elle ait un arrière-goût de fourmi.

Longueur totale, dix pouces et demi; bec, quatorze lignes; tarse, sept lignes, garni de plumes presque jusqu'au bas; doigt du milieu, neuf lignes; doigt postérieur le plus court de tous, ne devroit point s'appeler postérieur, vu qu'il a beaucoup de disposition à se tourner en avant, et que souvent il y est tourné tout-à-fait; vol, vingt-un pouces et demi; queue, cinq pouces, carrée, composée de dix pennes seulement, dépasse les ailes de quinze lignes.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à l'Engoulevent.

Comme il n'y a qu'une espèce de ce genre établie dans les trois parties de l'ancien continent, et qu'il s'en trouve dix ou douze établies dans le nouveau, on pourroit dire, avec quelque fondement, que l'Amérique est

la principale résidence de ces oiseaux, le vrai lieu de leur origine, et par conséquent regarder notre race européenne comme une race étrangère, séparée de sa tige, exilée, transportée par quelque cas fortuit dans un autre univers, où elle a fondé une colonie qui sembleroit devoir être toujours subordonnée à la race-mère, et ne devoir jamais lui disputer le pas dans aucun genre. D'après cela, on pourroit inférer que nous aurions dû commencer l'histoire de cette famille par les races américaines qui représentent ici la métropole; et nous aurions en effet suivi cet ordre, qui, sous ce point de vue, paroît être celui de la nature, si nous n'eussions été déterminés par des raisons encore plus fortes à suivre un ordre tout différent, et cependant tout aussi naturel, du moins plus analogue à la nature de notre entendement, ordre qui consiste à procéder du plus connu au moins connu,

et nous prescrit, à nous autres Européens, de commencer l'histoire d'une classe d'animaux quelconque par les espèces européennes, comme étant les plus connues dans le pays où nous écrivons, et les plus propres à jeter de la lumière sur l'histoire des espèces étrangères, sauf aux naturalistes américains à commencer l'histoire qu'ils feront de la nature (et plût au ciel qu'ils en fissent une !) par les productions de l'Amérique.

Les principaux attributs qui appartiennent aux engoulevents, c'est un bec applati à sa base, ayant la pointe légèrement crochue, petit en apparence, mais suivi d'une large ouverture, plus large que la tête, disent certains auteurs; de gros yeux saillans, vrais yeux d'oiseaux nocturnes, et de longues moustaches noires autour du bec : il résulte de tout cela une physionomie morne et stupide, mais bien caractérisée, un air de famille lourd et

ignoble, tenant des martinets et des oiseaux de nuit, mais si bien marqué, que l'on distingue au premier coup-d'œil un engoulevent de tout autre oiseau ; ils ont outre cela les ailes et la queue longues, celle-ci rarement et très-peu fourchue, composée de dix pennes seulement ; les pieds courts, et le plus souvent patus ; les trois doigts antérieurs liés ensemble par une membrane jusqu'à leur première articulation ; le doigt postérieur mobile, et se tournant quelquefois en avant ; l'ongle du doigt du milieu dentelé ordinairement sur son bord intérieur ; la langue pointue et non divisée par le bout ; les narines tubulées, c'est-à-dire que leurs rebords saillans forment sur le bec la naissance d'un petit tube cylindrique ; l'ouverture des oreilles grande, et probablement l'ouïe très-fine ; il semble au moins que cela doit être ainsi dans tout oiseau qui a la vue foible, et le sens de l'odorat presque nul ; car

le sens de l'ouïe étant alors le seul qui puisse l'aviser de ce qui se passe au dehors à une certaine distance, il est comme forcé de donner une grande attention aux rapports que lui fait ce sens unique, et de le disposer de la manière la plus avantageuse; ce qui ne peut manquer à la longue de le modifier, de le perfectionner, du moins quant aux bruits qui sont relatifs à ses besoins, et en même temps d'influer sur la conformation des pièces qui composent cet organe. Au reste, on ne doit pas se persuader que tous les attributs dont j'ai fait l'énumération appartiennent sans exception à chaque espèce : quelques-unes n'ont point de moustaches; d'autres ont plus de dix pennes à la queue; d'autres n'ont pas l'ongle du milieu dentelé; quelques-unes l'ont dentelé, non sur le bord intérieur, mais sur l'extérieur; d'autres n'ont point les narines tubulées; dans d'autres enfin le doigt postérieur ne paroît

avoir aucune disposition à se tourner en avant : mais une propriété commune à toutes les espèces, c'est d'avoir les organes de la vue trop sensibles pour pouvoir soutenir la clarté du jour ; et de cette seule propriété dérivent les principales différences qui séparent le genre des engoulevents de celui des hirondelles ; de-là l'habitude qu'ont ces oiseaux de ne sortir de leur retraite que le soir au coucher du soleil, et d'y rentrer le matin avant ou peu après son lever ; de-là l'habitude de vivre isolés et tristement seuls, car l'effet naturel des ténèbres est de rendre les animaux qui y sont condamnés, tristes, inquiets, défians, et par conséquent sauvages ; de-là la différence du cri, car on sait combien dans les animaux le cri est modifié par les affections intérieures ; de-là encore, selon moi, l'habitude de ne point faire de nid, car il faut voir pour choisir les matériaux d'un nid, pour les employer,

les entrelacer, les mettre chacun à leur place, donner la forme au tout, etc. Nul oiseau, que je sache, ne travaille à cet ouvrage pendant la nuit, et la nuit est longue pour les engoulevents, puisque sur vingt-quatre heures ils n'ont que trois heures de crépuscule, pendant lesquelles ils puissent exercer avec avantage la faculté de voir; or, ces trois heures sont à peine suffisantes pour satisfaire au premier besoin, au besoin le plus pressant, le plus impérieux, devant lequel se taisent tous les autres besoins, en un mot le besoin de manger : ces trois heures sont à peine suffisantes, parce qu'ils sont obligés de poursuivre leur nourriture dans le vague de l'air, que leur proie est ailée comme eux, fuit légèrement, leur échappe, sinon par la vîtesse, du moins par l'irrégularité de son vol, et qu'ils ne peuvent s'en saisir qu'à force d'allées et de venues, de ruses, de patience et sur-tout à force de temps; il ne leur

en reste donc pas assez pour construire un nid : par la même raison les oiseaux de nuit qui sont organisés à-peu-près de même, quant au sens de la vue, et qui pour la plupart n'ont l'usage de ce sens que lorsque le soleil est sous l'horizon ou près d'y descendre, ne font guère plus de nids que les engoulevents, et, ce qui est plus décisif, ne s'en occupent qu'à proportion que leur vue, plus ou moins capable de soutenir une grande clarté, prolonge pour eux le temps du travail. De tous les hiboux, le grand duc est le seul que l'on dise faire un nid, et c'est aussi de tous, celui qui est le moins oiseau de nuit, puisqu'il voit assez clair en plein jour pour voler et fuir à de grandes distances. La petite chevêche qui poursuit et prend les petits oiseaux avant le coucher et après le lever du soleil, amasse seulement quelques feuilles, quelques brins d'herbes, et dépose ainsi ses œufs, point tout-à-fait à crud, dans

des trous de rochers ou de vieilles murailles; enfin le moyen duc, l'effraie, la hulotte et la grande chevêche, qui, de toutes les espèces nocturnes, peuvent le moins supporter la présence du soleil, pondent aussi dans des trous semblables ou dans des arbres creux, mais sans y rien ajouter, ou dans des nids étrangers qu'ils trouvent tout faits : et j'ose assurer qu'il en est de même de tous les oiseaux qui par le vice d'une trop grande perfection des organes visuels, sont offusqués par la lumière du jour, au lieu d'en être éclairés.

Un autre effet de cette incommode perfection, c'est que les engoulevents, ainsi que les autres oiseaux de nuit, n'ont aucune couleur éclatante dans leur plumage, et sont même privés de ces reflets riches et changeans, qui brillent sur la robe, assez modeste d'ailleurs, de nos hirondelles; du blanc et du noir, du gris qui n'est que le mé-

lange de l'un et de l'autre, et du roux, font toute leur parure, et se brouillent de manière qu'il en résulte un ton général de couleur sombre, confus et terne; c'est qu'ils fuient la lumière, et que la lumière est, comme l'on sait, la source première de toutes les belles couleurs; nous voyons les linottes perdre sous nos yeux, dans les prisons où nous les tenons renfermées, le beau rouge qui faisoit l'ornement de leur plumage lorsqu'à chaque aurore elles pouvaient saluer en plein air la lumière naissante, et tout le long du jour se pénétrer, s'imbiber, pour ainsi dire, de ses brillantes influences. Ce n'est point dans la froide Norwège, ni dans la ténébreuse Laponie, que l'on trouve les oiseaux de paradis, les cotingas, les flamands, les perroquets, les colibris, les paons, ce n'est pas même dans ces climats disgraciés que se forme le rubis, le saphir, la topaze; enfin, les fleurs qui croissent comme

malgré elles, et végètent tristement sur une cheminée ou dans l'ombre d'une serre entretenue à grands frais, n'ont pas cet éclat vif et pur que le soleil du printemps répand avec tant de profusion sur les fleurs de nos parterres et même sur celles de nos prairies. A la vérité, les phalènes ou papillons de nuit ont quelquefois de fort belles couleurs; mais cette exception apparente confirme mon idée, ou du moins ne la contredit pas; car d'habiles observateurs ont remarqué que ceux de ces papillons nocturnes qui voltigent quelquefois le jour, soit pour chercher leur nourriture, soit pour s'apparier, et qui ne sont par conséquent nocturnes qu'à demi, ont les ailes peintes de couleurs plus vives que les véritables phalènes, les véritables papillons de nuit qui ne paroissent jamais tandis que le soleil est sur l'horison. J'ai même observé que la plupart de ceux-ci ont des couleurs assez

semblables à celles des engoulevents; et si dans le grand nombre il s'en trouve qui en aient de belles, c'est parce que les couleurs du papillon ne peuvent manquer d'être déjà fort ébauchées dans sa larve, et que les larves ou les chenilles des phalènes n'éprouvent pas moins l'action de la lumière que les chenilles des papillons diurnes: enfin, les chrysalides de ceux-ci qui sont toujours sans enveloppe, toujours exposées à l'air libre, ont pour la plupart des couleurs éclatantes, et quelques-unes semblent ornées de paillettes d'or et d'argent que l'on chercheroit vainement sur les chrysalides des phalènes le plus souvent renfermées dans des coques ou enfouies dans la terre. En voilà assez, ce me semble, pour m'autoriser à croire que lorsqu'on aura fait des observations suivies et comparées sur la couleur des plumes des oiseaux, des ailes des papillons, et peut-être du poil des quadrupèdes, on

trouvera que, toutes choses égales d'ailleurs, les espèces les plus brillantes, les plus riches en couleurs, seront presque toujours celles qui, dans les différens états, auront été le plus à portée d'éprouver l'action de la lumière.

Si mes conjectures ont quelque fondement, les personnes qui réfléchissent, verront, sans beaucoup de surprise, combien un sens de plus ou de moins, ou seulement quelques degrés de sensibilité de plus ou de moins dans un seul organe, peuvent entraîner de différences considérables, et dans les habitudes naturelles d'un animal, et dans ses propriétés tant intérieures qu'extérieures.

I.

L'ENGOULEVENT *de la Caroline.*

Si, comme il y a toute apparence, l'Europe doit les engoulevents à l'Amé-

rique, c'est ici l'espèce qui a franchi le passage du nord pour venir établir une colonie dans l'ancien continent. Je juge ainsi, parce que cette espèce habitant l'Amérique septentrionale, s'est trouvée plus à portée des contrées encore plus septentrionales, d'où le passage en Europe étoit facile, et que d'ailleurs elle ressemble fort à la nôtre, et pour la taille et pour les couleurs : entre autres marques communes, elle a la mâchoire inférieure bordée de blanc, et une tache de même couleur sur le bord de l'aile, son principal trait de dissemblance, c'est qu'au lieu d'être variée sur le corps par de petites lignes transversales, elle l'est par de petites lignes longitudinales, et qu'elle a le bec plus long; mais une si grande différence de climat n'auroit-elle pas pu produire des différences encore plus considérables dans la forme et le plumage de cet oiseau!

Voici ce que Catesby nous apprend

de ses habitudes naturelles: il se montre le soir, mais jamais plus fréquemment que lorsque le temps est couvert, et de-là sans doute son nom d'*oiseau de pluie*, qui lui est commun avec plusieurs autres oiseaux; il poursuit, la gueule béante, les insectes ailés dont il fait sa pâture, et son vol est accompagné de bourdonnemens; enfin, il pond à terre des œufs semblables à ceux des vanneaux. On voit que chaque trait de cette petite histoire est un trait de conformité avec l'histoire de notre espèce européenne.

Longueur totale, onze pouces un quart; bec, dix-neuf lignes, environné de moustaches noires; tarse, huit lignes; ongle du milieu dentelé à l'intérieur; les trois doigts antérieurs liés d'une membrane qui ne passe pas la première articulation; queue, quatre pouces, dépasse les ailes de seize lignes.

II.

LE WHIP-POOR-WILL.

Je conserve le nom que les Virginiens ont donné à cette espèce, parce qu'ils le lui ont donné d'aprés son cri, et que par cela seul il doit être adopté dans toutes les langues.

Ces oiseaux arrivent en Virginie vers le milieu d'avril, sur-tout dans la partie occidentale et dans les endroits montagneux; c'est là qu'on les entend chanter ou plutôt crier pendant la nuit d'une voix si aiguë et si perçante, tellement répétée et multipliée par les échos des montagnes, qu'il est difficile de dormir dans les environs. Ils commencent peu de minutes après le coucher du soleil, et continuent jusqu'au point du jour; ils descendent rarement sur les côtes, plus rarement encore ils paroissent pendant le jour; leur ponte est de deux œufs d'un vert-

obscur, varié de petites taches et de petits traits noirâtres; la femelle les dépose négligemment au milieu d'un sentier battu, sans construire aucun nid, sans mettre ensemble deux brins de mousse ou de paille, et même sans gratter la terre: lorsque ces oiseaux couvent, on peut les approcher d'assez près avant qu'ils s'envolent.

Plusieurs les regardent comme des oiseaux de mauvais augure. Les sauvages de la Virginie sont persuadés que les ames de leurs ancêtres, massacrés autrefois par les Anglais, ont passé dans le corps de ces oiseaux, et, pour preuve, ils ajoutent qu'avant cette époque on ne les avoit jamais vus dans le pays; mais cela prouve seulement que de nouveaux habitans apportent de nouvelles cultures, et que de nouvelles cultures attirent des espèces nouvelles.

Ces oiseaux ont le dessus de la tête et de tout le corps, jusques et compris les

couvertures supérieures et les pennes de la queue, et même les pennes moyennes des ailes, d'un brun foncé, rayé transversalement de brun plus clair, et parsemé de petites taches de cette même couleur, avec un mélange de cendré fort irrégulier; les couvertures supérieures des ailes même, semées de quelques taches d'un brun clair; les grandes pennes des ailes noires, les cinq premières marquées d'une tache blanche vers le milieu de leur longueur, et les deux paires extérieures de la queue marquées de même vers le bout; le tour des yeux d'un brun-clair tirant au cendré; une suite de taches orangées, qui prend à la base du bec, passe au-dessous des yeux, et descend sur les côtés du cou; la gorge couverte d'un large croissant renversé, blanc dans le haut, teint d'orangé dans le bas, et dont les cornes se dirigent de chaque côté vers les oreilles, tout le reste de la partie inférieure, blanc, teinté

d'orangé, rayé transversalement de noirâtre; le bec noir et les pieds couleur de chair. Cet engoulevent est d'un tiers plus petit que le nôtre, et les ailes plus longues à proportion.

Longueur totale, huit pouces; bec, neuf lignes et demie, sa base entourée de moustaches noires; tarse, cinq lignes; l'ongle du doigt du milieu dentelé sur son bord intérieur; queue, trois pouces un quart, ne dépasse point les ailes.

III.

LE GUIRA-QUÉRÉA.

Quoique M. Brisson n'ait fait aucune distinction entre le guira décrit par M. Sloane, et celui décrit par Marcgrave, je me crois fondé à les distinguer ici, du moins comme variétés de climat; j'en dirai les raisons en parlant du guira de Marcgrave. Celui de M. Sloane avoit la tête et le cou va-

riés de couleur de tabac d'Espagne et de noir ; le ventre et les couverture supérieures de la queue et des ailes variés de blanchâtre ; les pennes de la queue et des ailes variées d'un brun-foncé et de blanc ; la mâchoire inférieure presque sans plumes ; la tête, au contraire, en étoit chargée ; les yeux saillans hors de l'orbite, d'environ trois lignes ; la pupille bleuâtre, et l'iris orangée.

Cet oiseau se trouve au Brésil ; c'est un habitant des bois qui vit d'insectes, et ne vole que la nuit.

Longueur totale, seize pouces ; bec, deux pouces, de forme triangulaire ; sa base, trois pouces ; le supérieur un peu crochu, bordé de longues moustaches ; narines dans une rainure assez considérable ; gosier à large ouverture ; tarse, trois lignes ; vol, trente pouces ; queue, huit pouces ; langue petite et triangulaire ; estomac blanchâtre, peu musculeux, conte-

nant des scarabées à demi digérés; foie rouge, divisé en deux lobes, l'un à droite, l'autre à gauche; les intestins roulés en plusieurs circonvolutions.

Le guira de Marcgrave avoit deux caractères très-apparens, qui ne se trouvent point dans la description de M. Sloane, et qui cependant n'auroit pu échapper à un tel observateur, je veux dire un collier couleur d'or, et les deux pennes intermédiaires de la queue beaucoup plus longues que les latérales; d'ailleurs il est plus petit, car Marcgrave ne le fait pas plus gros qu'une alouette, et il est difficile de supposer à une alouette ou à tout autre oiseau de cette taille une envergure de trente pouces, comme l'avoit le guira de M. Sloane. Tout cela, joint à quelques autres différences de plumage, m'autorise à regarder celui de Marcgrave comme une variété de climat. Il avoit la tête large, comprimée, assez grosse; les yeux grands; un petit

bec à large ouverture; le corps arrondi; le plumage d'un cendré-brun, varié de jaune et de blanchâtre; un collier de couleur d'or, teinté de brun; les bords du bec, près de la base, hérissés de longues moustaches noires, les doigts antérieurs liés par une membrane courte; l'ongle de celui du milieu dentelé; les ailes de six pouces; la queue de huit, compris les deux pennes intermédiaires qui excèdent les latérales.

IV.

L'IBIJAU.

On trouve dans cet oiseau du Brésil tous les attributs des engoulevents : tête large et comprimée, gros yeux, petit bec, large gosier, pieds courts, ongle du doigt du milieu dentelé sur son bord intérieur, etc. Mais une chose qui lui est propre, c'est l'habitude d'épanouir sa queue de temps en temps;

il a la tête et tout le dessus du corps noirâtres, semés de petites taches, la plupart blanches, quelques-unes teintées de jaune; le dessous du corps blanc, varié de noir comme dans l'épervier, et les pieds blancs.

Sa taille est à-peu-près celle de l'hirondelle; il a la langue très-petite; les narines découvertes; tarse, six lignes; queue, deux pouces, ne dépasse point les ailes.

VARIÉTÉS DE L'IBIJAU.

I. LE PETIT ENGOULEVENT TACHETÉ DE CAYENNE. Il a beaucoup de rapport avec l'ibijau, et par sa petitesse, quoique moindre, et par la longueur relative de ses ailes, et par ses autres proportions, et par son plumage noirâtre, tacheté d'une couleur plus claire: cette couleur plus claire est du roux ou du gris dans tout le plumage, excepté sur le cou, lequel porte en sa partie antérieure une espèce de collier

blanc, dont Marcgrave n'a point parlé dans la description de l'ibijau, et qui fait la marque distinctive de cette variété; elle a aussi le dessous du corps plus rembruni.

Longueur totale, huit pouces; bec, quinze lignes, noir, garni de petites moustaches; queue, deux pouces et demi.

II. Le grand ibijau. Ce n'est en effet qu'une variété de grandeur, et sa différence est considérable à cet égard : celui-ci est de la taille d'une chouette, et il a l'ouverture du bec si grande, qu'on y mettroit le poing; du reste, ce sont les mêmes couleurs et les mêmes proportions. Marcgrave ne dit pas qu'il ait l'habitude d'épanouir sa queue comme le petit ibijau; il dit encore moins, qu'il ait une corne sur la partie antérieure de la tête, et derrière cette corne une petite huppe, comme on pourroit se le persuader d'après la figure; mais on sait combien les figures

données par Marcgrave sont peu exactes, et combien il est plus sûr de s'en rapporter au texte : or, le texte dit que le grand ibijau ne diffère absolument du petit que par la taille ; et, comme d'ailleurs il ne donne au petit ibijau ni huppe, ni corne, on peut, ce semble, conclure, avec toute probabilité, que le grand n'en a point non plus.

On doit rapporter à cette espèce le grand engoulevent de Cayenne, soit à cause de sa taille, soit à cause de son plumage tacheté de noir, de fauve et de blanc, principalement sur le dos, les ailes et la queue ; le dessus de la tête et du cou, et le dessous du corps, sont rayés transversalement de diverses teintes de ces mêmes couleurs ; mais la teinte générale de la poitrine est plus brune, et forme une espèce de ceinture. M. de Sonini en a vu un dont le plumage étoit plus rembruni : on l'avoit trouvé dans le creux d'un très-

gros arbre; c'est la demeure ordinaire de cet engoulevent, mais il préfère les arbres qui sont à portée des eaux : il est à la fois le plus grand des oiseaux de ce genre connus à Cayenne, et le plus solitaire.

Longueur totale, vingt-un pouces; bec, trois pouces de long et autant de large, le supérieur a une forte échancrure des deux côtés près de la pointe, l'inférieur s'emboîte entre deux échancrures, et il a ses bords renversés en dehors; narines non saillantes, et couvertes par les plumes de la base du bec qui reviennent en avant; tarse, onze lignes, garni de plumes presque jusqu'aux doigts; ongles crochus, creusés par-dessous en gouttière, cette gouttière divisée en deux par une arête longitudinale; l'ongle du doigt du milieu non dentelé, ce doigt est fort grand et paroît plus large qu'il n'est en effet, à cause d'un rebord membraneux qu'il a de chaque côté; queue,

neuf pouces, un peu étagée ; les ailes la dépassent de quelques lignes.

V.

L'ENGOULEVENT A LUNETTES, OU LE HALEUR.

On a cru voir quelque rapport entre les narines saillantes de cet oiseau et une paire de lunettes ; de-là son nom d'*engoulevent à lunettes* ; quant à celui de *haleur*, on juge bien qu'il doit avoir rapport à son cri.

Cet engoulevent vit d'insectes comme tous les autres, et ressemble, par la conformation des parties intérieures, au guira de M. Sloane, avec lequel il va de compagnie, car il se trouve à la Jamaïque comme le guira, et de plus à la Guiane ; son plumage est varié de gris, de noir et de feuille-morte ; mais les teintes sont plus claires sur la queue et les ailes ; il a le bec

noir, les pieds bruns, et beaucoup de plumes sur la tête et sous la gorge.

Longueur, suivant M. Sloane, sept pouces; bec petit à grande ouverture, le supérieur un peu crochu, long de trois lignes (sans doute à compter depuis la naissance des plumes du front), bordé de moustaches noires; tarse avec le pied, dix-huit lignes; vol, dix pouces; sur quoi il faut remarquer 1°. que ces mesures ont été prises avec le pied anglais, un peu plus court que le nôtre; 2°. que M. Brisson indique d'autres mesures que M. Sloane, mais que, selon toute apparence, il les a empruntées de la figure donnée par M. Sloane lui-même, laquelle est beaucoup plus grande que ne le suppose le texte de cet auteur, pris à la lettre; que, dans cette hypothèse, qui n'est pas sans vraisemblance, la longueur de l'oiseau, fixée à sept pouces par M. Sloane, semble devoir se prendre de la base du bec à la base de la queue,

ce qui concilieroit les dimensions de la figure avec celles qui sont énoncées dans le texte. Cependant je ne dois pas dissimuler que M. Ray, sans s'arrêter à la figure de l'oiseau donnée par M. Sloane, et sans prendre garde qu'il est fort rare que l'on donne de pareilles figures grossies, s'en tient à la lettre du texte, et regarde cet engoulevent comme un très-petit oiseau.

VI.

L'ENGOULEVENT VARIÉ *de Cayenne.*

Tous les oiseaux de ce genre sont variés, mais celui-ci l'est plus que les autres; c'est aussi l'espèce la plus commune dans l'île de Cayenne. Cet engoulevent se tient dans les plantages, les chemins et autres endroits découverts; lorsqu'il est à terre il fait entendre un cri foible, toujours accompagné d'un mouvement de trépidation dans les ailes; ce cri a du rapport avec

celui du crapaud, et si l'engoulevent d'Europe en avoit un semblable, on auroit été bien fondé à lui donner le nom de *crapaud-volant*. Celui de Cayenne, dont il s'agit ici, a encore un autre cri qui n'est pas fort différent de l'aboiement d'un chien; il est peu farouche, et ne part que lorsqu'on est fort près, encore ne va-t-il pas loin sans se poser.

Il a la tête rayée finement de noir sur un fond gris, avec quelques nuances de roux; le dessus du cou rayé des mêmes couleurs, mais moins nettement; de chaque côté de la tête cinq bandes parallèles rayées de noir sur un fond roux; la gorge blanche, ainsi que le devant du cou; le dos rayé transversalement de noirâtre sur un fond roux; la poitrine et le ventre rayés aussi, mais moins régulièrement, et semés de quelques taches blanches; le bas-ventre et les jambes blanchâtres, tachetés de noir; les petites et moyen-

nes couvertures des ailes variées de roux et de noir, de sorte que le roux domine sur les petites, et le noir sur les moyennes; les grandes terminées de blanc, d'où il résulte une bande transversale de cette couleur; les pennes des ailes noires; les cinq premières marquées de blanc vers les deux tiers ou les trois quarts de leur longueur; les couvertures supérieures et les deux pennes intermédiaires de la queue rayées transversalement de noirâtre sur un fond gris, brouillé de noir; les pennes latérales noires bordées de blanc; ce bord blanc, d'autant plus large que la penne est plus extérieure; l'iris jaune; le bec noir et les pieds brun-jaunâtres.

Longueur totale, environ sept pouces et demi; bec, dix lignes, garni de moustaches; tarse, cinq lignes; queue, trois pouces et demi, dépasse les ailes d'environ un pouce.

VII.

L'ENGOULEVENT ACUTIPENNE
de la Guiane.

Cet oiseau diffère de l'espèce précédente, non-seulement par ses dimensions relatives, mais par la conformation des pennes de sa queue qu'il a pointues : il y a aussi quelques différences dans les couleurs du plumage. Celui-ci a le dessus de la tête et du cou rayé transversalement, mais pas bien nettement, de roux-brun et de noir ; les côtés de la tête variés des mêmes couleurs, en sorte néanmoins que le roux y domine ; le dos rayé de noir sur un fond gris, et le dessous du corps sur un fond roux ; les ailes à-peu-près comme dans l'espèce précédente ; les pennes de la queue rayées transversalement de brun sur un fond roux-pâle et brouillé, terminées de noir,

mais cette tache noire qui termine, est précédée d'un peu de blanc; le bec et les pieds sont noirs.

On dit que ces oiseaux se mêlent quelquefois avec les chauve-souris, ce qui n'est pas fort étonnant, vu qu'ils sortent de leur retraite aux mêmes heures, et qu'ils donnent la chasse au même gibier. Probablement, c'est à ce même engoulevent que doit se rapporter ce que dit M. de la Borde d'une petite espèce de la Guiane, qu'elle fait sa ponte ainsi que les ramiers, les tourterelles, etc. aux mois d'octobre et de novembre, c'est-à-dire, deux ou trois mois avant les pluies: on sait que la saison des pluies, qui commence à la Guiane vers le 15 décembre, est aussi, dans cette même contrée, la saison de la ponte pour la plupart des oiseaux.

Longueur totale, environ sept pouces et demi; bec, sept lignes; queue, trois pouces, composée de dix pennes

égales ; est dépassée par les ailes de quelques lignes.

VIII.

L'ENGOULEVENT GRIS.

J'AI vu, dans le cabinet de M. Mauduit, un engoulevent de Cayenne beaucoup plus gros que le précédent ; il avoit plus de gris dans son plumage, étoit proportionné un peu différemment, et n'avoit pas les pennes de la queue pointues : quant au détail des couleurs, il différoit de l'espèce précédente en ce qu'il avoit les pennes des ailes moins noires, rayées transversalement de gris clair ; celles de la queue rayées de brun sur un fond gris varié de brun, sans aucune tache blanche ni sur les unes ni sur les autres ; le bec brun dessus et jaunâtre dessous.

Longueur totale, treize pouces ; bec, vingt lignes ; queue, cinq pouces un quart, dépassoit un peu les ailes.

IX.

LE MONTVOYAU *de la Guiane.*

MONTVOYAU est le cri de cet engoulevent qui en prononce distinctement les trois syllabes, et les répète assez souveut le soir dans les buissons; on ne doit pas être surpris que ce mot soit devenu son nom. Il se rapproche de notre engoulevent par la tache blanche qu'il a sur les cinq ou six premières pennes de l'aile dont le fond est noir, et par une autre tache ou bande blanche qui part de l'angle de l'ouverture du bec, se prolonge en arrière, et, ce qui n'a pas lieu dans l'espèce européenne, s'étend jusque sous la gorge; il a aussi en général plus de fauve et de roux dans son plumage qui est varié presque par-tout de ces deux couleurs; mais elles prennent différentes teintes et sont disposées diversement sur les différentes parties, par raies transver-

sales sur la partie inférieure du corps et les pennes moyennes des ailes; par bandes longitudinales sur le dessus de la tête et du cou; par bandes obliques sur le haut du dos; enfin, par taches irrégulières sur le reste du dessus du corps, où le fauve prend une nuance de gris.

Longueur totale, neuf pouces; bec, neuf lignes et demie, environné de moustaches; tarse nu; ongle du milieu dentelé sur son côté extérieur; queue, trois pouces, dépasse les ailes d'un pouce.

X.

L'ENGOULEVENT ROUX *de Cayenne.*

Du roux brouillé de noirâtre fait presque tout le fond du plumage; un noir plus ou moins foncé en fait presque tout l'ornement: ce noir est jeté par bandes longitudinales, obliques, irrégulières sur la tête et le dessus du

corps; il forme une rayure transversale fine et régulière sur la gorge, un peu plus large sur le devant du cou, le dessous du corps et des jambes, encore un peu plus large sur les couvertures supérieures et sur le bord intérieur de l'aile près de l'extrémité; enfin la plus large de toutes sur les pennes de la queue: quelques taches blanches sont semées çà et là sur le corps tant dessus que dessous, en général le noirâtre domine sur le haut du ventre; le roux sur le bas-ventre, et plus encore sur les couvertures inférieures de la queue; la partie moyenne des grandes pennes des ailes, offre un compartiment de petits carrés alternativement roux et noirs, qui ont presque la régularité des cases d'un échiquier; l'iris est jaune; le bec brun clair, et les pieds couleur de chair.

Longueur totale, dix pouces et demi; bec, vingt-une lignes; queue, quatre

pouces deux tiers, dépasse les ailes de six lignes.

J'ai vu, chez M. Mauduit, un engoulevent de la Louisiane de la même taille que celui-ci et lui ressemblant beaucoup; seulement les raies transversales étoient plus espacées sur le cou et le roux y devenoit plus clair, ce qui formoit une sorte de collier; le reste du dessous du corps étoit rayé comme dans le précédent; le bec étoit noir à la pointe et jaunâtre à la base.

Longueur totale, onze pouces; bec, deux pouces, bordé de huit ou dix moustaches très-roides, revenant en avant; queue, cinq pouces, dépassant fort peu les ailes.

Espèces connues dans ce genre.

L'Engoulevent d'Europe, *caprimulgus Europæus.*

Le Wip-poor-will, *caprimulgus Virginianus.*

L'Engoulevent de Caroline, *caprimulgus Carolinensis.*

L'Engoulevent gris, *caprimulgus Griseus.*
Le Guira-Quéréa, *caprimulgus Jamaïcensis.*
Le grand Ibijau, *caprimulgus Grandis.*
L'Engoulevent roux de Cayenne, *caprimulgus Rufus.*
Le Montvoyau, *caprimulgus Guianensis.*
Le petit Ibijau, *caprimulgus Brasilianus.*
Le petit Engoulevent à demi-collier, *caprimulgus Semitorquatus.*
L'Engoulevent varié de Cayenne, *caprimulgus Cayennensis.*
L'Engoulevent acutipenne, *caprimulgus Acutus.*
Le Haleur, *caprimulgus Americanus.*

LXXVe GENRE.

L'HIRONDELLE, *HIRUNDO.*

Caractère générique : bec courbé, applati.

LES HIRONDELLES.

On a vu que les engoulevents n'étoient, pour ainsi dire, que des hirondelles de nuit, et qu'ils ne différoient essentiellement des véritables hirondelles que par la trop grande sensibilité de leurs yeux, qui en fait des oiseaux nocturnes, et par l'influence que ce vice premier a pu avoir sur leurs habitudes et leur conformation. En effet, les hirondelles ont beaucoup de traits

de ressemblance avec les engoulevents, comme je l'ai déjà dit ; toutes ont le bec petit et le gosier large ; toutes ont les pieds courts et de longues ailes, la tête applatie et presque point de cou ; toutes vivent d'insectes qu'elles happent en volant, mais elles n'ont point de barbes autour du bec, ni l'ongle du doigt du milieu dentelé ; leur queue a deux pennes de plus, et elle est fourchue dans la plupart des espèces, je dis la plupart, vu que l'on connoît des hirondelles à queue carrée, par exemple, celles de la Martinique, et j'ai peine à concevoir comment un Ornithologiste célèbre, ayant établi la queue fourchue pour la différence caractérisée qui sépare les genre des hirondelles de celui des engoulevents, a pu manquer à sa méthode, au point de rapporter au genre des hirondelles cet oiseau à queue carrée de la Martinique, lequel étoit, selon cette méthode, un véritable engoulevent. Quoi qu'il en

soit, m'attachant ici principalement aux différences les plus apparentes qui se trouvent entre ces deux familles d'oiseaux, je remarque d'abord qu'en général les hirondelles sont beaucoup moins grosses que les engoulevents; la plus grande de celles-là n'est guère plus grande que le plus petit de ces derniers, et elle est deux ou trois fois moins grande que le plus grand.

Je remarque en second lieu, que quoique les couleurs des hirondelles soient à-peu-près les mêmes que celles des engoulevents, et se réduisent à du noir, du brun, du gris, du blanc et du roux, cependant leur plumage est tout différent, non seulement parce que ces couleurs sont distribuées par plus grandes masses, moins brouillées, et qu'elles tranchent plus nettement l'une sur l'autre, mais encore parce qu'elles sont changeantes et se multiplient par le jeu des divers reflets que l'on y voit briller et disparoître tour-à-tour à cha-

que mouvement de l'œil ou de l'objet.

1°. Quoique ces deux genres d'oiseaux se nourrissent d'insectes ailés qu'ils attrapent au vol, ils ont cependant chacun leur manière de les attraper, et une manière assez différente: les engoulevents, comme je l'ai dit, vont à leur rencontre en ouvrant leur large gosier, et les phalènes qui donnent dedans s'y trouvent prises à une espèce de glu, de salive visqueuse dont l'intérieur du bec est enduit; au lieu que nos hirondelles et nos martinets n'ouvrent le bec que pour saisir les insectes, et le ferment d'un effort si brusque qu'il en résulte une espèce de craquement. Nous verrons encore d'autres différences à cet égard entre les hirondelles et les martinets, lorsque nous ferons l'histoire particulière de chacun de ces oiseaux.

2°. Les hirondelles ont les mœurs plus sociales que les engoulevents; elles se réunissent souvent en troupes nom-

breuses, et paroissent même en certaines circonstances remplir les devoirs de la société et se prêter un secours mutuel, par exemple, lorsqu'il s'agit de construire le nid.

3°. La plupart construisent ce nid avec grand soin, et si quelques espèces pondent dans des trous de murailles ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre, elles font ou choisissent ces excavations assez profondes pour que leurs petits venant a éclore y soient en sûreté, et elles y portent tout ce qu'il faut pour qu'ils s'y trouvent à la fois mollement, chaudement et à leur aise.

4°. Le vol de l'hirondelle diffère en deux points principaux de celui de l'engoulevent; il n'est pas accompagné de ce bourdonnement sourd dont j'ai parlé dans l'histoire de ce dernier oiseau, et cela résulte de ce qu'elle ne vole point comme lui le bec ouvert: en second lieu, quoiqu'elle ne paroisse pas avoir les ailes beaucoup plus lon-

gues ou plus fortes, ni par conséquent beaucoup plus habiles au mouvement, son vol est néanmoins beaucoup plus hardi, plus léger, plus soutenu, parce qu'elle a la vue bien meilleure, et que cela lui donne un grand avantage pour employer toute la force de ses ailes; aussi le vol est-il son état naturel, je dirois presque son état nécessaire : elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du faucon, mais elle est plus facile et plus libre; l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance; elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaîté; tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeans et suit avec une agilité souple

leur trace oblique et tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvemens; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vîtesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparoissent pour se rebrouiller, se croiser encore en mille manières, et dont le plan trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

5°. Les hirondelles ne paroissent

point appartenir à l'un des continens plus qu'à l'autre, et les espèces en sont répandues à-peu-près en nombre égal dans l'ancien et dans le nouveau. Les nôtres se trouvent en Norwège et au Japon, sur les côtes de l'Egypte, celles de Guinée et au Cap de Bonne-Espérance. Eh ! quel pays seroit inaccessible à des oiseaux qui volent si bien et voyagent avec tant de facilité ! mais il est rare qu'elles restent toute l'année dans le même climat. Les nôtres ne demeurent avec nous que pendant la belle saison; elles commencent à paroître vers l'équinoxe du printemps, et disparoissent peu après l'équinoxe d'automne. Aristote qui écrivoit en Grèce, et Pline qui le copioit en Italie, disent que les hirondelles vont passer l'hiver dans des climats d'une température plus douce, lorsque ces climats ne sont pas fort éloignés; mais que lorsqu'elles se trouvent à une grande distance de ces régions tempérées, elles restent pen-

dant l'hiver dans leur pays natal, et prennent seulement la précaution de se cacher dans quelques gorges de montagne bien exposées. Aristote ajoute qu'on en a trouvé beaucoup qui étoient ainsi recélées, et auxquelles il n'étoit pas resté une seule plume sur le corps. Cette opinion accréditée par de grands noms, et fondée sur des faits, étoit devenue une opinion populaire, au point que les poètes y puisoient des sujets de comparaison. Quelques observations modernes sembloient même la confirmer, et si l'on s'en fût tenu là, il n'eût fallu que la restreindre pour la ramener au vrai; mais un évêque d'Upsal, nommé *Olaüs magnus*, et un Jésuite nommé *Kirker*, renchérissant sur ce qu'Aristote avoit avancé déjà trop généralement, ont prétendu que dans les pays septentrionaux, les pêcheurs tirent souvent dans leurs filets, avec le poisson, des groupes d'hirondelles pelotonnées, se tenant accro-

chées les unes aux autres, bec contre bec, pieds contre pieds, ailes contre ailes; que ces oiseaux transportés dans des poêles se raniment assez vîte, mais pour mourir bientôt après, et que celles-là seules conservent la vie après le réveil, qui, éprouvant dans son temps l'influence de la belle saison, se dégourdissent insensiblement, quittent peu à peu le fond des lacs, reviennent sur l'eau, et sont enfin rendues par la nature même, et avec toutes les gradations, à leur véritable élément. Ce fait, ou plutôt cette assertion a été répétée, embellie, chargée de circonstances plus ou moins extraordinaires; et comme s'il y eût manqué du merveilleux, on a ajouté que vers le commencement de l'automne, ces oiseaux venoient en foule se jeter dans les puits et les citernes. Je ne dissimulerai pas qu'un grand nombre d'écrivains et d'autres personnes recommandables par leur caractère ou par leur rang,

ont cru à ce phénomène. M. Linnæus lui-même a jugé à propos de lui donner une espèce de sanction, en l'appuyant de toute l'autorité de son suffrage ; seulement il l'a restreint à l'hirondelle de fenêtre et à celle de cheminée, au lieu de le restreindre, comme il eût été plus naturel, à celle de rivage. D'autre part, le nombre des naturalistes qui n'y croient point, est tout aussi considérable, et s'il ne s'agissoit que de compter ou de peser les opinions, ils balanceroient facilement le parti de l'affirmative ; mais par la force de leurs preuves, ils doivent à mon avis l'emporter de beaucoup. Je sais qu'il est quelquefois imprudent de vouloir juger d'un fait particulier, d'après ce que nous appelons les loix générales de la nature ; que ces loix n'étant que des résultats de faits, ne méritent vraiment leur nom que lorsqu'elles s'accordent avec tous les faits ; mais il s'en faut bien que je regarde

comme un fait le séjour des hirondelles sous l'eau, voici mes raisons.

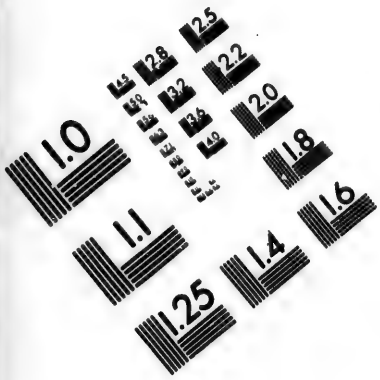
Le plus grand nombre de ceux qui attestent ce prétendu fait, notamment Hevelius et Schœffer, chargés de le vérifier par la société royale de Londres, ne citent que des ouï-dire vagues; ne parlent que d'après une tradition suspecte, à laquelle le récit d'Olaüs a pu donner lieu, ou qui peut-être avoit cours dès le temps de cet écrivain, et fut l'unique fondement de son opinion. Ceux même qui disent avoir vu, comme Etmuller, Vallerius et quelques autres, ne font que répéter les paroles d'Olaüs, sans se rendre l'observation propre par aucune de ces remarques de détail qui inspirent la confiance et donnent de la probabilité au récit.

S'il était vrai que toutes les hirondelles d'un pays habité se plongeassent dans l'eau ou dans la vase régulièrement chaque année au mois d'octobre,

et qu'elles en sortissent chaque année au mois d'avril, on aurait eu de fréquentes occasions de les observer soit au moment de leur immersion, soit au moment beaucoup plus intéressant de leur émersion, soit pendant leur long sommeil sous l'eau. Ce seraient nécessairement autant de faits notoires qui auroient été vus et revus par un grand nombre de personnes de tous états, pêcheurs, chasseurs, cultivateurs, voyageurs, bergers, matelots, etc., et dont on ne pourroit douter. On ne doute point que les marmottes, les loirs, les hérissons ne dorment l'hiver engourdis dans leurs trous; on ne doute point que les chauve-souris ne passent cette mauvaise saison dans ce même état de torpeur, accrochées au plafond des grottes souterraines et enveloppées de leurs ailes comme d'un manteau; mais on doute que les hirondelles vivent six mois sans respirer ou qu'elles respirent sous l'eau pendant six mois; on en

doute, non-seulement parce que la chose tient du merveilleux, mais parce qu'il n'y a pas une seule observation, vraie ou fausse, sur la sortie des hirondelles hors de l'eau ; quoique cette sortie, si elle était réelle, dût avoir lieu et très-fréquemment dans la saison où l'on s'occupe le plus des étangs et de leur pêche ; enfin l'on en doute jusque sur les bords de la mer Baltique. Le docteur Halmann, moscovite, et M. Browne, norwégien, se trouvant à Florence, ont assuré aux auteurs de l'*Ornithologie italienne*, que dans leurs pays respectifs, les hirondelles paroissoient et disparoissoient à-peu-près dans les mêmes temps qu'en Italie, et que leur prétendu séjour sous l'eau pendant l'hiver est une fable qui n'a cours que parmi le peuple.

M. Tesdorf de Lubec, homme qui joint beaucoup de philosophie à des connoissances très-étendues et très-variées, a mandé à M. le comte de Buffon,



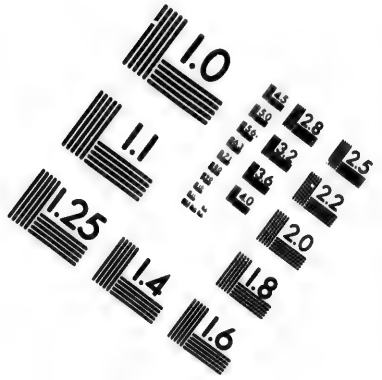
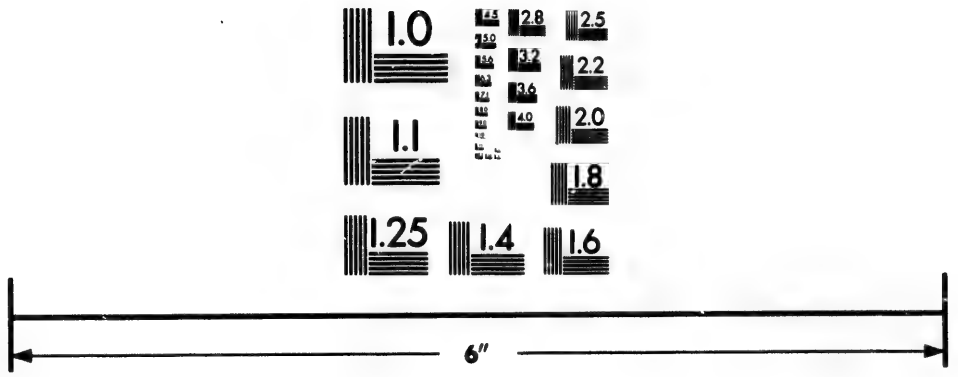
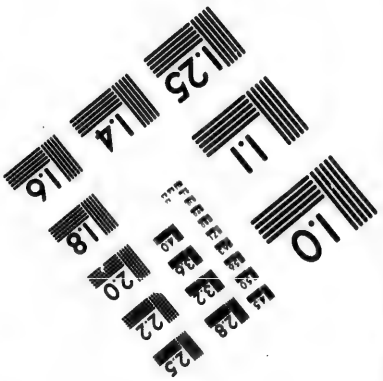


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

que malgré toute la peine qu'il s'étoit donnée pendant quarante ans, il n'avoit pu encore parvenir à avoir une seule hirondelle tirée de l'eau.

M. Klein qui a fait tant d'efforts pour donner crédit à l'immersion et à l'émersion des hirondelles, avoue lui-même qu'il n'a jamais été assez heureux pour les prendre sur le fait.

M. Herman, habile professeur d'histoire naturelle à Strasbourg, et qui semble pencher pour l'opinion de M. Klein, mais qui aime la vérité par-dessus tout, me fait dans ses lettres le même aveu ; il a voulu voir et n'a rien vu.

Deux autres observateurs dignes de toute confiance, M. Hebert et M. le vicomte de Querhoënt, m'assurent qu'ils ne connoissent la prétendue immersion des hirondelles que par ouï-dire, et que jamais ils n'ont rien apperçu par eux-mêmes qui tendît à la confirmer.

M. le docteur Lottinger, qui a beau-

coup étudié les procédés des oiseaux, et qui n'est pas toujours de mon avis, regarde cette immersion comme un paradoxe insoutenable.

On sait qu'il a été offert publiquement en Allemagne, à quiconque apporteroit, pendant l'hiver, de ces hirondelles trouvées sous l'eau, de les payer, en donnant autant d'argent poids pour poids, et qu'il ne s'en est pas trouvé une seule à payer.

Plusieurs personnes, gens de lettres, hommes en place, grands seigneurs qui croyoient à cet étrange phénomène, et avoient à cœur d'y faire croire, ont promis souvent d'envoyer des groupes de ces hirondelles pêchées pendant l'hiver, et n'ont rien envoyé.

M. Klein produit des certificats, mais presque tous signés par une seule personne qui parle d'un fait unique, lequel s'est passé long-temps auparavant, ou lorsqu'elle étoit encore enfant, ou d'un fait qu'elle ne sait que par ouï-dire;

certificats par lesquels même il est avoué que ces pêches d'hirondelles sont des cas fort rares, tandis qu'au contraire ils devroient être fort communs; certificats dénués de ces circonstances instructives et caractérisées qui accompagnent ordinairement une relation originale; enfin, certificats qui paroissent tous calqués sur le texte d'Olaüs : ici l'incertitude naît des preuves elles-mêmes, et devient la réfutation de l'erreur que je combats; c'est le cas de dire, le fait est certain, donc il est faux.

Mais ce n'est point assez d'avoir réduit à leur juste valeur les preuves dont on a voulu étayer ce paradoxe, il faut encore faire voir qu'il est c aire aux lois connues du mécanisme animal. En effet, lorsqu'une fois un quadrupède, un oiseau a commencé de respirer, et que le trou ovale qui faisoit dans le fœtus la communication des deux ventricules du cœur, est fermé,

cet oiseau, ce quadrupède ne peut cesser de respirer sans cesser de vivre, et certainement il ne peut respirer sous l'eau. Que l'on tente, ou plutôt que l'on renouvelle l'expérience, car elle a été déjà faite ; que l'on essaye de tenir une hirondelle sous l'eau pendant quinze jours avec toutes les précautions indiquées, comme de lui mettre la tête sous l'aile, ou quelques brins d'herbe dans le bec, etc. que l'on essaye seulement de la tenir enfermée dans une glacière, comme a fait M. de Buffon, elle ne s'engourdira pas, elle mourra et dans la glacière, comme s'en est assuré M. de Buffon, et bien plus sûrement encore étant plongée sous l'eau ; elle y mourra d'une mort réelle, à l'épreuve de tous les moyens employés avec succès contre la mort apparente des animaux noyés récemment : comment donc oseroit-on se permettre de supposer que ces mêmes oiseaux puissent vivre sous l'eau pendant six mois

tout d'une haleine? Je sais qu'on dit cela possible à certains animaux; mais voudroit-on comparer, comme a fait M. Klein, les hirondelles aux insectes, aux grenouilles, aux poissons, dont l'organisation intérieure est si différente? Voudroit-on même s'autoriser de l'exemple des marmottes, des loirs, des hérissons, des chauve-souris, dont nous parlions tout-à-l'heure, et, de ce que ces animaux vivent pendant l'hiver engourdis, conclure que les hirondelles pourroient aussi passer cette saison dans un état de torpeur à-peu-près semblable? Mais sans parler du fonds de nourriture que ces quadrupèdes trouvent en eux-mêmes dans la graisse surabondante dont ils sont pourvus sur la fin de l'automne, et qui manque à l'hirondelle; sans parler de leur peu de chaleur intérieure, observée par M. de Buffon, en quoi ils diffèrent encore de l'hirondelle; sans me prévaloir de ce que souvent ils périssent dans leurs

trous, et passent de l'état de torpeur à l'état de mort quand les hivers sont un peu longs, ni de ce que les hérissons s'engourdissent aussi au Sénégal, où l'hiver est plus chaud que notre plus grand été, et où l'on sait que nos hirondelles ne s'engourdissent point; je me contente d'observer que ces quadrupèdes sont dans l'air, et non pas sous l'eau, qu'ils ne laissent pas de respirer, quoiqu'ils soient engourdis; que la circulation de leur sang et de leurs humeurs, quoique beaucoup ralentie, ne laisse pas de continuer; elle continue de même, suivant les observations de Vallisnieri, dans les grenouilles qui passent l'hiver au fond des marais, mais la circulation s'exécute dans ces amphibies par une mécanique toute différente de celle qu'on observe dans les quadrupèdes ou les oiseaux; et il est contraire à toute expérience, comme je l'ai dit, que des oiseaux plongés dans un liquide quelconque, puissent y res-

pirer, et que leur sang puisse y conserver son mouvement de circulation; or, ces deux mouvemens, la respiration et la circulation, sont essentiels à la vie, sont la vie même. On sait que le docteur Hook, ayant étranglé un chien, et lui ayant coupé les côtes, le diaphragme, le péricarde, le haut de la trachée-artère, fit ressusciter et mourir cet animal autant de fois qu'il voulut, en soufflant ou cessant de souffler de l'air dans ses poumons. Il n'est donc pas possible que les hirondelles ni les cigognes, car on les a mises aussi du nombre des oiseaux plongeurs, vivent six mois sous l'eau sans aucune communication avec l'air extérieur; et d'autant moins possible, que cette communication est nécessaire, même aux poissons et grenouilles, du moins c'est ce qui résulte des expériences que je viens de faire sur plusieurs de ces animaux.

De dix grenouilles qui avoient été trouvées sous la glace, le 2 février,

j'en ai mis trois des plus vives dans trois vaisseaux de verre pleins d'eau, de manière que, sans être gênées d'ailleurs, elles ne pouvoient s'élever à la surface, et qu'une partie de cette même surface étoit en contact immédiat avec l'air extérieur; trois autres grenouilles ont été jetées en même temps chacune dans un vase à demi plein d'eau, avec liberté entière de venir respirer à la surface; enfin, les quatre restantes ont été mises toutes ensemble dans le fond d'un grand vaisseau ouvert, et vide de toute liqueur.

J'avois auparavant observé leur respiration soit dans l'air, soit dans l'eau, et j'avois reconnu qu'elles l'avoient très-irrégulière; que, lorsqu'on les laissoit libres dans l'eau, elles s'élevoient au-dessus, en sorte que leurs narines débordoient et se trouvoient dans l'air; on voyoit alors dans leur gorge un mouvement oscillatoire qui correspondoit à-peu-près à un autre mouvement alter-

natif de dilatation et de contraction des narines : dès que les narines étoient sous l'eau, elles se fermoient, et les deux mouvemens cessoient presque subitement ; mais ils recommençoient aussi tôt que les narines se retrouvoient dans l'air. Si on contraignoit brusquement ces grenouilles de plonger, elles donnoient des signes visibles d'incommodité, et lâchoient une quantité de bulles d'air : lorsque l'on remplissoit le bocal jusqu'aux bords, et qu'on le recouvroit d'un poids de douze onces, elles enlevoient ce poids et le faisoient tomber pour avoir de l'air. A l'égard des trois grenouilles que l'on a tenues constamment sous l'eau, elles n'ont cessé de faire tous leurs efforts pour s'approcher le plus près possible de la surface, et enfin elles sont mortes, les unes au bout de vingt-quatre heures, les autres au bout de deux jours ; mais il en a été autrement des trois qui avoient l'air et l'eau, et des

quatre qui avoient l'air et point d'eau ; de ces sept grenouilles les quatre dernières et une des premières se sont échappées au bout d'un mois, et les deux qui sont restées, l'une mâle et l'autre femelle, sont plus vives que jamais dans ce moment (22 avril 1779), et dès le 6 la femelle avoit pondu environ 1300 œufs.

Les mêmes expériences faites avec les mêmes précautions sur neuf petits poissons de sept espèces différentes, ont donné des résultats semblables ; ces sept espèces sont les goujons, les ablettes, les meuniers, les vérons, les chabots, les rousses et une autre dont je ne connois que le nom vulgaire en usage dans le pays que j'habite, savoir, la *bouzière* : huit individus des six premières espèces, tenus sous l'eau, sont morts en moins de vingt-quatre heures, tandis que les individus qui étoient dans des bouteilles semblables, mais avec la liberté de s'élever à la surface

de l'eau, ont vécu et conservé toute leur vivacité : à la vérité, la *bouzière* renfermée a vécu plus long-temps que les six autres espèces ; mais j'ai remarqué que l'individu libre de cette même espèce ne montoit que rarement au-dessus de l'eau, et il est à présumer que ces poissons se tiennent plus habituellement que les autres au fond des ruisseaux, ce qui supposeroit une organisation un peu différente ; cependant je dois ajouter que l'individu renfermé s'élevoit souvent jusqu'aux tuyaux de paille qui l'empêchoient d'arriver au-dessus de l'eau ; que dès le second jour il étoit souffrant, mal à son aise ; que sa respiration commença dès-lors à devenir pénible, et son écaille pâle et blanchâtre.

Mais ce qui paroîtra plus surprenant, c'est que de deux carpes égales, celle que j'ai tenue constamment sous l'eau, a vécu un tiers de moins que celle que j'ai tenue hors de l'eau, quoi-

que celle-ci, en se débattant, fût tombée de dessus la tablette d'une cheminée qui avoit environ quatre pieds de hauteur : et dans deux autres expériences comparées, faites sur des meuniers beaucoup plus gros que ceux dont il a été question ci-dessus, ceux qu'on a tenus dans l'air ont vécu plus long-temps, et quelques-uns une fois plus long-temps que ceux qu'on a tenus sous l'eau.

J'ai dit que les grenouilles sur lesquelles j'ai fait mes observations, avoient été trouvées sous la glace; et, comme il seroit possible que cette circonstance donnât lieu de croire à quelques personnes que les grenouilles peuvent vivre long-temps sous l'eau et sans air, je crois devoir ajouter que celles qui sont sous la glace ne sont point sans air, puisqu'il est connu que l'eau, tandis qu'elle se glace, laisse échapper une grande quantité d'air qui s'amasse nécessairement entre l'eau

et la glace, et que les grenouilles savent bien trouver.

Si donc il est constaté par les expériences ci-dessus que les grenouilles et les poissons ne peuvent se passer d'air ; s'il est acquis par l'observation générale de tous les pays et de tous les temps, qu'aucun amphibie, petit ou grand, ne peut subsister sans respirer l'air, au moins par intervalles, et chacun à sa manière ; comment se persuader que des oiseaux puissent en supporter l'entière privation pendant un temps considérable ? comment supposer que les hirondelles, ces filles de l'air, qui paroissent organisées pour être toujours suspendues dans ce fluide élastique et léger, ou du moins pour le respirer toujours, puissent vivre pendant six mois sans air ?

Je serois sans doute plus en droit que personne d'admettre ce paradoxe, ayant eu l'occasion de faire une expérience, peut-être unique jusqu'à pré-

sent, qui tend à le confirmer. Le 5 septembre à onze heures du matin, j'avois renfermé dans une cage une nichée entière d'hirondelles de fenêtre, composée, du père, de la mère et de trois jeunes en état de voler; étant revenu quatre ou cinq heures après dans la chambre où étoit cette cage, je m'apperçus que le père n'y étoit plus, et ce ne fut qu'après une demi-heure de recherche que je le trouvai; il étoit tombé dans un grand pot à l'eau où il s'étoit noyé; je lui reconnus tous les symptômes d'une mort apparente, les yeux fermés, les ailes pendantes, tout le corps roide; il me vint à l'esprit de le ressusciter, comme j'avois autrefois ressuscité des mouches noyées; je l'enterrai donc à quatre heures et demie sous de la cendre chaude, ne laissant à découvert que l'ouverture du bec et des narines; il étoit couché sur son ventre : bientôt il commença à avoir un mouvement sensible de res-

piration qui faisoit fendre la couche de cendres dont le dos étoit couvert; j'eus soin d'y en ajouter ce qu'il falloit: à sept heures la respiration étoit plus marquée, l'oiseau ouvroit les yeux de temps en temps, mais il étoit toujours couché sur son ventre; à neuf heures je le trouvai sur ses pieds, à côté de son petit tas de cendres; le lendemain matin il étoit plein de vie; on lui présenta de la pâtée, des insectes, il refusa le tout, quoiqu'il n'eût rien mangé la veille; l'ayant posé sur une fenêtre ouverte, il y resta quelques momens à regarder de côté et d'autre, puis il prit son essor en jetant un petit cri de joie, et dirigea son vol du côté de la rivière. Cette espèce de résurrection d'une hirondelle noyée depuis deux ou trois heures, ne m'a point disposé à croire possible la résurrection périodique et générale de toutes les hirondelles après avoir passé plusieurs mois sous l'eau: la première est un phéno-

mène auquel les progrès de la médecine moderne nous ont accoutumés, et qui se réalise tous les jours sous nos yeux dans la personne des noyés; la seconde, n'est, à mon avis, ni vraie ni vraisemblable; car indépendamment de ce que j'ai dit, n'est-il pas contre toute vraisemblance que les mêmes causes produisent des effets contraires? que la température de l'automne dispose les oiseaux à l'engourdissement, et que celle du printemps les dispose à se ranimer, tandis que le degré moyen de cette dernière température, à compter du 22 mars au 20 avril, est moindre que le degré moyen de celle de l'automne, à compter du 22 septembre au 20 octobre? par la même raison n'est-il pas contre toute vraisemblance que l'occulte énergie de cette température printannière, lors même qu'elle est plus froide et plus long-temps froide que de coutume, comme elle le fut en 1740, ne laisse

pas de réveiller les hirondelles jusqu'au fond des eaux, sans réveiller en même temps les insectes dont elles se nourrissent, et qui sont néanmoins plus exposés et plus sensibles à son action? d'où il arrive que les hirondelles ne ressuscitent alors que pour mourir de faim, au lieu de s'engourdir une seconde fois et de se replonger dans l'eau comme elles devroient faire si les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets; n'est-il pas contre toute vraisemblance que ces oiseaux supposés engourdis, sans mouvement, sans respiration, percent les glaces, qui souvent couvrent et ferment les lacs au temps de la première apparition des hirondelles; et qu'au contraire, lorsque la température des mois de février et de mars est douce et même chaude, comme elle fut en 1774, elle n'avance pas d'un seul jour l'époque de cette apparition? N'est-il pas contre la vraisemblance que l'au-

tomne étant chaude, ces oiseaux ne laissent pas de s'engourdir au temps marqué, quoique l'on veuille regarder le froid comme la cause de cet engourdissement ? enfin, n'est-il pas contre toute vraisemblance que les hirondelles du nord, qui sont absolument de la même espèce que celles du midi, ayent des habitudes si différentes, et qui supposent une toute autre organisation ?

En recherchant d'après les faits connus ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur populaire ou savante, j'ai pensé que parmi le grand nombre d'hirondelles qui se rassemblent la nuit dans les premiers et derniers temps de leur séjour sur les joncs des étangs, et qui voltigent si fréquemment sur l'eau, il peut s'en noyer plusieurs par divers accidens faciles à imaginer; que des pêcheurs auront pu trouver dans leurs filets quelques-unes de ces hirondelles noyées récemment; qu'ayant été por-

tées dans un poêle, elles auront repris le mouvement sous leurs yeux; que delà on aura conclu trop vîte et beaucoup trop généralement, qu'en certains pays toutes les hirondelles passoient leur quartier d'hiver sous l'eau; enfin que des savans se seront appuyés d'un passage d'Aristote, pour n'attribuer cette habitude qu'aux hirondelles des contrées septentrionales, à cause de la distance des pays chauds où elles pourroient trouver la température et la nourriture qui leur conviennent : comme si une distance de quatre ou cinq cents lieues de plus étoit un obstacle pour des oiseaux qui volent aussi légèrement, et sont capables de parcourir jusqu'à deux cents lieues dans un jour, et qui d'ailleurs, en s'avançant vers le midi, trouvent une température toujours plus douce, une nourriture toujours plus abondante. Aristote croyoit en effet à l'occultation des hirondelles et de quelques autres oiseaux,

en quoi il ne se trompoit que dans la trop grande généralité de son assertion ; car il est très-vrai que l'on voit quelquefois l'hiver paroître des hirondelles de rivage, de cheminée, etc. dans les temps doux ; on en vit deux de la dernière espèce voltiger tous les jours dans les cours du château de Mayac en Périgord, le 27 décembre 1775, par un vent de midi accompagné d'une petite pluie. J'ai sous les yeux un procès-verbal revêtu d'un grand nombre de signatures respectables qui attestent ce fait, et ce fait qui confirme à quelques égards le sentiment d'Aristote sur l'occultation des hirondelles, ne s'accorde point avec ce qu'ajoute ce philosophe, qu'elles sont alors sans plumes. On peut croire que les hirondelles vues le 17 décembre en Périgord, étoient ou des adultes, dont la ponte avoit été retardée, ou des jeunes qui n'ayant pas eu l'aile assez forte pour voyager avec les autres, étoient restées en arrière ; et par une

suite des hasards heureux, avoient rencontré une retraite, une exposition, une saison, et des nourritures convenables: ce sont apparemment quelques exemples pareils, moins rares dans la Grèce que dans notre Europe septentrionale, qui auront donné lieu à l'hypothèse de l'occultation générale des hirondelles, non-seulement de celles de fenêtre et de cheminée, mais encore de celles de rivage; car M. Klein prétend aussi que ces dernières restent l'hiver engourdies dans leurs trous; et il faut avouer que ce sont celles qui pourroient en être soupçonnées avec plus de vraisemblance, puisqu'à Malte et même en France, elles paroissent assez souvent pendant l'hiver. M. de Buffon n'avoit pas eu l'occasion d'en voir par lui-même dans cette saison, mais il les avoit vues de l'œil de l'esprit; il avoit jugé, d'après leur nature, que s'il y avoit une espèce d'hirondelle sujette à l'engourdissement, ce devoit

être celle-ci : en effet, les hirondelles de rivage craignent moins le froid que les autres, puisqu'elles se tiennent presque toujours sur les ruisseaux et les rivières ; selon toute apparence elles ont aussi le sang moins chaud ; les trous où elles pondent, où elles habitent, ressemblent beaucoup au domicile des animaux que l'on sait qui s'engourdissent ; d'ailleurs, elles trouvent dans la terre des insectes en toute saison, elles peuvent donc vivre au moins une partie de l'hiver dans un pays où les autres hirondelles périroient faute de nourriture : encore faut-il bien se garder de faire de cette occultation une loi générale pour toute l'espèce ; elle doit être restreinte à quelques individus seulement ; c'est une conséquence qui résulte d'une observation faite en Angleterre au mois d'octobre 1757, et dirigée par M. Collinson ; il ne se trouva pas une seule de ces hirondelles dans une berge criblée de leurs trous, et que l'on

fouilla très-exactement. La principale source des erreurs dans ce cas, et dans beaucoup d'autres, c'est la facilité avec laquelle on se permet de tirer des conséquences générales de quelques faits particuliers et souvent mal vus.

Puis donc que les hirondelles (je pourrois dire tous les oiseaux de passage) ne cherchent point, ne peuvent trouver sous l'eau un asyle analogue à leur nature contre les inconvéniens de la mauvaise saison, il en faut revenir à l'opinion la plus ancienne, la plus conforme à l'observation et à l'expérience ; il faut dire que ces oiseaux ne trouvant plus dans un pays les insectes qui leur conviennent, passent dans des contrées moins froides qui leur offrent en abondance cette proie sans laquelle ils ne peuvent subsister ; et il est si vrai, que c'est-là la cause générale et déterminante des migrations des oiseaux, que ceux-là partent les premiers qui vi-

vent d'insectes voltigeans, et pour ainsi dire aériens, parce que ces insectes manquent les premiers; ceux qui vivent de larves, de fourmis et autres insectes terrestres, en trouvent plus long-temps et partent plus tard; ceux qui vivent de baies, de petites graines et de fruits qui mûrissent en automne, et restent sur les arbres tout l'hiver, n'arrivent aussi qu'en automne, et restent dans nos campagnes la plus grande partie de l'hiver; ceux qui vivent des mêmes choses que l'homme et de son superflu, restent toute l'année à portée des lieux habités; enfin de nouvelles cultures qui s'introduisent dans un pays, donnent lieu à la longue à de nouvelles migrations : c'est ainsi qu'après avoir établi à la Caroline, la culture de l'orge, du riz et du froment, les colons y ont vu arriver regulièrement chaque année des volées d'oiseaux qu'on n'y connoissoit point, et à qui l'on a donné, d'après la circons-

tance, les noms d'*oiseaux de riz*, d'*oiseaux à blé*, *etc.* D'ailleurs, il n'est pas rare de voir dans les mers d'Amérique des nuées d'oiseaux attirés par des nuées de papillons si considérables, que l'air en est obscurci. Dans tous les cas, il paroît que ce n'est ni le climat, ni la saison, mais l'article des subsistances, la nécessité de vivre qui décide principalement de leur marche, qui les fait errer de contrées en contrées, passer ou repasser les mers, ou qui les fixe pour toujours dans un même pays.

J'avoue qu'après cette première cause, il en est une autre qui influe aussi sur les migrations des oiseaux, du moins sur leur retour dans le pays qui les a vus naître. Si un oiseau n'a point le climat, du moins il a une patrie; comme tout autre animal il reconnoît, il affectionne les lieux où il a commencé de voir la lumière, de jouir de ses facultés, où il a éprouvé les premières sensations, goûté les premières

de l'existence; il ne le quitte qu'avec regret, et lorsqu'il y est forcé par la disette; un penchant irrésistible l'y rappelle sans cesse, et ce penchant, joint à la connoissance d'une route qu'il a déjà faite et à la force de ses ailes, le met en état de revenir dans le pays natal toutes les fois qu'il peut espérer d'y trouver le bien-être et la subsistance. Mais sans entrer ici dans la thèse générale du passage des oiseaux et de ses causes, il est de fait que nos hirondelles se retirent au mois d'octobre dans les pays méridionaux, puisqu'on les voit quitter chaque année dans cette même saison les différentes contrées de l'Europe, et arriver peu de jours après en différens pays de l'Afrique, et que même on les a trouvées plus d'une fois en route au milieu des mers. Il est de ma connoissance, disoit Pierre Martir, que les hirondelles, les milans, etc. quittent l'Europe aux approches de l'hiver, et

vont passer cette saison sur les côtes d'Egypte. Le P. Kirker, ce partisan de l'immersion des hirondelles, mais qui la restreignoit aux pays du nord, atteste, sur le rapport des habitans de la Morée, qu'une grande multitude d'hirondelles passe tous les ans avec les cigognes, de l'Egypte et de la Lybie en Europe. M. Adanson nous apprend que les hirondelles de cheminée arrivent au Sénégal vers le 9 octobre, qu'elles en repartent au printemps, et que le 6 de ce même mois d'octobre, étant à cinquante lieues de la côte entre l'île Gorée et le Sénégal, il en vint quatre se poser sur son bâtiment, qu'il reconnut pour de vraies hirondelles d'Europe : il ajoute qu'elles se laissèrent prendre toutes quatre, tant elles étoient fatiguées. En 1765, à-peu-près dans la même saison, le vaisseau de la compagnie, *le Penthièvre*, fut comme inondé, entre la côte d'Afrique et les îles du Cap-Vert, d'une nuée d'hiron-

delles à croupion blanc, qui probablement venoient d'Europe. Leguat, se trouvant dans les mêmes mers le 12 novembre, fit aussi rencontre de quatre hirondelles, qui suivirent son bâtiment pendant sept jours jusqu'au Cap-Vert; et il est à remarquer que c'est précisément la saison où les ruches d'abeilles donnent leurs essaims au Sénégal en très-grande abondance, et celle où les cousins, appelés maringouins, sont fort incommodes, par conséquent fort nombreux; et cela doit être, car c'est le temps où finissent les pluies; or, l'on sait qu'une température humide et chaude est la plus favorable à la multiplication des insectes, sur-tout de ceux qui, comme les maringouins, se plaisent dans les lieux aquatiques. Christophe Colomb en vit une à son second voyage, laquelle s'approcha de ses vaisseaux, le 24 octobre, dix jours avant qu'il découvrît la Dominique. D'autres navi-

gateurs en ont rencontré entre les Canaries et le Cap de Bonne-Espérance. Au royaume d'Issini, selon le missionnaire Loyer, on voit dans le mois d'octobre et dans les mois suivans, une multitude d'hirondelles qui viennent des autres pays. M. Edwards assure que les hirondelles quittent l'Angleterre en automne, et que celles de cheminée se trouvent au Bengale. On voit toute l'année des hirondelles au Cap de Bonne-Espérance, dit Kolbe, mais en fort grand nombre pendant l'hiver, ce qui suppose qu'en cette contrée il y en a quelques-unes de sédentaires et beaucoup de voyageuses; car on ne prétendra pas apparemment qu'elles se cachent sous l'eau ou dans des trous pendant l'été. Les hirondelles du Canada, dit le P. Charlevoix, sont des oiseaux de passage comme celles d'Europe; celles de la Jamaïque, dit le docteur Stubbes, quittent cette île dans les mois d'hiver, quelque

chaud qu'il fasse. Tout le monde connoît l'expérience heureuse et singulière de M. Frisch, qui, ayant attaché aux pieds de quelques-uns de ces oiseaux un fil teint en détrempe, revit l'année suivante ces mêmes oiseaux avec leur fil qui n'étoit point décoloré, preuve assez bonne que du moins ces individus n'avoient point passé l'hiver sous l'eau, ni même dans un endroit humide, et présomption très-forte qu'il en est ainsi de toute l'epèce. On peut s'attendre que, lorsque l'Afrique et certaines parties de l'Asie seront plus fréquentées et mieux connues, on parviendra à découvrir les diverses stations, non-seulement des hirondelles, mais encore de la plupart des oiseaux que les habitans des îles de la Méditerranée voient passer et repasser chaque année à l'aide des vents; car ces passages sont une sorte de navigation de long cours; les oiseaux, comme on a vu, ne les entreprennent

guère que lorsqu'ils sont aidés par un vent favorable ; mais, lorsqu'ils sont surpris au milieu de leur course par les vents contraires, il peut arriver que, se trouvant exténués de fatigue, ils se posent sur le premier vaisseau qui se présente, comme l'ont éprouvé plusieurs navigateurs au temps du passage. Il peut arriver qu'à défaut de bâtimens ils tombent dans la mer, et soient engloutis par les flots ; c'est alors que l'on pourroit, en jetant le filet à propos, pêcher véritablement des hirondelles noyées, et, en s'y prenant bien, les rappeler à la vie : mais on sent que ces hasards ne peuvent avoir lieu en terre-ferme, ni sur des mers d'une petite étendue.

Dans presque tous les pays connus, les hirondelles sont regardées comme amies de l'homme et à très-juste titre, puisqu'elles consomment une multitude d'insectes qui vivroient aux dépens de l'homme. Il faut convenir que

les engoulevents auroient les mêmes droits à sa reconnoissance, puisqu'ils lui rendent les mêmes services; mais pour les lui rendre ils se cachent dans les ombres du crépuscule, et l'on ne doit pas être surpris qu'ils restent ignorés, eux et leurs bienfaits.

Ma première idée avoit été de séparer ici les martinets des hirondelles, et d'imiter en cela la nature qui semble les avoir elle-même séparés, en leur inspirant un éloignement réciproque; jamais on n'a vu les oiseaux de ces deux familles voler de compagnie, au lieu que l'on voit, du moins quelquefois, nos trois espèces d'hirondelles se réunir en une seule troupe. D'ailleurs, la famille des martinets se distingue de l'autre par des différences assez considérables dans la conformation, les habitudes et le naturel : 1°. dans la conformation; car leurs pieds sont plus courts, et absolument inutiles pour marcher ou pour prendre

leur volée quand ils sont à plate-terre; de plus, leurs quatre doigts sont tournés en avant, et chacun de ces doigts n'a que deux phalanges, compris celle de l'ongle; 2°. dans les habitudes, ils arrivent plus tard et partent plus tôt, quoiqu'ils semblent craindre davantage la chaleur: ils font leur ponte dans les crevasses des vieilles murailles, et le plus haut qu'ils peuvent; ils ne construisent point de nid, mais ils garnissent leur trou d'une litière peu choisie et fort abondante, en quoi ils se rapprochent des hirondelles de rivage; lorsqu'ils vont à la provision, ils remplissent leur large gosier d'insectes ailés de toute espèce, en sorte qu'ils ne portent à manger à leurs petits que deux ou trois fois par jour; 3°. dans le naturel, ils sont plus défians, plus sauvages que les hirondelles: les inflexions de leur voix sont aussi moins variées, et leur instinct paroît plus borné. Voilà de grandes différences et de for-

tes raisons pour ne point mêler ensemble des oiseaux qui, dans l'état de nature, ne se mêlent jamais les uns avec les autres, et je suivrois ce plan sans hésiter, si nous connoissions assez le naturel et les habitudes des espèces étrangères appartenantes à ces deux races pour être sûrs de rapporter chacune à sa véritable souche; mais nous savons si peu de chose de ces espèces étrangères, que nous courrions risque de tomber à chaque pas dans quelque méprise : il est donc plus prudent, ne pouvant démêler sûrement les oiseaux de ces deux familles, de les laisser ensemble en attendant que de nouvelles observations nous ayent assez instruits sur leur nature, pour assigner à chacun sa véritable place. Nous nous contenterons seulement ici de rapprocher les espèces qui nous paroitront avoir le plus de rapport entr'elles, quant à la conformation extérieure.

Nous ne séparerons point non plus

en deux classes les hirondelles de l'Ancien et du Nouveau-Monde, parce qu'elles se ressemblent toutes beaucoup, et que d'ailleurs ces deux mondes n'en font qu'un seul pour des oiseaux qui ont l'aile aussi bonne, et qui peuvent subsister également à toutes les latitudes.

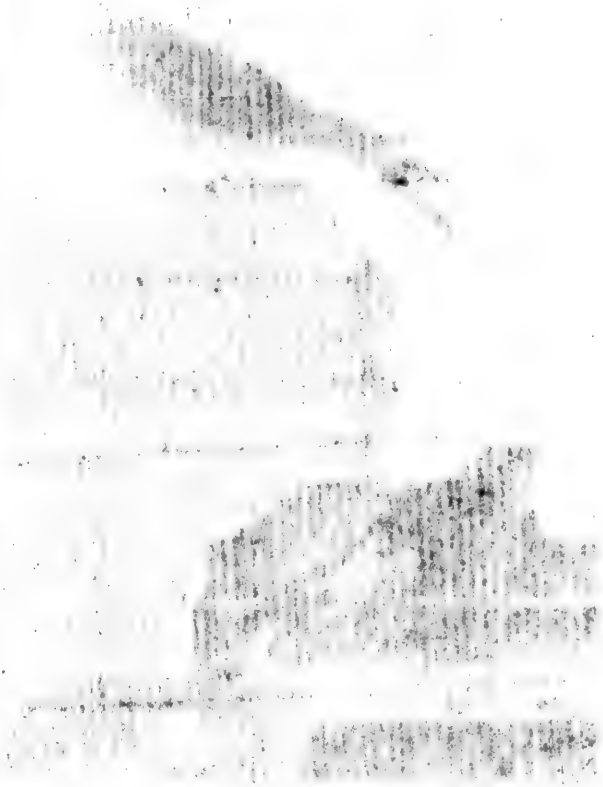
L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE, ou L'HIRONDELLE DOMESTIQUE.

Elle est en effet domestique par instinct; elle recherche la société de l'homme par choix, elle la préfère, malgré ses inconvéniens, à toute autre société; elle niche dans nos cheminées et jusque dans l'intérieur de nos maisons, sur-tout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit; la foule n'est point la société : lorsque les maisons sont trop bien closes, et que les cheminées sont fermées par le haut, comme elles le sont à Nantua et dans

de l'An-
, parce
s beau-
mondes
oiseaux
qui peu-
outes les

MINÉE,
TIQUE.

tique par
ociété de
préfère,
ute autre
heminées
nos mai-
y a peu
la foule
les mai-
t que les
le haut,
a et dans



Deseve del. *Pierron Sculp.*

1. L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE.
2. L'HIRONDELLE DE MURAILLE.

les pays de montagnes, à cause de l'abondance des neiges et des pluies, elle change de logement sans changer d'inclination, elle se réfugie sous les avant-toits et y construit son nid, mais jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme ; et, toutes les fois qu'un voyageur égaré apperçoit dans l'air quelqu'un de ces oiseaux, il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure, et qui lui annoncent infailliblement quelque habitation prochaine : nous verrons qu'il n'en est pas tout-à-fait de même de l'hirondelle de fenêtre.

Celle de cheminée est la première qui paroisse dans nos climats ; c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps ; elle arrive plutôt dans les contrées plus méridionales, et plus tard dans les pays du nord ; mais, quelque douce que soit la température du mois de février et du commencement de mars, quelque froide que soit celle de la fin de mars et du commencement

d'avril, elle ne paroît guère dans chaque pays qu'à l'époque ordinaire; on en voit quelquefois voler à travers les flocons d'une neige très-épaisse. Elles souffrirent beaucoup, comme on sait, en 1740, elles se réunissoient en assez grand nombre sur une rivière qui bordoit une terrasse appartenant alors à M. Hébert, et où elles tomboient mortes à chaque instant; l'eau étoit couverte de leurs petits cadavres : ce n'étoit point par l'excès du froid qu'elles périssoient, tout annonçoit que c'étoit faute de nourriture; celles qu'on ramassoit étoient de la plus grande maigreur, et l'on voyoit celles qui vivoient encore se fixer aux murs de la terrasse dont j'ai parlé, et pour dernière ressource saisir avidement les moucherons desséchés qui pendoient à de vieilles toiles d'araignées.

Il semble que l'homme devroit accueillir, bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui d'ailleurs

lui rend des services réels : il semble au moins que ses services devroient faire sa sûreté personnelle ; et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes qui le protègent quelquefois jusqu'à la superstition ; mais il s'en trouve trop souvent qui se font un amusement inhumain de le tuer à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très-inconstant, très-mobile, par conséquent très-difficile à atteindre : et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux innocens paroissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'il ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule ; elle est plus que ridicule, cette guerre, car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charansons et de plusieurs autres in-

sectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts, et que ces insectes se multiplient dans un pays, et nos pertes avec eux, en même proportion que le nombre des hirondelles et autres insectivores y diminue.

L'expérience de Frisch et quelques autres semblables, prouvent que les mêmes hirondelles reviennent aux mêmes endroits; elles n'arrivent que pour faire leurs pontes et se mettent tout de suite à l'ouvrage; elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente, si le local le permet; j'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée qui étoient ainsi construits par étages; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres, tous quatre égaux entr'eux, maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin; il y en avoit de deux grandeurs et de deux formes différentes, les plus grandes représentoient un demi-cylindre

creux, ouvert par le dessus, d'environ un pied de hauteur; ils occupoient le milieu des parois de la cheminée; les petits occupoient les angles, et ne formoient que le quart d'un cylindre ou même d'un cône renversé. Le premier nid, qui étoit le plus bas, avoit son fond maçonné comme le reste; mais ceux des étages supérieurs n'étoient séparés des inférieurs que par leur matelas composé de paille, d'herbe sèche et de plumes. Au reste, parmi les petits nids des angles je n'en ai trouvé que deux qui fussent par étages; je crois que c'étoient les nids des jeunes; ils n'étoient pas si bien faits que les grands.

Dans cette espèce, comme dans la plupart des autres, c'est le mâle qui chante l'amour, mais la femelle n'est pas absolument muette; son gazouillement ordinaire semble même prendre alors de la volubilité, elle est encore moins insensible, car non-seulement elle re-

çoit les caresses du mâle avec complaisance, mais elle les lui rend avec ardeur, et l'excite quelquefois par ses agaceries. Ils font deux pontes par an, la première d'environ cinq œufs, la seconde de trois. Ces œufs sont blancs selon Willulghby, et tachetés selon Klein et Aldrovande; ceux que j'ai vus étoient blancs. Tandis que la femelle couve, le mâle passe la nuit sur le bord du nid; il dort peu, car on l'entend babiller dès l'aube du jour, et il voltige presque jusqu'à la nuit close; lorsque les petits sont éclos, les père et mère leur portent sans cesse à manger, et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid, jusqu'à ce que les petits devenus plus forts sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine; mais ce qui est plus intéressant, c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler, en les animant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture,

et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir, les poussant doucement, et non sans quelque inquiétude hors du nid, jouant devant eux et avec eux dans l'air, comme pour leur offrir un secours toujours présent, et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif qu'on croiroit en entendre le sens. Si l'on joint à cela ce que dit Boërhaave de cet oiseau, qui étant allé à la provision, et trouvant à son retour la maison où étoit son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter nourriture et secours à ses petits, on jugera avec quelle passion les hirondelles aiment leur géniture.

On a prétendu que lorsque leurs petits avoient les yeux crevés, même arrachés, elles les guérissoient et leur rendoient la vue avec une certaine herbe, qui a été appelée *chélidoine*, c'est-à-dire, herbe aux hirondelles; mais les expériences de Redi et de M. de la Hire

apprennent qu'il n'est besoin d'aucune herbe pour cela, et que lorsque les yeux d'un jeune oiseau sont, je ne dis pas arrachés tout-à-fait, mais seulement crevés ou même flétris, ils se rétablissent très-promptement et sans aucun remède. Aristote le savoit bien, et l'a écrit; Celse l'a répété; les expériences de Redi et de M. de la Hire, et de quelques autres, sont sans réplique, et néanmoins l'erreur dure encore.

Outre les différentes inflexions de voix dont j'ai parlé jusqu'ici, les hirondelles de cheminée ont encore le cri d'assemblée, le cri de plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là; ce qui suppose une grande mobilité dans leur sens intérieur.

J'ai dit ailleurs que ces oiseaux vivoient d'insectes ailés qu'ils happent en volant; mais comme ces insectes ont

le vol plus ou moins élevé, selon qu'il fait plus ou moins chaud, il arrive que lorsque le froid ou la pluie les rabat près de terre, et les empêche même de faire usage de leurs ailes, nos oiseaux rasent la terre et cherchent ces insectes sur les tiges des plantes, sur l'herbe des prairies et jusque sur le pavé de nos rues : ils rasent aussi les eaux, et s'y plongent quelquefois à demi, en poursuivant les insectes aquatiques; et dans les grandes disettes, ils vont disputer aux araignées leur proie jusqu'au milieu de leurs toiles, et finissent par les dévorer elles-mêmes : dans tous les cas, c'est la marche du gibier qui détermine celle du chasseur. On trouve dans leur estomac des débris de mouches, de cigales, de scarabées, de papillons et même de petites pierres, ce qui prouve qu'elles ne prennent pas toujours les insectes en volant, et qu'elles les saisissent quelquefois étant posées. En effet, quoique les hirondelles de

cheminée passent la plus grande partie de leur vie dans l'air, elles se posent assez souvent sur les toits, les cheminées, les barres de fer, et même à terre et sur les arbres. Dans notre climat elles passent souvent les nuits, vers la fin de l'été, perchées sur des aunes au bord des rivières, et c'est alors qu'on les prend en grand nnmbre, et qu'on les mange en certain pays; elles choisissent les branches les plus basses qui se trouvent au-dessous des berges et bien à l'abri du vent : on a remarqué que les branches qu'elles adoptent pour y passer ainsi la nuit, meurent et se dessèchent.

C'est encore sur un arbre, mais sur un très-grand arbre qu'elles ont coutume de s'assembler pour le départ: ces assemblées ne sont que de trois ou quatre cents, car l'espèce n'est pas si nombreuse, à beaucoup près, que celle des hirondelles de fenêtre. Elles s'en vont de ce pays-ci vers le commence-

ment d'octobre; elles partent ordinairement la nuit comme pour dérober leur marche aux oiseaux de proie qui ne manquent guère de les harceler dans leur route. M. Frisch en a vu quelquefois partir en plein jour, et M. Hébert en a vu plus d'une fois, au temps du départ, des pelotons de quarante ou cinquante qui faisoient route au haut des airs, et il a observé que dans cette circonstance leur vol étoit non-seulement plus élevé qu'à l'ordinaire, mais encore beaucoup plus uniforme et plus soutenu. Elles dirigent leur route du côté du midi; en s'aidant d'un vent favorable autant qu'il est possible, et lorsqu'elles n'éprouvent point de contretemps, elles arrivent en Afrique dans la première huitaine d'octobre; si durant la traversée il s'élève un vent de sud-est qui les repousse, elles relâchent, de même que les autres oiseaux de passage, dans les îles qui se trouvent sur leur chemin. M. Adanson

en a vu arriver dès le 6 octobre à six heures et demie du soir sur les côtes du Sénégal, et les a bien reconnues pour être nos vraies hirondelles; il s'est assuré depuis qu'on ne les voyoit dans ces contrées que pendant l'automne et l'hiver : il nous apprend qu'elles y couchent toutes les nuits seules ou deux à deux, dans le sable, sur le bord de la mer, et quelquefois en grand nombre dans les cases, perchées sur les chevrons de la couverture; enfin, il ajoute une observation importante, c'est que ces oiseaux ne nichent point au Sénégal, aussi M. Frisch observe-t-il qu'au printemps elles ne ramènent jamais avec elles des jeunes de l'année; d'où l'on peut inférer que les contrées plus septentrionales sont leur véritable patrie, car la patrie d'une espèce quelconque est le pays où elle fait l'amour et se perpétue.

Quoiqu'en général ces hirondelles soient des oiseaux de passage, même

en Grèce et en Asie, on peut bien s'imaginer qu'il en reste quelques-unes pendant l'hiver, sur-tout dans les pays tempérés où elles trouvent des insectes; par exemple, dans les îles d'Hières et sur la côte de Gênes, où elles passent les nuits sur les orangers en pleine terre, où elles causent beaucoup de dommage à ces précieux arbrisseaux. D'un autre côté on dit qu'elles paroissent rarement dans l'île de Malte.

On s'est quelquefois servi, et l'on pourroit encore se servir avec le même succès de ces oiseaux pour faire savoir très-promptement des nouvelles intéressantes : il ne s'agit que d'avoir une couveuse prise sur ses œufs dans l'endroit même où l'on veut envoyer l'avis, et de la lâcher avec un fil à la patte; noué d'un certain nombre de nœuds, teint d'une certaine couleur, d'après ce qui aura été convenu; cette bonne mère prendra aussitôt son essor vers le pays où est sa couvée, et portera

avec une célérité incroyable les avis qui lui auront été confiés.

L'hirondelle de cheminée a la gorge, le front et deux espèces de sourcils d'une couleur aurore ; tout le reste du dessous du corps blanchâtre avec une teinte de ce même aurore ; tout le reste de la partie supérieure de la tête et du corps d'un noir bleuâtre éclatant, seule couleur qui paroisse, les plumes étant bien rangées, quoiqu'elles soient cendrées à la base et blanches dans leur partie moyenne ; les pennes des ailes suivant les différentes incidences de la lumière, tantôt d'un noir-bleuâtre, plus clair que le dessus du corps, tantôt d'un brun-verdâtre ; les pennes de la queue noirâtres avec des reflets verts ; les cinq paires latérales marquées d'une tache blanche vers le bout ; le bec noir au-dehors, jaune au-dedans ; le palais et les coins de la bouche jaunes aussi, et les pieds noirâtres. Dans les mâles, la couleur aurore de la gorge est plus

vive, et le blanc du dessous du corps a une légère teinte de rougeâtre.

Le poids moyen de toutes les hirondelles que j'ai pesées, est d'environ trois gros ; elles paroissent plus grosses à l'œil, et cependant elles pèsent moins que les hirondelles de fenêtre.

Longueur totale, six pouces et demi; le bec représente un triangle isocèle curviligne dont les côtés sont concaves, et ont sept ou huit lignes; tarse, cinq lignes, sans aucun duvet; ongles minces, peu courbés, fort pointus, le postérieur le plus fort de tous; vol, un pied ; queue, trois pouces un quart, très-fourchue (beaucoup moins dans les jeunes), composée de douze pennes, dont la paire la plus extérieure dépasse la paire suivante d'un pouce, la paire intermédiaire de quinze à vingt lignes, et les ailes de quatre à six lignes; elle est ordinairement plus longue dans le mâle.

On m'a envoyé, pour variétés, des

individus qui avoient toutes les couleurs plus foibles et la queue peu fourchue; c'étoient probablement de simples variétés d'âge, car la queue n'a sa vraie forme, et le plumage ses vraies couleurs que dans les adultes.

Je mets au nombre des variétés accidentelles, 1°. les hirondelles blanches; il n'y a guère de pays en Europe où l'on n'en ait vu, depuis l'Archipel jusqu'en Prusse : Aldrovande indique le moyen d'en avoir tant que l'on voudra; il ne s'agit, selon lui, que d'étendre une couche d'huile d'olive sur l'œuf. Aristote attribue cette blancheur à une foiblesse de tempérament, au défaut de nourriture, à l'action du froid. Un individu que j'ai observé, avoit au-dessus des yeux et sous la gorge quelques teintes de roux, des traces de brun sur le cou et la poitrine, et la queue moins longue; il pourroit se faire que cette blancheur ne fût que passagère, et qu'elle ne reparût point

après la mue; car, quoiqu'on voye assez souvent dans les couvées de l'année des individus blancs, il est rare qu'on en voye l'année suivante parmi celles qui reviennent du quartier d'hiver. Au reste, il se trouve quelquefois des individus qui ne sont blancs qu'en partie : tel étoit celui dont parle Aldrovande, lequel avoit le croupion de cette couleur, et pouvoit disputer à l'hirondelle de fenêtre la dénomination de cul-blanc.

Je regarde en second lieu, comme variété accidentelle, l'hirondelle rousse, chez qui la couleur aurore de la gorge et des sourcils, s'étend sur presque tout le plumage, mais en s'affoiblissant et tirant à l'isabelle.

L'hirondelle de cheminée est répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Norwège jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, et du côté de l'Asie jusqu'aux Indes et au Japon. M. Sonnerat a rapporté un individu de la côte

de Malabar, lequel ne diffère de notre hirondelle de cheminée que par sa taille un peu plus petite, encore est-il probable que sa peau s'est retirée en se desséchant. Sept autres hirondelles rapportées du Cap de Bonne-Espérance par le même M. Sonnerat, ne diffèrent non plus des nôtres, que comme les nôtres diffèrent entr'elles; seulement on trouve, en y regardant de bien près, qu'elles ont le dessous du corps d'un blanc plus pur, et que l'échancrure, qui, dans les dix pennes latérales de la queue, marque le passage de leur partie étroite, est plus considérable.

Voici d'autres hirondelles qui, par leur ressemblance, soit dans les couleurs, soit dans la conformation, peuvent être regardées comme des variétés de climat.

VARIÉTÉS DE L'HIRONDELLE DOMESTIQUE.

I. L'HIRONDELLE D'ANTIGUE, A GORGE COULEUR DE ROUILLE. Elle a la taille un peu plus petite que notre hirondelle; le front ceint d'un bandeau d'un jaune rouillé; sur la gorge une plaque de même couleur, terminée au bas par un collier noir fort étroit; le dessus du cou et le reste du dessous du corps blanc; la tête, le dessus du cou et le dos d'un noir velouté; les petites couvertures supérieures des ailes d'un noir-violet changeant; les grandes, ainsi que les pennes de l'aile et de la queue, d'un noir de charbon : la queue est fourchue, et ne dépasse point les ailes.

II. L'HIRONDELLE A VENTRE ROUX DE CAYENNE. Elle a la gorge rousse, et cette couleur s'étend sur tout le dessous du corps en se dégradant par nuances; le front blanchâtre; tout le reste du des-

sus du corps d'un beau noir luisant; elle est un peu plus petite que la nôtre.

Longueur totale, environ cinq pouces et demi; bec, six lignes; tarse, quatre à cinq; doigt postérieur, cinq.

Les hirondelles de cette espèce font leur nid dans les maisons, comme nos hirondelles de cheminée; elles le construisent en forme de cylindre avec de petites tiges, de la mousse, des plumes: ce cylindre est suspendu verticalement, et isolé de toutes parts: elles l'alongent, comme font les nôtres, à mesure qu'elles se multiplient; l'entrée est au bas, sur l'un des côtés, et si bien ménagée qu'elle communique, dit-on, à tous les étages. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs.

Il n'est point du tout contre la vraisemblance que nos hirondelles domestiques soient passées dans le nouveau continent, et y ayent fondé une colonie qui aura conservé l'empreinte de la race primitive, empreinte très-reconnois-

sable à travers les influences du nouveau climat.

III. L'HIRONDELLE AU CAPUCHON ROUX. Ce roux est foncé et varié de noir; elle a aussi le croupion roux, terminé de blanc; le dos et les couvertures supérieures des ailes d'un beau noir tirant au bleu, avec des reflets d'acier poli; les pennes des ailes brunes, bordées d'un brun plus clair; celles de la queue noirâtres; toutes les latérales marquées sur le côté intérieur d'une tache blanche, laquelle ne paroît que lorsque la queue est épanouie; la gorge variée de blanchâtre et de brun : enfin le dessous du corps semé de petites taches longitudinales noirâtres sur un fond jaune-pâle.

M. le vicomte de Querhoënt, qui a eu occasion d'observer cette hirondelle au Cap de Bonne-Espérance, nous apprend qu'elle niche dans les maisons comme les précédentes; qu'elle attache son nid au plafond des appartemens;

qu'elle le construit de terre à l'extérieur, de plumes à l'intérieur; qu'elle lui donne une forme arrondie, et qu'elle y adapte une espèce de cylindre creux qui en est la seule entrée et la seule issue. On ajoute que la femelle y pond quatre ou cinq œufs pointillés.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à l'Hirondelle domestique.

I.

LA GRANDE HIRONDELLE *à ventre roux du Sénégal.*

Elle a la queue conformée de même que nos hirondelles de cheminée; elle a aussi les mêmes couleurs dans son plumage, mais ces couleurs sont distribuées différemment; d'ailleurs elle est beaucoup plus grande, et paroît modelée sur d'autres proportions; en sorte qu'on peut la regarder comme une espèce à part. Elle a le dessus de la tête et

du cou, le dos et les couvertures supérieures des ailes, d'un noir brillant, avec des reflets d'acier poli; les pennes des ailes et de la queue noires, le croupion roux, ainsi que toute la partie inférieure; mais la teinte de la gorge et des couvertures inférieures des ailes est beaucoup plus foible, et presque blanche.

Longueur totale, huit pouces six lignes; bec, huit lignes; tarse de même; doigt et ongle postérieurs, les plus longs après ceux du milieu; vol, quinze pouces trois lignes; queue, quatre pouces, fourchue de vingt-six lignes, dépasse les ailes d'un pouce.

II.

L'HIRONDELLE *à ceinture blanche.*

CELLE-CI n'a point de roux dans son plumage; tout y est noir, excepté une ceinture blanche qu'elle a sur le ventre, et qui tranche vivement sur ce fond

obscur; il y a encore un peu de blanc sur les jambes; et les pennes de la queue, qui sont noires dessus comme tout le reste, ne sont que brunes par-dessous.

C'est un oiseau rare, il se trouve à Cayenne et à la Guiane, dans l'intérieur des terres, sur le bord des rivières; il se plaît à voltiger sur l'eau comme font nos hirondelles; mais, ce qu'elles ne font pas toutes, il se pose volontiers sur les arbres déracinés qu'on y voit flottans.

Longueur totale, six pouces; bec noir, six lignes; tarse, six lignes; queue, deux pouces un quart, fourchue de près de dix-huit lignes, dépasse les ailes de quatre lignes.

III.

L'HIRONDELLE AMBRÉE.

SEBA dit que ces hirondelles, de même que les nôtres de rivage, gagnent la côte lorsque la mer est agitée, qu'on lui en a apporté quelquefois de

mortes et de vivantes, et qu'elles exhalent une odeur si forte d'ambre gris, qu'il n'en faut qu'une pour parfumer toute une chambre; cela lui fait conjecturer qu'elles se nourrissent d'insectes et autres animalcules qui sont eux-mêmes parfumés, et peut-être d'ambre gris. Celle qu'a décrite M. Brisson venoit du Sénégal, et avoit été envoyée par M. Adanson; mais, comme on voit, elle se trouve aussi quelquefois en Europe.

Tout son plumage est d'une seule couleur, et cette couleur est un gris-brun, plus foncé sur la tête et sur les pennes des ailes que par-tout ailleurs; le bec est noir et les pieds bruns : l'oiseau est tout au plus de la grosseur d'un roitelet.

J'ai hésité si je ne rapporterois pas cette espèce aux hirondelles de rivage dont elle paroît avoir quelques façons de faire; mais, comme le total de ses habitudes naturelles n'est point assez

connu, et qu'elle a la queue conformée de même que notre hirondelle domestique, j'ai cru devoir la rapporter provisoirement à cette dernière espèce.

Longueur totale, cinq pouces et demi; bec, six lignes; tarse, trois; le doigt postérieur le plus court de tous; vol, onze pouces et plus; queue, près de trois pouces, fourchue de dix-huit lignes, composée de douze pennes; dépassée par les ailes de quatre lignes.

L'HIRONDELLE *au croupion blanc*, OU L'HIRONDELLE *de fenêtre.*

Ce n'est pas sans raison que les anciens donnoient à cette hirondelle le nom de *sauvage;* elle peut à la vérité paroître familière et presque domestique, si on la compare au grand martinet, mais elle paroîtra sauvage si on la compare à notre hirondelle domestique; en effet, nous avons vu que celle-ci, lorsqu'elle trouve les cheminées

fermées, comme elles le sont dans la ville de Nantua, niche sous les avant-toits de maisons plutôt que de s'éloigner de l'homme; au lieu que l'espèce à croupion blanc qui aborde dans les environs de cette ville, et qui y trouve fenêtres, portes, entablemens, en un mot toutes les aisances pour y placer son nid, ne l'y place cependant jamais; elle aime mieux l'aller attacher tout au haut des rocs escarpés qui bordent le lac. Elle s'approche de l'homme lorsqu'elle ne trouve point ailleurs ses convenances; mais toutes choses étant égales, elle préfère pour l'emplacement de son manoir, une avance de rocher à la saillie d'une corniche, une caverne à un péristile, en un mot, la solitude aux lieux habités.

Un de ces nids que j'ai observé dans le mois de septembre, et qui avoit été détaché d'une fenêtre, étoit composé de terre à l'extérieur, sur-tout de celle qui a été rendue par les vers, et que

l'on trouve le matin çà et là sur les planches de jardin nouvellemen. labourées; il étoit fortifié dans le milieu de son épaisseur par des brins de paille, et dans la couche la plus intérieure, par une grande quantité de plumes; la poussière qui garnissoit le fond du nid, fourmilloit de petits vers très-grêles, hérissés de longs poils, se tortillant en tout sens, s'agitant avec vivacité, et s'aidant de leur bouche pour ramper; ils abondoient sur-tout aux endroits où les plumes étoient implantées dans les parois intérieures; on y trouva aussi des puces plus grosses, plus alongées, moins brunes que les puces ordinaires, mais conformées de même, et sept ou huit punaises, quoiqu'il n'y en eût point et qu'il n'y en eût jamais eu dans la maison : ces deux dernières espèces d'insectes se trouvoient indifféremment, et dans la poussière du nid et dans les plumes des oiseaux qui l'habitoient au nombre de cinq; savoir, le père, la

mère, et trois jeunes en état de voler; j'ai certitude que ces cinq oiseaux y passoient les nuits tous ensemble. Ce nid représentoit par sa forme le quart d'un demi-sphéroïde creux, alongé par ses pôles, d'environ quatre pouces et demi de rayon, adhèrent par ses deux faces latérales au jambage et au châssis de la croisée, et par son équateur à la plate-bande supérieure; son entrée étoit près de cette plate-bande, située verticalement, demi-circulaire et fort étroite.

Les mêmes nids servent plusieurs années de suite et probablement aux mêmes couples, ce qui doit s'entendre seulement des nids que les hirondelles attachent à nos fenêtres; car on m'assure que ceux qu'elles appliquent contre les rochers, ne servent jamais qu'une seule saison, et qu'elles en font chaque année un nouveau: quelquefois il ne leur faut que cinq ou six jours pour les construire, d'autres fois elles ne peuvent en venir à bout qu'en dix

ou douze jours; elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes, elles le gâchent et le posent avec le bec seul; souvent on voit un assez grand nombre de ces oiseaux qui travaillent au même nid, soit qu'ils se plaisent à s'entr'aider les uns les autres, soit que, dans cette espèce, l'accouplement ne pouvant avoir lieu que dans le nid, tous les mâles qui recherchent la même femelle travaillent avec émulation à l'achèvement de ce nid, dans l'espérance d'en faire un doux et prompt usage. On en a vu quelques-uns qui travailloient à détruire le nid avec encore plus d'ardeur que les autres n'en mettoient à le construire; étoit-ce un mâle absolument rebuté qui, n'espérant rien pour lui-même, cherchoit la triste consolation de troubler ou retarder les jouissances des autres? Quoi qu'il en soit, ces hirondelles arrivent plus tôt ou plus tard, suivant le degré de latitude; à Upsal,

le 9 mai, selon M. Linnæus; en France et en Angleterre, dans les commencemens d'avril, huit ou dix jours après les hirondelles domestiques, qui, selon M. Frisch, ayant le vol plus bas, trouvent plus facilement et plus tôt à se nourrir : souvent elles sont surprises par les derniers froids, et on en a vu voltiger au travers d'une neige fort épaisse: les premiers jours de leur arrivée, elles se tiennent sur les eaux et dans les endroits marécageux; je ne les ai guère vu revenir aux nids qui sont à mes fenêtres avant le 15 avril, quelquefois elles n'y ont paru que dans les premiers jours de mai : elles établissent leur nid à toute exposition, mais par préférence aux fenêtres qui regardent la campagne, sur-tout lorsqu'il y a dans cette campagne des rivières, des ruisseaux ou des étangs; elles le construisent parfois dans les maisons, mais cela est rare et même fort difficile à obtenir. Leurs petits sont

souvent éclos dès le 15 juin ; on a vu le mâle et la femelle se caresser sur le bord d'un nid qui n'étoit pas encore achevé, se becqueter avec un petit gazouillement expressif, mais on ne les a point vus s'accoupler, ce qui donne lieu de croire qu'ils s'accouplent dans le nid, où on les entend gazouiller ainsi de très-grand matin, et quelquefois pendant la nuit entière. Leur première ponte est ordinairement de cinq œufs blancs, ayant un disque moins blanc au gros bout; la seconde ponte est de trois ou quatre, et la troisième, lorsqu'elle a lieu, de deux ou trois : le mâle ne s'éloigne guère de la femelle tandis qu'elle couve ; il veille sans cesse à sa sûreté, à celle des fruits de leur union, et il fond avec impétuosité sur les oiseaux qui s'en approchent de trop près ; lorsque les petits sont éclos, tous deux leur portent fréquemment à manger et paroissent en prendre beaucoup de soin : cependant il y a des cas où cet

amour paternel semble se démentir; un de ces petits, déjà avancé et même en état de voler, étant tombé du nid sur la tablette de la fenêtre, le père et la mère ne s'en occupèrent point, ne lui donnèrent aucun secours; mais cette dureté apparente eut des suites heureuses, car le petit se voyant abandonné à lui-même, fit usage de ses ressources, s'agita, battit des ailes, et au bout de trois quarts-d'heure d'effort, parvint à prendre sa volée. Ayant fait détacher du haut d'une autre fenêtre un nid contenant quatre petits nouvellement éclos, et l'ayant laissé sur la tablette de la même fenêtre, les père et mère qui passoient et repassoient sans cesse, voltigeant autour de l'endroit d'où l'on avoit ôté le nid, et qui nécessairement le voyoient et entendoient le cri d'appel de leurs petits, ne parurent point non plus s'en occuper, tandis qu'une femelle moineau, dans le même lieu et les mêmes circonstances, ne cessa

d'apporter la becquée aux siens pendant quinze jours. Il semble que l'attachement de ces hirondelles pour leurs petits dépende du local; cependant elles continuent de leur donner la nourriture encore long-temps après qu'ils ont commencé à voler, et même elles la leur portent au milieu des airs : le fond de cette nourriture consiste en insectes ailés qu'elles attrapent au vol, et cette manière de les attraper leur est tellement propre, que lorsqu'elles en voyent un posé sur une muraille, elles lui donnent un coup d'aile en passant pour le déterminer à voler, et pouvoir ensuite le prendre plus à leur aise.

On dit que les moineaux s'emparent souvent des nids de ces hirondelles, et cela est vrai; mais on ajoute que les hirondelles ainsi chassées de chez elles, reviennent quelquefois avec un grand nombre d'autres, ferment en un instant l'entrée du nid avec le même mor-

tier dont elles l'ont construit, y claquemurent les moineaux, et rendent ainsi l'usurpation funeste aux usurpateurs: je ne sais si cela est jamais arrivé, mais ce que je puis dire, c'est que des moineaux s'étant emparés, sous mes yeux et en différens temps, de plusieurs nids d'hirondelles, celles-ci à la vérité y sont revenues en nombre et à plusieurs fois dans le cours de l'été, sont entrées dans le nid, se sont querellées avec les moineaux, ont voltigé aux environs, quelquefois pendant un jour ou deux, mais qu'elles n'ont jamais fait la plus légère tentative pour fermer l'entrée du nid, quoiqu'elles fussent bien dans le cas, qu'elles se trouvassent en force, et qu'elles eussent tous les moyens pour y réussir. Au reste, si les moineaux s'emparent des nids des hirondelles, ce n'est point du tout par l'effet d'aucune antipathie entre ces deux espèces, comme on l'a voulu croire; cela signifie seulement

que les moineaux prennent leurs convenances : ils pondent dans ces nids parce qu'ils les trouvent commodes; ils pondroient pareillement dans tout autre nid, et même dans tout autre trou.

Quoique ces hirondelles soient un peu plus sauvages que les hirondelles de cheminées, quoique des philosophes ayent cru que leurs petits étoient *inapprivoisables*, la vérité est néanmoins qu'ils s'apprivoisent assez facilement; il faut leur donner la nourriture qu'elles aiment le mieux et qui est le plus analogue à leur nature, c'est-à-dire, des mouches, des papillons, et leur en donner souvent; il faut sur-tout ménager leur amour pour la liberté, sentiment commun à tous les genres d'animaux, mais qui dans aucun n'est ni si vif ni si ombrageux que dans le genre ailé : on a vu une de ces hirondelles apprivoisées, qui avoit pris un attachement singulier pour la personne

dont elle avoit reçu l'éducation; elle restoit sur ses genoux des journées entières, et lorsqu'elle la voyoit reparoître, après quelques heures d'absence, elle l'accueilloit avec des petits cris de joie, un battement d'ailes et toute l'expression du sentiment; elle commençoit déjà à prendre la nourriture dans les mains de sa maîtresse, et il y a toute apparence que son éducation eût réussi complètement si elle ne se fût pas envolée. Elle n'alla pas fort loin, soit que la société intime de l'homme lui fût devenue nécessaire, soit qu'un animal dépravé, du moins amolli par la vie domestique, ne soit plus capable de la liberté; elle se donna à un jeune enfant, et bientôt après elle périt sous la griffe d'un chat. M. le vicomte de Querhoënt m'assure qu'il a aussi élevé pendant plusieurs mois de jeunes hirondelles prises au nid : mais il ajoute qu'il n'a jamais pu venir à bout de les faire manger seules, et

qu'elles ont toujours péri dans le temps où elles ont été abandonnées à elles-mêmes. Lorsque celle dont j'ai parlé ci-dessus, vouloit marcher, elle se traînoit de mauvaise grace à cause de ses pieds courts : aussi les hirondelles de cette espèce se posent-elles rarement ailleurs que dans leur nid, et seulement lorsque la nécessité les y oblige ; par exemple, elles se posent sur le bord des eaux, lorsqu'il s'agit d'amasser la terre humide dont elles construisent leur nid, ou dans les roseaux pour y passer les nuits sur la fin de l'été, lorsqu'à la troisième ponte elles sont devenues trop nombreuses pour pouvoir être toutes contenues dans les nids, ou enfin sur les couverts et les cordons d'un grand bâtiment lorsqu'il s'agit de s'assembler pour le départ. M. Hébert avoit en Brie une maison qu'elles prenoient tous les ans pour leur rendez-vous général ; l'assemblée étoit fort nombreuse, non-

seulement parce que l'espèce l'est beaucoup par elle-même ; chaque paire faisant toujours deux et quelquefois trois pontes, mais aussi parce que souvent les hirondelles de rivage et quelques traîneuses de l'espèce domestique en augmentoient le nombre ; elles ont un cri particulier dans cette circonstance, et qui paroît être leur cri d'assemblée. On a remarqué que, peu de temps avant leur départ, elles s'exercent à s'élever presque jusqu'aux nues, et semblent ainsi se préparer à voyager dans ces hautes régions, ce qui s'accorde avec d'autres observations dont j'ai rendu compte dans l'article précédent, et ce qui explique en même temps pourquoi l'on voit si rarement ces oiseaux dans l'air, faisant route d'une contrée à l'autre. Ils sont fort répandus dans l'ancien continent ; cependant Aldrovande assure qu'il n'en a jamais vu en Italie, et notamment aux environs de Bologne. On les

prend l'automne, en Alsace, avec les étourneaux, dit M. Herman, en laissant tomber, à l'entrée de la nuit, un filet tendu sur un marais rempli de joncs, et noyant le lendemain les oiseaux qui se trouvent pris dessous. On comprend aisément que des hirondelles noyées de cette manière auront été quelquefois rendues à la vie, et que ce fait très-simple ou quelqu'autre de même genre, aura pu donner lieu à la fable de leur immersion et de leur émersion annuelles.

Cette espèce semble tenir le milieu entre l'espèce domestique et le grand martinet; elle a un peu du gazouillement et de la familiarité de celle-là; elle construit son nid à-peu-près comme elle, et ses doigts sont composés du même nombre de phalanges respectivement; elle a les pieds pattus du martinet, et le doigt postérieur disposé à se tourner en avant; et elle vole comme lui par les grandes pluies, vole

alors en troupes plus nombreuses que de coutume; comme lui, elle s'accroche aux murailles, se pose rarement à terre; lorsqu'elle y est posée, elle rampe plutôt qu'elle ne marche; elle a aussi l'ouverture du bec plus large que l'hirondelle domestique; du moins en apparence, parce que son bec s'élargit brusquement à la hauteur des narines, où ses bords font de chaque côté un angle saillant : enfin, quoiqu'elle ait un peu plus de masse, elle paroît un peu moins grosse, parce qu'elle a les plumes, et sur-tout les couvertures inférieures de la queue, moins fournies. Le poids moyen de toutes celles que j'ai pesées a été constamment de trois à quatre gros.

Elles ont le croupion, la gorge et tout le dessous du corps, d'un beau blanc; la côte des couvertures de la queue brune; le dessus de la tête et du cou, le dos, ce qui paroît des plumes et des plus grandes couvertures

supérieures de la queue, d'un noir lustré, enrichi de reflets bleus; les plumes de la tête et du dos cendrées à leur base, blanches dans leur partie moyenne; les pennes des ailes brunes, avec des reflets verdâtres sur les bords; les trois dernières les plus voisines du corps, terminées de blanc; les pieds couverts jusqu'aux ongles d'un duvet blanc; le bec noir et les pieds gris-bruns; le noir de la femelle est moins décidé, son blanc est moins pur, il est même varié de brun sur le croupion; les jeunes ont la tête brune, une teinte de cette même couleur sous le cou; les reflets du dessous du corps d'un bleu moins foncé, et même verdâtres à certains jours; et, ce qui est remarquable, ils ont les pennes des ailes plus foncées. Il semble que l'individu décrit par M. Brisson étoit un jeune; ces jeunes ont un mouvement fréquent dans la queue de bas en haut, et la naissance de la gorge dénuée de plumes.

Longueur totale, cinq pouces et demi; bec, six lignes; l'intérieur d'un rouge pâle au fond, noirâtre près de la pointe; narines rondes et découvertes, langue fourchue, un peu noirâtre vers le bout; tarse, cinq lignes et demie, garni de duvet plutôt sur les côtés que devant et derrière; doigt du milieu, six lignes et demie; vol, dix pouces et demi; queue, deux pouces, fourchue de six, sept et jusqu'à neuf lignes, paroît carrée lorsqu'elle est fort épanouie; dépasse les ailes de huit à neuf lignes, dans quelques individus de cinq seulement, dans d'autres point du tout.

Tube intestinal, six à sept pouces, très-petits cœcum, pleins d'une matière différente de celle qui remplissoit les vrais intestins; une vésicule de fiel; gésier musculeux; œsophage, vingt lignes, se dilate avant son insertion en une petite poche glanduleuse; testicules de forme ovoïde, inégaux;

le grand diamètre du plus gros étoit de quatre lignes, son petit diamètre de trois; on voyoit à leur surface une quantité de circonvolutions, comme d'un petit vaisseau tortillé et roulé en tout sens.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les petits pèsent plus que les père et mère: cinq petits qui n'avoient encore que le duvet, pesoient ensemble trois onces, ce qui faisoit pour chacun trois cent quarante-cinq grains, au lieu que les père et mère ne pesoient à eux deux qu'une once juste, ce qui faisoit pour chacun deux cent quatre-vingt-huit grains; les gésiers des petits étoient distendus par la nourriture, au point qu'ils avoient la forme d'une cucurbite, et pesoient ensemble deux gros et demi ou cent quatre-vingts grains, ce qui faisoit trente-six grains pour chacun; au lieu que les deux gésiers des père et mère, qui ne contenoient presque rien, pesoient seulement dix-

huit grains les deux, c'est-à-dire le quart du poids des autres; leur volume étoit aussi plus petit à-peu-près dans la même proportion; cela prouve clairement que les père et mère se refusent le nécessaire pour donner le superflu à leurs petits, et que dans le premier âge les organes prépondérans sont ceux qui ont rapport à la nutrition, de même que, dans l'âge adulte, ce sont ceux qui ont rapport à la reproduction.

On voit quelquefois des individus de cette espèce qui ont tout le plumage blanc; je puis citer deux témoins dignes de foi, M. Hébert et M. Herman; l'hirondelle blanche de ce dernier avoit les yeux rouges ainsi que tant d'autres animaux à poil ou plumage blanc; elle n'avoit pas les pieds couverts de duvet comme les avoient les autres de la même couvée.

On peut regarder comme une variété accidentelle dans cette espèce,

l'hirondelle noire à ventre fauve de Barrère, et comme variété de climat, l'hirondelle brune à poitrine blanchâtre de la Jamaïque, dont parle Brown.

L'HIRONDELLE DE RIVAGE.

Nous avons vu les deux espèces précédentes employer beaucoup d'industrie et de travail pour bâtir leur petite maison en maçonnerie : nous allons voir deux autres espèces faire leur ponte dans des trous en terre, dans des trous de murailles, dans des arbres creux, sans se donner beaucoup de peine pour construire un nid, et se contentant de préparer à leur couvée une petite litière composée des matériaux les plus communs, entassés sans art ou grossièrement arrangés.

Les hirondelles de rivage arrivent dans nos climats et en repartent à-peu-près dans les mêmes temps que nos hirondelles de fenêtre. Dès la fin

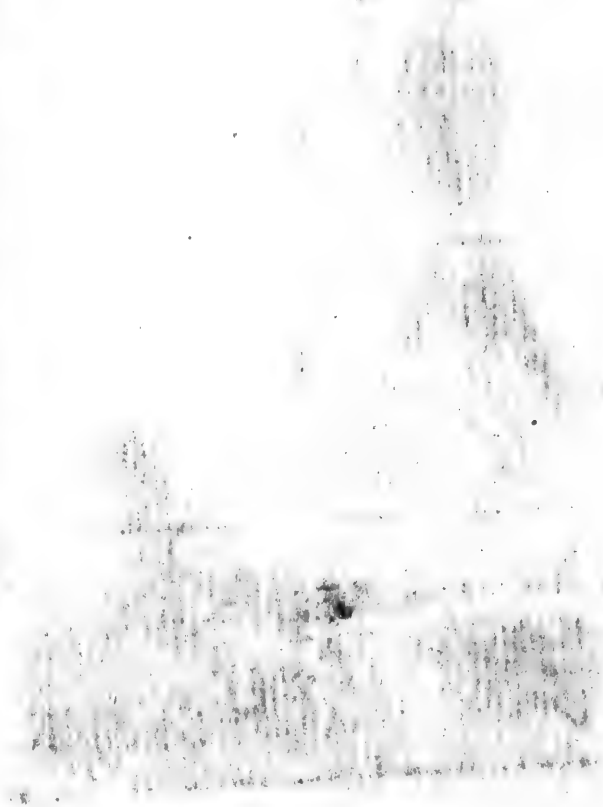
E

uve de
climat,
lanchâ-
Brown.

AGE.

espèces
p d'in-
tir leur
: nous
es faire
terre,
dans des
eaucoup
d, et se
couvée
s maté-
sés sans

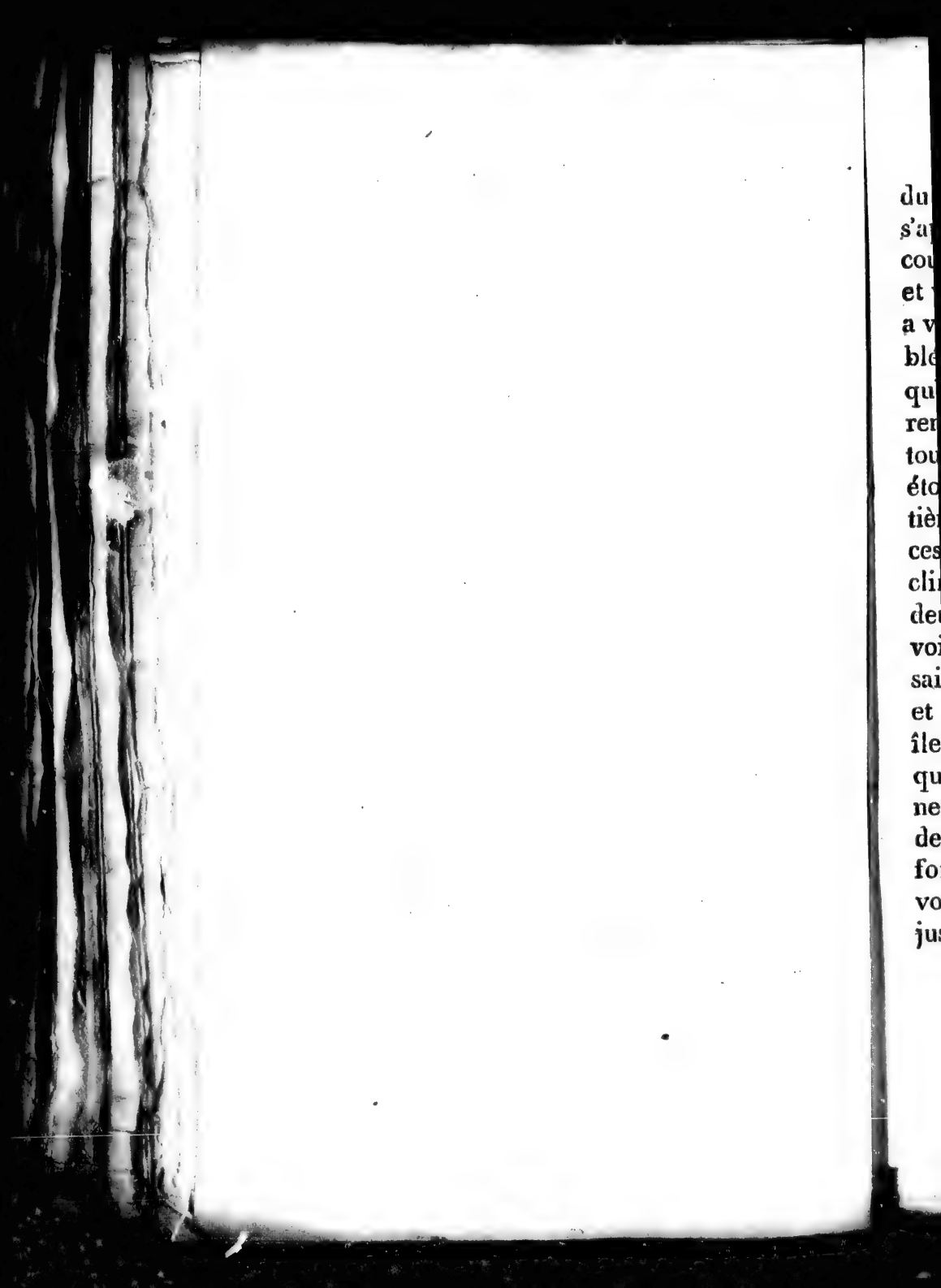
arrivent
rtent à-
mps que
s la fin



Desève del. *Pierron Sculp.*

1. L'HIRONDELLE DE RIVAGE.

2. LE MARTINET NOIR.



du mois d'août, elles commencent à s'approcher des endroits où elles ont coutume de se réunir toutes ensemble; et vers la fin de septembre, M. Hébert a vu souvent les deux espèces rassemblées en grand nombre sur la maison qu'il occupoit en Brie, et par préférence sur le côté du comble qui étoit tourné au midi; lorsque l'assemblée étoit formée, la maison en étoit entièrement couverte : cependant toutes ces hirondelles ne changent pas de climat pendant l'hiver. M. le commandeur Desmazys me mande qu'on en voit constamment à Malte dans cette saison, sur-tout par les mauvais temps; et il est bon d'observer que dans cette île il n'y a d'autre lac, d'autre étang que la mer, et que par conséquent on ne peut supposer que dans l'intervalle des tempêtes elles soient plongées au fond des eaux. M. Hébert en a vu voltiger en différens mois de l'hiver, jusqu'à quinze ou seize à-la-fois dans

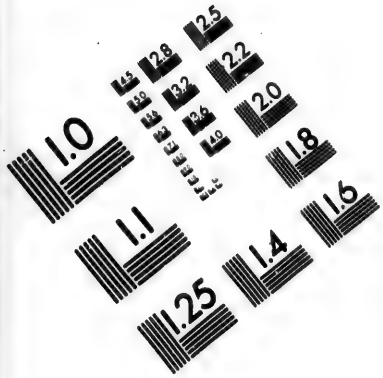
les montagnes du Bugey; c'étoit fort près de Nantua, à une hauteur moyenne, dans une gorge d'un quart de lieue de long, sur trois ou quatre cents pas de large, lieu délicieux, ayant sa principale exposition au midi, garanti du nord et du couchant par des rochers à perte de vue, où le gazon conserve presque toute l'année son beau vert et sa fraîcheur, où la violette fleurit en février, et où l'hiver ressemble à nos printemps. C'est dans ce lieu privilégié que l'on voit fréquemment ces hirondelles jouer et voltiger dans la mauvaise saison, et poursuivre les insectes qui n'y manquent pas non plus; lorsque le froid devient trop vif, et qu'elles ne trouvent plus de moucherons au-dehors, elles ont la ressource de se réfugier dans leurs trous où la gelée ne pénètre point, où elles trouvent assez d'insectes terrestres et de chrysalides pour se soutenir pendant ces courtes intempéries, et où

peut-être elles éprouvent plus ou moins cet état de torpeur et d'engourdissement auquel M. Gmelin et plusieurs autres prétendent qu'elles sont sujettes pendant les froids, mais auquel les expériences de M. Collinson prouvent qu'elles ne sont pas toujours sujettes. Les gens du pays dirent à M. Hébert qu'elles paroissoient les hivers après que les neiges des avents étoient fondues toutes les fois que le temps étoit doux.

Ces oiseaux se trouvent dans toute l'Europe; Belon en a observé en Romanie qui nichoient avec les martin-pêcheurs et les guépiers dans les berges du fleuve Marissa, autrefois le fleuve *Heubrus*. M. Koenigsfeld, voyageant dans le nord, s'apperçut que la rive gauche d'un ruisseau qui passe au village de Kakui en Sibérie, étoit criblée, sur une étendue d'environ quinze toises, d'une quantité de trous servant de retraite à de petits oiseaux grisâtres

nommés *streschis* (lesquels ne peuvent être que des hirondelles de rivage) : on en voyoit cinq ou six cents voler pêle-mêle autour de ces trous, y entrer, en sortir, et toujours en mouvement comme des moucherons. Les hirondelles de cette espèce sont fort rares dans la Grèce, selon Aristote, mais elles sont assez communes dans quelques contrées d'Italie, d'Espagne, de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne; elles font leurs trous ou les choisissent par préférence dans les berges et les falaises escarpées, parce qu'elles y sont plus en sûreté; sur le bord des eaux dormantes, parce qu'elles y trouvent les insectes en plus grande abondance; dans les terreins sablonneux, parce qu'elles ont plus de facilité à y faire leurs petites excavations et à s'y arranger. M. Salerne nous apprend que, sur les bords de la Loire, elles nichent dans les carrières, d'autres disent dans des grottes; toutes ces opi-

nions peuvent être vraies, pourvu qu'elles ne soient pas exclusives. Le nid de ces hirondelles n'est qu'un amas de paille et d'herbe sè[illegible] est garni à l'intérieur de plumes su[illegible]uelles les œufs reposent im[illegible]nent ; quelquefois elles creusent e[illegible]mêmes leurs trous, d'autres fois elles s'emparent de ceux des guépiers et des martin-pêcheurs : le boyau qui y conduit est ordinairement de dix-huit pouces de longueur. On n'a pas manqué de donner à cette espèce le pressentiment des inondations, comme on a donné aux autres celui du froid et du chaud, et tout aussi gratuitement ; on a dit qu'elle ne se laissoit jamais surprendre par les eaux ; qu'elle savoit faire sa retraite à propos, et plusieurs jours avant qu'elles parvinssent jusqu'à son trou ; mais elle a une manière tout aussi sûre et mieux constatée pour ne point souffrir des inondations, c'est de creuser son trou et son nid fort au-



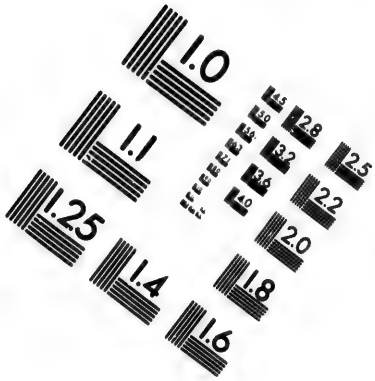
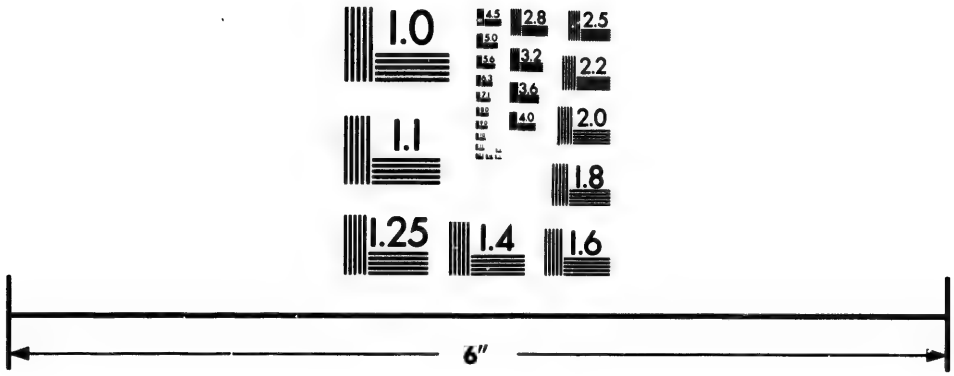
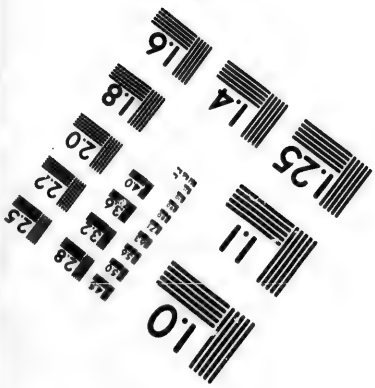
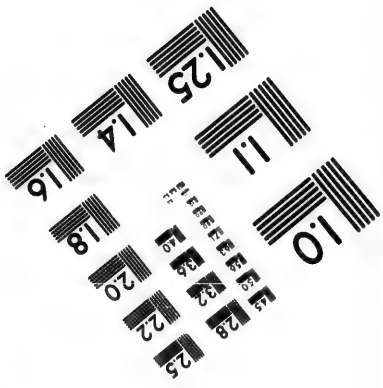


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

dessus de la plus grande élévation possible des eaux.

Ces hirondelles ne font, suivant M. Frisch, qu'une seule ponte par an ; elle est de cinq ou six œufs blancs, demi-transparens et sans taches, dit M. Klein ; leurs petits prennent beaucoup de graisse et une graisse très-fine, comparable à celle des ortolans. Comme cette espèce a un fonds de subsistance plus abondant que les autres, et qui consiste non-seulement dans la nombreuse tribu des insectes ailés, mais dans celle des insectes vivant sous terre, et dans la multitude des chrysalides qui y végètent, elle doit nourrir ses petits encore mieux que les autres espèces qui, comme nous avons vu, nourrissent très-bien les leurs ; aussi fait-on une grande consommation des hirondeaux de rivage, en certains pays, par exemple, à Valence en Espagne, ce qui me feroit croire que, dans ces mêmes pays, ces oiseaux,

quoi qu'en dise M. Frisch, font plus d'une ponte par an.

Les adultes poursuivent leur proie sur les eaux avec une telle activité, qu'on se persuaderoit qu'ils se battent : en effet, ils se rencontrent, ils se choquent en courant après les mêmes moucherons, ils se les arrachent ou se les disputent en jetant des cris perçans ; mais tout cela n'est autre chose que de l'émulation, telle qu'on la voit régner entre des animaux d'espèce quelconque attirés par la même proie, et poussés du même appétit.

Quoique cette espèce semble être la plus sauvage des espèces européennes, du moins à en juger par les lieux qu'elle choisit pour son habitation, elle est toutefois moins sauvage que le grand martinet, lequel fait à la vérité sa demeure dans les villes, mais ne se mêle jamais avec aucune autre espèce d'hirondelle, au lieu que l'hirondelle de rivage va souvent de compagnie

avec celle de fenêtre, et même avec celle de cheminée ; cela arrive surtout dans les temps du passage, temps où les oiseaux paroissent mieux sentir qu'en toute autre circonstance le besoin, et peut-être l'intérêt qu'ils ont de se réunir. Au reste, elle diffère des deux espèces dont je viens de parler par le plumage, par la voix, et, comme on a pu voir, par quelques-unes de ses habitudes naturelles : ajoutez qu'elle ne se perche jamais, qu'elle revient au printemps beaucoup plus tôt que le grand martinet. Je ne sais sur quel fondement Gesner prétend qu'elle s'accroche et se suspend par les pieds pour dormir.

Elle a toute la partie supérieure gris-de-souris ; une espèce de collier de la même couleur au bas du cou ; tout le reste de la partie inférieure blanc ; les pennes de la queue et des ailes brunes ; les couvertures inférieures des ailes grises ; le bec noirâtre et les pieds

bruns, garnis par-derrière, jusqu'aux doigts, d'un duvet de même couleur.

Le mâle, dit Schwenckfeld, est d'un gris plus sombre, et il a à la naissance de la gorge une teinte jaunâtre.

C'est la plus petite des hirondelles d'Europe. Longueur totale, quatre pouces neuf lignes; bec, un peu plus de cinq lignes; langue fourchue; tarse, cinq lignes; doigt postérieur le plus court de tous; vol, onze pouces; queue, deux pouces un quart, fourchue de huit lignes, composée de douze pennes; les ailes composées de dix-huit, dont les neuf plus intérieures sont égales entr'elles, dépassent la queue de cinq lignes.

L'HIRONDELLE GRISE *des rochers.*

Nous avons vu que les hirondelles de fenêtre étoient aussi parfois des hirondelles de rocher : mais celles dont il s'agit ici le sont toujours; toujours elles nichent dans les rochers, elles ne

descendent dans la plaine que pour suivre leur proie, et communément leur apparition annonce la pluie un jour ou deux d'avance; sans doute que l'humidité, ou plus généralement l'état de l'air qui précède la pluie, détermine les insectes dont elles se nourrissent à quitter la montagne. Ces hirondelles vont de compagnie avec celles de fenêtre, mais elles ne sont pas en si grand nombre : on voit assez souvent, le matin, des oiseaux de ces deux espèces voltiger ensemble autour du château de l'Epine en Savoie; ceux dont il s'agit ici paroissent les premiers, et sont aussi les premiers à regagner la montagne : sur les huit heures et demie du matin il n'en reste pas un seul dans la plaine.

L'hirondelle de rocher arrive en Savoie vers le milieu d'avril, et s'en va dès le 15 août; mais on voit encore des traîneuses jusqu'au 10 octobre: il en est de même de celles qui se trou-

vent dans les montagnes d'Auvergne et du Dauphiné.

Cette espèce semble faire la nuance entre l'hirondelle de fenêtre, dont elle a à-peu-près le cri et les allures, et celle de rivage, dont elle a les couleurs : toutes les plumes du dessus de la tête et du corps, les pennes et les couvertures de la queue, les pennes et les couvertures supérieures des ailes, sont d'un gris-brun, bordé de roux ; la paire intermédiaire de la queue est moins foncée ; les quatre paires latérales, comprises entre cette intermédiaire et la plus extérieure, sont marquées sur le côté intérieur d'une tache blanche qui ne paroît que lorsque la queue est épanouie ; le dessous du corps est roux ; les flancs d'un roux teinté de brun ; les couvertures inférieures des ailes brunes ; le pied revêtu d'un duvet gris, varié de brun ; le bec et les ongles noirs.

Longueur totale, cinq pouces dix

lignes; vol, deux pouces deux tiers; queue, vingt-une lignes, un peu fourchue, composée de douze pennes, dépassée par les ailes de sept lignes.

La seule chose qui m'a paru digne d'être remarquée dans l'intérieur, c'est qu'à l'endroit du cœcum il y avoit une seule appendice d'une ligne de diamètre, et d'une ligne et un quart de longueur. J'ai déjà vu la même chose dans le bihoreau.

LE MARTINET NOIR.

Les oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles, et, à bien des égards, plus hirondelles, si j'ose ainsi parler, que les hirondelles même; car non-seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre, mais ils les ont à l'excès : leur cou, leur bec et leurs pieds, sont plus courts; leur tête et leur gosier plus larges;

leurs ailes plus longues; ils ont le vol plus élevé, plus rapide que ces oiseaux, qui volent déjà si légèrement; ils volent par nécessité, car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre, et, lorsqu'ils y tombent par quelque accident, ils ne se relèvent que très-difficilement dans un terrein plat; à peine peuvent-ils, en se traînant sur une petite motte, en grimpant sur une taupinière ou sur une pierre, prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes : c'est une suite de leur conformation; ils ont le tarse fort court, et, lorsqu'ils sont posés, ce tarse porte à terre jusqu'au talon; de sorte qu'ils sont à-peu-près couchés sur le ventre, et que dans cette situation la longueur de leurs ailes devient pour eux un embarras plutôt qu'un avantage, et ne sert qu'à leur donner un inutile balancement de droite et de gauche : si tout le terrein étoit uni et sans aucune inégalité, les plus légers

des oiseaux deviendraient les plus pesans des reptiles ; et, s'ils se trouvoient sur une surface dure et polie, ils seroient privés de tout mouvement progressif, tout changement de place leur seroit interdit. La terre n'est donc pour eux qu'un vaste écueil, et ils sont obligés d'éviter cet écueil avec le plus grand soin : ils n'ont guère que deux manières d'être, le mouvement violent ou le repos absolu ; s'agiter avec effort dans le vague de l'air ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vie ; le seul état intermédiaire qu'ils connoissent, c'est de s'accrocher aux murailles et aux troncs d'arbres tout près de leur trou, et de se traîner ensuite dans l'intérieur de ce trou en rampant, en s'aidant de leur bec et de tous les points d'appui qu'ils peuvent se faire ; ordinairement ils y entrent de plein vol, et après avoir passé et repassé devant plus de cent fois, ils s'y lancent tout-à-coup et d'une telle vîtesse, qu'on

les perd de vue sans savoir où ils sont allés; on seroit presque tenté de croire qu'ils deviennent invisibles.

Ces oiseaux sont assez sociables entr'eux; mais ils ne le sont point du tout avec les autres espèces d'hirondelles, avec qui ils ne vont jamais de compagnie; aussi en diffèrent-ils pour les mœurs et le naturel, comme on le verra dans la suite de cet article. On dit qu'ils ont peu d'instinct, ils en ont cependant assez pour loger dans nos bâtimens, sans se mettre dans notre dépendance, pour préférer un logement sûr à un logement plus commode ou plus agréable; ce logement, du moins dans nos villes, c'est un trou de muraille dont le fond est plus large que l'entrée; le plus élevé est celui qu'ils aiment le mieux, parce que son élévation fait leur sûreté; ils le vont chercher jusque dans les clochers et les plus hautes tours, quelquefois sous les arches de ponts, où il est moins élevé, mais

apparemment ils le croient mieux caché; d'autres dans les arbres creux, ou enfin dans des berges escarpées à côté des martin-pêcheurs, des guépiers et des hirondelles de rivage. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous, ils y reviennent tous les ans, et savent bien le reconnoître, quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On les soupçonne, avec beaucoup de vraisemblance, de s'emparer quelquefois des nids des moineaux; mais, quand à leur retour ils trouvent les moineaux en possession du leur, ils viennent à bout de se le faire rendre sans beaucoup de bruit.

Les martinets sont, de tous les oiseaux de passage, ceux qui dans notre pays arrivent les derniers et s'en vont les premiers : d'ordinaire ils commencent à paroître sur la fin d'avril ou au commencement de mai, et ils nous quittent avant la fin de juillet; leur marche est moins régulière que celle des autres hirondelles, et paroît plus

subordonnée aux variations de la température. On en voit quelquefois en Bourgogne dès le 20 avril, mais ces premiers venus sont des passagers qui vont plus loin ; les domiciliés ne reviennent guère prendre possession de leur nid avant les premiers jours de mai ; leur retour s'annonce par de grands cris, ils entrent assez rarement deux en même temps dans le même trou, et ce n'est pas sans avoir beaucoup voltigé auparavant ; plus rarement ces deux sont suivis d'un troisième ; mais ce dernier ne s'y fixe jamais.

J'ai fait enlever, en différens temps et en différens endroits, dix ou douze nids de martinets, j'ai trouvé dans tous à-peu-près les mêmes matériaux, et des matériaux de toute espèce : de la paille avec l'épi ; de l'herbe sèche, de la mousse, du chanvre, des bouts de ficelle, de fil et de soie, un bout de queue d'hermine, de petits mor-

ceaux de gaze, de mousseline et autres étoffes légères, des plumes d'oiseaux domestiques, de perdrix, de perroquets, du charbon, en un mot, tout ce qui peut se trouver dans les balayures des villes ; mais comment des oiseaux, qui ne se posent jamais à terre, viennent-ils à bout d'amasser tout cela ? Un observateur célèbre soupçonne qu'ils enlèvent ces matériaux divers en rasant la surface du terrein, de même qu'ils boivent en rasant la surface de l'eau. Frisch croit qu'ils saisissent dans l'air ceux qui sont portés jusqu'à eux par quelque coup de vent ; mais on sent bien qu'ils ne peuvent se procurer que fort peu de chose de cette dernière façon, et que si la première étoit la véritable, elle ne pourroit être ignorée dans les villes où ils sont domiciliés ; or, après des informations exactes, je n'ai trouvé qu'une seule personne digne de foi qui crût avoir vu les martinets (ce sont ses ex-

pressions) occupés à cette récolte; d'où je conclus que cette récolte n'a point lieu. Je trouve beauconp plus vraisemblable ce que m'ont dit quelques gens simples, témoins oculaires, qu'ils avoient vu fort souvent les martinets sortir des nids d'hirondelles et de moineaux, emportant des matériaux dans leurs petites serres; et ce qui augmente la probabilité de cette observation, c'est que, 1°. les nids des martinets sont composés des mêmes choses que ceux des moineaux: 2°. c'est que l'on sait d'ailleurs que les martinets entrent quelquefois dans les nids des petits oiseaux pour manger les œufs, d'où l'on peut juger qu'ils ne se font pas faute de piller le nid quand ils ont besoin de matériaux. A l'égard de la mousse qu'ils emploient en assez grande quantité, il est possible qu'ils la prennent avec leurs petites serres qui sont très-fortes, sur le tronc des arbres, où ils savent fort bien s'accrocher, d'au-

tant plus qu'ils nichent aussi, comme on sait, dans les arbres creux.

De sept nids trouvés sous le cintre d'un portail d'église, à quinze pieds du sol, il n'y en avoit que trois qui eussent la forme régulière d'un nid en coupe, et dont les matériaux fussent plus ou moins entrelacés; ils l'étoient plus régulièrement qu'ils ne le sont communément dans les nids de moineaux: ceux de martinets contenoient plus de mousse et moins de plumes, et en général ils sont moins volumineux.

Peu de temps après que les martinets ont pris possession d'un nid, il en sort continuellement pendant plusieurs jours et quelquefois la nuit, des cris plaintifs; dans certains momens on croit distinguer deux voix; est-ce une expression de plaisir, commune au mâle et à la femelle? est-ce un chant d'amour par lequel la femelle invite le mâle à venir remplir les vues

de la nature? cette dernière conjecture semble être la mieux fondée, d'autant plus que le cri du mâle en amour, lorsqu'il poursuit sa femelle dans l'air, est moins traînant et plus doux. On ignore si cette femelle s'apparie avec un seul mâle, ou si elle en reçoit plusieurs; tout ce qu'on sait, c'est que dans cette circonstance on voit assez souvent trois ou quatre martinets voltiger autour du trou, et même étendre leurs griffes comme pour s'accrocher à la muraille; mais ce pourroit être les jeunes de l'année précédente qui reconnoissent le lieu de leur naissance. Ces petits problêmes sont d'autant plus difficiles à résoudre que les femelles ont à-peu-près le même plumage que les mâles, et qu'on a rarement l'occasion de suivre et d'observer de près leurs allures.

Ces oiseaux, pendant leur court séjour dans notre pays, n'ont que le temps de faire une seule ponte; elle

est communément de cinq œufs blancs, pointus, de forme très-alongée; j'en ai vu le 28 mai qui n'étoient pas encore éclos. Lorsque les petits ont percé la coque, bien différens des petits des autres hirondelles, ils sont presque muets et ne demandent rien; heureusement leurs père et mère entendent le cri de la nature, et leur donnent tout ce qu'il leur faut: ils ne leur portent à manger que deux ou trois fois par jour, mais à chaque fois ils reviennent au nid avec une ample provision, ayant leur large gosier rempli de mouches, de papillons, de scarabées qui s'y prennent comme dans une nasse, mais une nasse mobile qui s'avance à leur rencontre et les engloutit; ils vivent aussi d'araignées qu'ils trouvent dans leurs trous et aux environs; leur bec a si peu de force, qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser cette foible proie, ni même pour la serrer et l'assujettir.

Vers le milieu de juin, les petits

commencent à voler et quittent bientôt le nid, après quoi les père et mère ne paroissent plus s'occuper d'eux. Les uns et les autres ont quantité de vermine qui ne paroît pas les incommoder beaucoup.

Ces oiseaux sont bons à manger, comme tous les autres de la même famille, lorsqu'ils sont gras ; les jeunes, sur-tout, pris au nid, passent en Savoie et dans le Piémont pour un morceau délicat. Les vieux sont difficiles à tirer à cause de leur vol également élevé et rapide ; mais comme par un effet de cette rapidité même ils ne peuvent aisément se détourner de leur route, on en tire parti pour les tuer, non-seulement à coups de fusil, mais à coups de baguette ; toute la difficulté est de se mettre à portée d'eux et sur leur passage, en montant dans un clocher, sur un bastion, etc. après quoi il ne s'agit plus que de les attendre et de leur porter

le coup lorsqu'on les voit venir directement à soi, ou bien lorsqu'ils sortent de leur trou. Dans l'île de Zanthe, les enfans les prennent à la ligne; ils se mettent aux fenêtres d'une tour élevée, et se servent, pour toute amorce, d'une plume que ces oiseaux veulent saisir pour porter à leur nid; une seule personne en prend de cette manière cinq ou six douzaines par jour. On en voit beaucoup sur les ports de mer; c'est là qu'on peut les ajuster plus à son aise, et que les bons tireurs en démontent toujours quelques-uns.

Les martinets craignent la chaleur, et c'est par cette raison qu'ils passent le milieu du jour dans leur nid, dans les fentes de murailles ou de rochers, entre l'entablement et les derniers rangs de tuiles d'un bâtiment élevé; et le matin et le soir ils vont à la provision, ou voltigent sans but et par le seul besoin d'exercer leurs ailes : ils rentrent le matin sur les dix heures, lorsque le

soleil paroît, et le soir une demi-heure après le coucher de cet astre; ils vont presque toujours en troupes plus ou moins nombreuses, tantôt décrivant sans fin des cercles dans des cercles sans nombre, tantôt suivant à rangs serrés la direction d'une rue, tantôt tournant autour de quelque grand édifice en criant tous à-la-fois et de toutes leurs forces; souvent ils planent sans remuer leurs ailes, puis tout-à-coup ils les agitent d'un mouvement fréquent et précipité; on connoît assez leurs allures, mais on ne connoît pas si bien leurs intentions.

Dès les premiers jours de juillet on apperçoit parmi ces oiseaux un mouvement qui annonce le départ; leur nombre grossit considérablement, et c'est du 10 au 20 par des soirées brûlantes, que se tiennent les grandes assemblées : à Dijon, c'est constamment autour des mêmes clochers. Ces assemblées sont fort nombreuses, et malgré

cela on ne voit pas moins de martinets qu'à l'ordinaire autour des autres édifices : ce sont donc des étrangers qui viennent probablement des pays méridionaux et qui ne font que passer. Après le coucher du soleil ils se divisent par petits pelotons, s'élèvent au haut des airs, en poussant de grands cris, et prennent un vol tout autre que leur vol d'amusement : on les entend encore long-temps après qu'on a cessé de les voir, et ils semblent se perdre du côté de la campagne ; ils vont sans doute passer la nuit dans les bois, car on sait qu'ils y nichent, qu'ils y chassent aux insectes ; que ceux qui se tiennent dans la plaine pendant le jour, et même quelques-uns de ceux qui habitent la ville, s'approchent des arbres sur le soir et y demeurent jusqu'à la nuit. Les martinets habitans des villes s'assemblent aussi bientôt après, et tous se mettent en route pour passer dans des climats moins chauds. M. Hé-

bert n'en a guère vu après le 27 juillet; il croit que ces oiseaux voyagent la nuit, qu'ils ne voyagent pas loin, et qu'ils ne traversent pas les mers; ils paroissent en effet trop ennemis de la chaleur pour aller au Sénégal. Plusieurs naturalistes prétendent qu'ils s'engourdissent dans leur trou pendant l'hiver; mais cela ne peut avoir lieu dans nos climats, puisqu'ils s'en vont long-temps avant l'hiver, et même avant la fin des plus grandes chaleurs de l'été. Je puis assurer d'ailleurs que je n'en ai pas trouvé un seul dans les nids que j'ai fait enlever vers le milieu d'avril, douze ou quinze jours avant leur première apparition.

Indépendamment des migrations périodiques et régulières de ces oiseaux, on en voit quelquefois en automne des volées nombreuses qui ont été détournées de leur route par quelques cas fortuits; telle étoit la troupe que M. Hébert a vu paroître tout-à-coup en Brie,

vers le commencement de novembre; elle prit un peuplier pour le centre de ses mouvemens ; elle tourna long-temps autour de cet arbre, et finit par s'éparpiller, s'élever fort haut, et disparoître avec le jour pour ne plus revenir. M. Hébert en a vu encore une autre volée sur la fin de septembre aux environs de Nantua, où on n'en voit pas ordinairement; dans ces deux troupes égarées, il a remarqué que plusieurs des oiseaux qui les composoient avoient un cri différent des cris connus des martinets, soit qu'ils aient une autre voix pendant l'hiver, soit que ce fût celle des jeunes ou celle d'une autre race de cette même famille dont je vais parler dans un moment.

En général, le martinet n'a point de ramage, il n'a qu'un cri ou plutôt un sifflement aigu, dont les inflexions sont peu variées, et il ne le fait guère entendre qu'en volant : dans son trou, c'est-à-dire, dans son repos, il est

tout-à-fait silencieux ; il craindroit, ce semble, en élevant la voix, de se déceler ; on doit cependant excepter, comme on l'a vu, le temps de l'amour ; dans toute autre circonstance, son nid est bien différent de ces nids babillards dont parle le poète.

Des oiseaux dont le vol est si rapide ne peuvent manquer d'avoir la vue perçante, et ils sont en effet une confirmation du principe général établi ci-devant dans le discours sur la nature des oiseaux ; mais tout a ses bornes, et je doute qu'ils puissent appercevoir une mouche à la distance d'un demi-quart de lieue, comme dit Belon, c'est-à-dire, de vingt-huit mille fois le diamètre de cette mouche, en lui supposant neuf lignes d'envergure ; distance neuf fois plus grande que celle où l'homme qui auroit la meilleure vue pourroit l'appercevoir. Les martinets ne sont pas seulement répandus dans toute l'Europe ; M. le vicomte de Quer-

hoënt on a vu au Cap de Bonne-Espérance, et je ne doute pas qu'ils ne se trouvent aussi en Asie, et même dans le nouveau continent.

Si l'on réfléchit un moment sur ce singulier oiseau, on reconnoîtra qu'il a une existence en effet bien singulière, et toute partagée entre les extrêmes opposés du mouvement et du repos; on jugera que privé, tant qu'il vole, (et il vole long-temps) des sensations du tact, ce sens fondamental, il ne les retrouve que dans son trou; que là elles lui procurent dans le recueillement des jouissances préparées, comme toutes les autres, par l'alternative des privations, et dont ne peuvent bien juger des êtres en qui ces mêmes sensations sont nécessairement émoussées par leur continuité : enfin, l'on verra que son caractère est un mélange assez naturel de défiance et d'étourderie : sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour

cacher sa retraite, dans laquelle il se trouve réduit à l'état de reptile, sans défense, exposé à toutes les insultes; il y entre furtivement, il y reste longtemps, il en sort à l'improviste, il y élève ses petits dans le silence; mais lorsqu'ayant pris son essor, il a le sentiment actuel de sa force ou plutôt de sa vîtesse, la conscience de sa supériorité sur les autres habitans de l'air, c'est alors qu'il devient étourdi, téméraire; il ne craint plus rien, parce qu'il se croit en état d'échapper à tous les dangers, et souvent, comme on l'a vu, il succombe à ceux qu'il auroit évités facilement, s'il eût voulu s'en appercevoir ou s'en défier.

Le martinet noir est plus gros que nos autres hirondelles, et pèse dix à douze gros; il a l'œil enfoncé, la gorge d'un blanc-cendré; le reste du plumage noirâtre avec des reflets verts; la teinte du dos et des couvertures inférieures de la queue plus foncée; celles-ci

vont jusqu'au bout des deux pennes intermédiaires ; le bec est noir ; les pieds de couleur de chair rembrunie ; le devant et le côté intérieur du tarse sont couverts de petites plumes noirâtres.

Longueur totale, sept pouces trois quarts ; bec, huit à neuf lignes ; langue, trois lignes et demie, fourchue ; narines de la forme d'une oreille humaine alongée, la convexité en dedans, leur axe incliné à l'arête du bec supérieur ; les deux paupières nues, mobiles, se rencontrent en se fermant vers le milieu du globe de l'œil ; tarse, près de cinq lignes ; les quatre doigts tournés en avant, et composés chacun de deux phalanges seulement (conformation singulière et propre aux martinets) ; vol, environ quinze pouces ; queue, près de trois pouces, composée de douze pennes inégales, fourchue de plus d'un pouce ; dépassée de huit à dix lignes par les ailes qui ont dix-

huit pennes, et représentent assez bien, étant pliées, une lame de faulx.

Œsophage, deux pouces et demi, forme vers le bas une petite poche glanduleuse; gésier musculeux à sa circonférence, doublé d'une membrane ridée non adhérente, contenoit des débris d'insectes, et pas une petite pierre; une vésicule du fiel; point de cœcum; tube intestinal du gésier à l'anus, sept pouces et demi; ovaire garni d'œufs d'inégale grosseur (le 20 mai).

Ayant eu depuis peu l'occasion de comparer plusieurs individus mâles et femelles, j'ai reconnu que le mâle pèse davantage; que ses pieds sont plus forts; que la plaque blanche de sa gorge a plus d'étendue, et que presque toutes les plumes blanches qui la composent ont la côte noire.

L'insecte parasite de ces oiseaux est une espèce de pou, de forme oblongue, de couleur orangée, mais de différentes teintes, ayant deux antennes

filiformes; la tête plate, presque triangulaire, et le corps composé de neuf anneaux, hérissés de quelques poils rares.

LE GRAND MARTINET

à ventre blanc.

Je retrouve dans cet oiseau et les caractères généraux des hirondelles, et les attributs particuliers du martinet noir; entr'autres, les pieds extrêmement courts, les quatre doigts tournés en avant, et tous quatre composés seulement de deux phalanges; il ne se pose jamais à terre et ne se perche jamais sur les arbres, non plus que le martinet; mais je trouve aussi qu'il s'en éloigne par des disparités assez considérables pour constituer une espèce à part; car, indépendamment des différences de plumage, il est une fois plus gros; il a les ailes plus longues, et seulement dix pennes à la queue.

Ces oiseaux se plaisent dans les montagnes, et nichent dans des trous de rochers; il en vient tous les ans dans ceux qui bordent le Rhône, en Savoie, dans ceux de l'île de Malte, des Alpes Suisses, etc. Celui dont parle Edwards avoit été tué sur les rochers de Gibraltar, mais on ignore s'il y étoit de résidence ou s'il ne faisoit qu'y passer; et, quand il y auroit été domicilié, ce n'étoit pas une raison suffisante pour lui donner le nom d'*hirondelle d'Espagne;* 1°. parce qu'il se trouve en beaucoup d'autres pays, et probablement dans tous ceux où il y a des montagnes et des rochers; 2°. parce que c'est plutôt un martinet qu'une hirondelle. On en tua un en 1775, dans nos cantons, sur un étang qui est au pied d'une montagne assez élevée.

M. le marquis de Piolenc (à qui je dois la connoissance de ces oiseaux, et qui m'en a envoyé plusieurs individus) me mande qu'ils arrivent en Savoie

vers le commencement d'avril, qu'ils volent d'abord au-dessus des étangs et des marais, qu'au bout de quinze jours ou trois semaines ils gagnent les hautes montagnes; que leur vol est encore plus élevé que celui de nos martinets noirs, et que l'époque de leur départ est moins fixe que celle de leur arrivée, et dépend davantage du froid et du chaud, du beau et du mauvais temps: enfin M. de Piolenc ajoute qu'ils vivent de scarabées, de mouches et de moucherons, d'araignées, etc. qu'ils sont difficiles à tirer; que la chair des adultes n'est rien moins qu'un bon morceau, et que l'espèce en est peu nombreuse.

Il est vraisemblable que ces martinets nichent aussi dans les rochers escarpés qui bordent la mer, et qu'on doit leur appliquer, comme aux martinets noirs, ce que Pline a dit de certains apodes qui se voyoient souvent en pleine mer, à toutes distances des

côtes, jouant et voltigeant autour des vaisseaux. Leur cri est à-peu-près le même que celui de notre martinet.

Ils ont le dessus de la tête et toute la partie supérieure gris-brun, plus foncé sur la queue et les ailes, avec des reflets rougeâtres et verdâtres; la gorge, la poitrine et le ventre blancs; sur le cou un collier gris-brun, varié de noirâtre; les flancs variés de cette dernière couleur et de blanc; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue du même brun que le dos; le bec noir; les pieds couleur de chair, garnis de duvet sur le devant et le côté intérieur; le fond des plumes étoit brun sous le corps et gris-clair dessus; presque toutes les plumes blanches avoient la côte noire, et les brunes étoient bordées finement de blanchâtre par le bout. Un mâle que j'ai observé avoit les plumes de la tête plus rembrunies que deux autres individus avec lesquels

je le comparai ; il pesoit deux onces cinq gros.

Longueur totale, huit pouces et demi ; bec, un pouce, un peu crochu ; langue, quatre lignes, de forme triangulaire ; iris brune, paupières nues ; tarse, cinq lignes et demie ; ongles forts, l'intérieur le plus court ; vol, vingt pouces et plus ; les ailes composées de dix-huit pennes ; queue, trois pouces et demi, composée de dix pennes inégales, fourchue de huit à neuf lignes, dépassée par les ailes de deux pouces au moins.

Gésier peu musculeux, très-gros, doublé d'une membrane sans adhérence, contenoit des débris d'insectes et des insectes tout entiers, entr'autres un dont les ailes membraneuses avoient plus de deux pouces de long ; tube intestinal, neuf à dix pouces ; l'œsophage formoit à sa partie inférieure une poche glanduleuse ; point de cœcum ; je n'ai pas apperçu de vésicule du fiel ;

testicules très-alongés et très-petits (18 juin) : il m'a semblé que le mésentère étoit plus fort, la peau plus épaisse, les muscles plus élastiques, et que le cerveau avoit plus de consistance que dans les autres oiseaux ; tout annonçoit la force dans celui-ci, et l'extrême vîtesse du vol en suppose en effet beaucoup.

Il est à remarquer que l'individu décrit par M. Edwards étoit moins gros que le nôtre ; cet observateur avance qu'il ressembloit tellement à l'hirondelle de rivage, que la description de l'un auroit pu servir pour tous deux ; c'est que le plumage est à très-peu-près le même, et que d'ailleurs tous les martinets et même toutes les hirondelles se ressemblent beaucoup ; mais M. Edwards auroit dû prendre garde que l'hirondelle de rivage n'a pas les doigts conformés ni disposés comme l'oiseau dont il s'agit ici.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Hirondelles et aux Martinets.

QUOIQUE les hirondelles des deux continens ne fassent qu'une famille, et qu'elles se ressemblent toutes par les formes et les qualités principales, cependant il faut avouer qu'elles n'ont pas toutes le même instinct ni les mêmes habitudes naturelles. Dans notre Europe et sur les frontières de l'Afrique et de l'Asie les plus voisines de l'Europe, elles sont presque toutes de passage; au Cap de Bonne-Espérance et dans l'Afrique méridionale, une partie seulement est de passage, et l'autre sédentaire; à la Guiane, où la température est assez uniforme, elles restent toute l'année dans les mêmes contrées sans avoir pour cela les mêmes allures, car les unes ne se plaisent que dans les endroits habités et cultivés, les autres se tiennent indifféremment au-

tour des habitations ou dans la solitude la plus sauvage; les unes dans les lieux élevés, les autres sur les eaux; d'autres paroissent attachées à certains cantons par préférence, et aucune de ces espèces ne construit son nid avec de la terre comme les nôtres; mais il y en a qui nichent dans des arbres creux comme nos martinets, et d'autres dans des trous en terre comme nos hirondelles de rivage.

Une chose remarquable, c'est que les observateurs modernes s'accordent presque tous à dire que dans cette partie de l'Amérique, et dans les îles contiguës, telles que Cayenne, Saint-Domingue, etc. les espèces d'hirondelles sont et plus nombreuses et plus variées que celles de notre Europe, et qu'elles y restent toute l'année, tandis qu'au contraire le P. du Tertre, qui parcourut les Antilles dans le temps où les établissemens européens commençoient à peine à s'y former, nous

assure que les hirondelles sont fort rares dans ces îles, et qu'elles y sont de passage comme en Europe. En supposant ces deux observations bien constatées, on ne pourroit s'empêcher de reconnoître l'influence de l'homme civilisé sur la nature, puisque sa seule présence suffit pour attirer des espèces entières, et pour les multiplier et les fixer. Une observation intéressante de M. Hagstraem dans sa *Laponie suédoise*, vient à l'appui de cette conjecture ; il rapporte que beaucoup d'oiseaux et d'autres animaux, soit par un penchant secret pour la société de l'homme, soit pour profiter de son travail, s'assemblent et se tiennent auprès des nouveaux établissemens : il excepte néanmoins les oies et les canards qui se conduisent tout autrement, et dont les migrations, sur la montagne et dans la plaine, se font en sens contraire de celles des Lapons.

Je finis par remarquer, d'après

M. Bajon et plusieurs autres observateurs, que dans les îles et le continent de l'Amérique, il y a souvent une grande différence de plumage entre le mâle et la femelle de la même espèce, et une plus grande encore dans le même individu observé à différens âges ; ce qui doit justifier la liberté que j'ai prise de réduire souvent le nombre des espèces, et de donner comme de simples variétés celles qui, se ressemblant par leurs principaux attributs, ne diffèrent que par les couleurs du plumage.

I.

LE PETIT MARTINET NOIR.

Cet oiseau de Saint-Domingue est modelé sur des proportions un peu différentes de celles de notre martinet; il a le bec un peu plus court, les pieds un peu plus longs, la queue aussi, et moins fourchue; les ailes beaucoup plus longues; enfin les pieds ne paroissent pas

dans la figure avoir les quatre doigts tournés en avant; M. Brisson ne dit pas combien les doigts ont de phalanges.

Cette espèce est sans doute la même que l'espèce presque toute noire de M. Bajon, laquelle se plaît dans les savanes sèches et arides, niche dans des trous en terre comme font quelquefois nos martinets, et se perche souvent sur les arbres secs, ce que nos martinets ne font point. Elle est aussi plus petite et plus uniformément noirâtre, la plupart des individus n'ayant pas une seule tache d'une autre couleur dans tout leur plumage.

Longueur totale, cinq pouces dix lignes; bec, six lignes; tarse, cinq lignes; vol, quinze pouces et demi; queue, deux pouces et demi, fourchue de six lignes, dépassée par les ailes de quatorze lignes, et dans quelques individus de dix-huit. Un de ces individus avoit sur le front un petit bandeau blanc fort étroit. J'en ai vu une

autre dans le beau cabinet de M. Mauduit, venant de la Louisiane, de la même taille et à très-peu près du même plumage; c'étoit un gris-noirâtre sans aucun reflet; ses pieds n'étoient point garnis de plumes.

II.

LE GRAND MARTINET NOIR
à ventre blanc.

Je regarde cet oiseau comme un martinet, d'après le récit du P. Feuillée qui l'a vu à Saint-Domingue, et qui lui donne à la vérité le nom d'*hirondelle*, mais qui le compare à nos martinets, et pour la taille, et pour la figure, et pour les couleurs: il le vit au mois de mai un matin, posé sur un rocher, et l'avoit pris à son chant pour une alouette; avant que le jour lui permît de le distinguer: il assure qu'on voit quantité de ces oiseaux dans les îles de l'Amérique, aux mois de mai, juin et juillet.

La couleur dominante du plumage est un beau noir avec des reflets d'acier poli ; elle règne non-seulement sur la tête et tout le dessus du corps, compris les ouvertures supérieures de la queue, mais encore sur la gorge, le cou, la poitrine, les côtés, les jambes et les petites couvertures des ailes ; les pennes, les grandes couvertures supérieures et inférieures des ailes, et les pennes de la queue sont noirâtres ; les couvertures inférieures de la queue et le ventre blancs ; le bec et les pieds bruns.

Longueur totale, sept pouces ; bec, huit lignes ; tarse, six ; vol, quatorze pouces deux lignes ; queue, deux pouces trois quarts, fourchue de neuf lignes, composée de douze pennes, ne dépasse point les ailes.

M. Commerson a rapporté d'Amérique trois individus fort approchans de celui qu'a décrit M. Brisson, et qui semblent appartenir à cette espèce.

III.

LE MARTINET NOIR ET BLANC
à ceinture grise.

TROIS couleurs principales font tout le plumage de cet oiseau; le noir règne sur le dos, jusques et compris les couvertures supérieures de la queue; un blanc de neige sur le dessous du corps; un cendré-clair sur la tête, la gorge, le cou, les couvertures supérieures des ailes, leurs pennes et celles de la queue: toutes ces pennes sont bordées de gris-jaunâtre; et l'on voit sur le ventre une ceinture cendré-clair.

Cet oiseau se trouve au Pérou, où il a été décrit par le P. Feuillée; il a, comme tous les martinets, les pieds courts, le bec très-court et très-large à sa base; les ongles crochus et forts, noirs comme le bec, et la queue fourchue.

IV.

LE MARTINET A COLLIER BLANC.

Cette espèce est nouvelle, et nous a été envoyée de l'île de Cayenne ; nous l'avons rangée avec les martinets, parce qu'elle paroît avoir, comme notre martinet, les quatre doigts tournés en avant.

Le collier qui la caractérise est d'un blanc pur, et tranche vivement sur le noir-bleuâtre qui est la couleur dominante du plumage. La partie de ce collier qui passe sur le cou forme une bande étroite, et tient de chaque côté à une grande plaque blanche qui occupe la gorge et tout le dessous du cou ; des coins du bec partent deux petites bandes blanches divergentes, dont l'une s'étend au-dessus de l'œil comme une espèce de sourcil, l'autre passe sous l'œil à quelque distance ; enfin, il y a encore sur chaque côté du

bas-ventre une tache blanche, placée de manière qu'elle paroit par-dessus et par-dessous; le reste de la partie supérieure et inférieure, compris les petites et les moyennes couvertures des ailes, est d'un noir velouté avec des reflets violets; ce qui paroît des grandes couvertures des ailes, les plus proches du corps, brun bordé de blanc; les grandes pennes et celles de la queue noires; les premières bordées intérieurement de brun-roussâtre; le bec et les pieds noirs; ceux-ci couverts de plumes jusqu'aux ongles. M. Bajon dit que ce martinet fait son nid dans les maisons: j'ai vu ce nid chez M. Mauduit, il étoit très-grand, très-étoffé, et construit avec l'ouatte de l'apocin; il avoit la forme d'un cône tronqué, dont l'une des bases avoit cinq pouces de diamètre, et l'autre trois pouces; sa longueur étoit de neuf pouces; il paroissoit avoir été adhérent par sa grande base, composée d'une espèce de carton fait de

la même matière ; la cavité de ce nid étoit partagée obliquement depuis environ la moitié de sa longueur, par une cloison qui s'étendoit sur l'endroit du nid où étoient les œufs, c'est-à-dire, assez près de la base, et l'on voyoit en cet endroit un petit amas d'apocin bien mollet qui formoit une espèce de soupape et paroissoit destiné à garantir les petits de l'air extérieur ; tant de précautions dans un pays aussi chaud, font croire que ces martinets craignent beaucoup le froid : ils sont de la grosseur de nos hirondelles de fenêtre.

Longueur totale, prise sur plusieurs individus, cinq pouces trois à huit lignes ; bec, six à sept ; tarse, trois à cinq ; ongle postérieur foible ; queue, deux pouces à deux pouces deux lignes, fourchue de huit lignes, dépassée par les ailes de sept à douze.

V.

LA PETITE HIRONDELLE NOIRE
à ventre cendré.

CETTE hirondelle du Pérou ; selon le P. Feuillée, est beaucoup plus petite que nos hirondelles d'Europe; elle a la queue fourchue, le bec très-court, presque droit; les yeux noirs, entourés d'un cercle brun ; la tête et tout le dessus du corps, compris les couvertures supérieures des ailes et de la queue, d'un noir brillant; tout le dessous du corps cendré; enfin, les pennes des ailes et de la queue d'un cendré obscur, bordées de gris-jaunâtre.

VI.

L'HIRONDELLE BLEUE
de la Louisiane.

UN bleu foncé règne en effet dans tout le plumage de cet oiseau ; cepen-

dans ce plumage n'est pas absolument uiforme, il se varie sans cesse par des reflets qui jouent entre différentes teintes de violet ; les grandes pennes des ailes ont aussi du noir, mais c'est seulement sur leur côté intérieur, et ce noir ne paroît que quand l'aile est déployée ; le bec et les pieds sont noirs; le bec un peu crochu.

Longueur totale, six pouces six lignes ; bec, sept lignes et demie; tarse sept lignes ; queue très-fourchue, est dépassée de cinq lignes par les ailes qui sont fort longues.

M. Lebeau a rapporté du même pays un individu qui appartient visiblement à cette espèce, quoiqu'il soit plus grand et qu'il ait les pennes de la queue et des ailes, et les grandes couvertures de celles-ci simplement noirâtres sans aucun reflet d'acier poli.

Longueur totale, huit pouces et demi ; bec, neuf lignes, assez fort et un peu crochu ; queue, trois pouces,

fourchue d'un pouce, un peu dépassée par les ailes.

L'hirondelle bleue de la Louisiane semble être la tige principale de quatre races ou variétés, dont deux sont répandues dans le midi, et les deux autres dans le nord.

VARIÉTÉS.

I. L'HIRONDELLE de Cayenne de nos planches enluminées; c'est l'espèce la plus commune dans l'île de Cayenne, où elle reste toute l'année. On dit qu'elle se pose communément dans les abattis, sur les troncs à demi-brûlés qui n'ont plus de feuilles: elle ne construit point de nid, mais elle fait sa ponte dans des trous d'arbres. Elle a le dessus de la tête et du corps d'un noirâtre lustré de violet; les ailes et la queue de même, mais bordées d'une couleur plus claire; tout le dessous du corps gris-roussâtre, veiné de brun, et qui s'éclaircit sur le bas-ventre et les

couvertures inférieures de la queue.

Longueur totale, six pouces; bec, neuf lignes et demie, plus fort que celui de nos hirondelles; tarse, cinq à six lignes; doigt et ongle postérieurs les plus courts; vol, quatorze pouces; queue, deux pouces et demi, fourchue de six à sept lignes, dépassée par les ailes d'environ trois lignes.

II. J'ai vu quatre individus rapportés de l'Amérique méridionale par M. Commerson, lesquels étoient d'une taille moyenne entre ceux de Cayenne et ceux de la Louisiane, et qui en différoient par les couleurs du dessous du corps : trois de ces individus avoient la gorge gris-brun et le dessous du corps blanc; le quatrième, qui venoit de Buénos-Ayres, avoit la gorge et tout le dessous du corps blancs, semés de taches brunes plus fréquentes sur les parties antérieures, et qui devenoient plus rares sur le bas-ventre.

III. L'oiseau de la Caroline que Ca-

tesby a nommé *martinet de couleur de pourpre* : il appartient au même climat ; sa taille est celle de l'oiseau de Buénos-Ayres dont je viens de parler ; un beau violet-foncé règne sur tout son plumage, et les pennes de la queue et des ailes sont encore plus foncées que le reste ; il a le bec et les pieds un peu plus longs que les précédens, et sa queue, quoique plus courte, dépasse un peu les ailes ; il niche dans des trous qu'on laisse ou qu'on fait exprès pour lui autour des maisons, et dans des calebasses qu'on suspend à des perches pour l'attirer. On le regarde comme un animal utile, parce qu'il éloigne, par ses cris, les oiseaux de proie et autres bêtes voraces, ou plutôt parce qu'il avertit de leur apparition. Il se retire de la Virginie et de la Caroline, aux approches de l'hiver, et y revient au printemps.

Longueur totale, sept pouces huit lignes ; bec, dix lignes ; tarse, huit li-

gnes; queue, deux pouces huit lignes, fourchue de quatorze, dépasse peu les ailes.

IV. L'hirondelle de la baie d'Hudson de M. Edwards, *planche* 120: elle a, comme les précédentes, le bec plus fort que ne l'ont ordinairement les oiseaux de cette famille; son plumage ressemble à celui de l'hirondelle de Cayenne, mais elle la surpasse beaucoup en grosseur: elle a le dessus de la tête et du corps d'un noir brillant et pourpré, un peu de blanc à la base du bec; les grandes pennes des ailes et toutes celles de la queue noires sans reflets, bordées d'une couleur plus claire; le bord supérieur de l'aile blanchâtre; la gorge et la poitrine gris-foncé; les flancs bruns, le dessous du corps blanc, ombré d'une teinte brune; le bec et les pieds noirâtres.

Longueur totale, près de huit pouces; bec, huit lignes, les bords de la pièce supérieure échancrés près de la

pointe, tarse, sept lignes; queue, près de trois pouces, fourchue de sept à huit lignes, dépasse les ailes de trois lignes.

VII.

LA TAPERE.

MARCGRAVE dit que cette hirondelle du Brésil a beaucoup de rapport avec la nôtre; qu'elle est de la même taille; qu'elle voltige de la même manière, et que ses pieds sont aussi courts et conformés de même. Elle a le dessus de la tête et du corps, compris les ailes et la queue, gris-brun, mais les pennes des ailes et l'extrémité de la queue plus brunes que le reste; la gorge et la poitrine gris mêlé de blanc; le ventre blanc ainsi que les couvertures inférieures de la queue; le bec et les yeux noirs; les pieds bruns.

Longueur totale, cinq pouces trois quarts; bec, huit lignes, son ouver-

ture se prolonge au-delà des yeux; tarse, six lignes; vol, douze pouces et demi; queue, deux pouces un quart, composée de douze pennes, fourchue de trois ou quatre lignes; est un peu dépassée par les ailes.

Cet oiseau, suivant M. Sloane, appartient à l'espèce de notre martinet; seulement il est d'un plumage moins rembruni: les savanes, les plaines sont les lieux qu'il fréquente le plus volontiers: on ajoute que de temps en temps il se perche sur la cime des arbustes, ce que ne fait pas notre martinet, ni aucune de nos hirondelles: une différence si marquée dans les habitudes suppose d'autres différences dans la conformation, et me feroit croire, malgré l'autorité de M. Sloane et celle d'Oviedo, que la tapère est une espèce propre à l'Amérique, ou du moins une espèce distincte et séparée de nos espèces européennes.

M. Edwards la soupçonne d'être de

la même espèce que son hirondelle de la baie d'Hudson; mais, en comparant les descriptions, je les ai trouvées différentes par le plumage, la taille et les dimensions relatives.

VIII.

L'HIRONDELLE BRUNE ET BLANCHE *à ceinture brune.*

En général toute la partie supérieure est brune, toute l'inférieure blanche ou blanchâtre, excepté une large ceinture brune qui embrasse la poitrine et les jambes; il y a encore une légère exception, c'est une petite tache blanche qui se trouve de chaque côté de la tête, entre le bec et l'œil. Cet oiseau a été envoyé du Cap de Bonne-Espérance.

Longueur totale, six pouces; bec, huit lignes, plus fort qu'il n'est ordinairement dans les hirondelles; le supérieur un peu crochu, ayant ses bords

échancrés près de la pointe; queue, vingt-sept lignes, quarrée, dépassée de huit lignes par les ailes qui deviennent fort étroites vers leurs extrémités, sur une longueur d'environ deux pouces.

IX.

L'HIRONDELLE A VENTRE BLANC *de Cayenne.*

Un blanc argenté règne non-seulement sur tout le dessous du corps, compris les couvertures inférieures de la queue, mais encore sur le croupion, et il borde les grandes couvertures des ailes; ce bord blanc s'étend plus ou moins dans différens individus; le dessus de la tête, du cou et du corps, et les petites couvertures supérieures des ailes, sont cendrés avec des reflets plus ou moins apparens qui jouent entre le vert et le bleu; et dont on retrouve encore quelques traces sur les

pennes des ailes et de la queue dont le fond est brun.

Cette jolie hirondelle rase la terre comme les nôtres, voltige dans les savanes noyées de la Guiane, et se perche sur les branches les plus basses des arbres sans feuilles.

Longueur totale, prise sur différens individus, de quatre pouces un quart à cinq pouces ; bec, six à huit lignes ; tarse, cinq à six ; ongle postérieur le plus fort après celui du milieu ; queue, un pouce et demi, fourchue de deux à trois lignes, dépassée de trois à six lignes par les ailes.

On peut regarder, comme une variété dans cette espèce, l'hirondelle à ventre tacheté de Cayenne qui n'en diffère que par le plumage, encore le fond des couleurs est-il à-peu-près le même ; c'est toujours du brun ou du gris-brun et du blanc ; mais ici le dessus du corps et les pennes des ailes et de la queue sont d'un brun uniforme

sans reflet, sans mélange de blanc; la partie inférieure au contraire, qui dans l'autre est d'un blanc uniforme, est dans celle-ci d'un blanc parsemé de taches brunes ovales, plus serrées sur le devant du cou et la poitrine, plus rares en approchant de la queue; mais il ne faut pas croire que ces différences soient toujours aussi marquées que dans nos planches: il y a, parmi les hirondelles à ventre blanc, des individus qui ont moins de blanc sur les couvertures supérieures des ailes, et dont le gris ou le brun du dessus du corps a moins de reflets.

X.

LA SALANGANE.

C'est le nom que donnent les habitans des Philippines à une petite hirondelle de rivage fort célèbre, et dont la célébrité est due aux nids singuliers qu'elle sait construire; ces nids se man-

gent, et sont fort recherchés, soit à la Chine, soit dans plusieurs autres pays voisins situés à cette extrémité de l'Asie. C'est un morceau, ou si l'on veut, un assaisonnement très-estimé, très-cher, et qui par conséquent a été très-altéré, très-falsifié : ce qui, joint aux fables diverses et aux fausses applications dont on a chargé l'histoire de ces nids, n'a pu qu'y répandre beaucoup d'embarras et d'obscurité.

On les a comparés à ceux que les anciens appeloient *nids d'alcyons*, et plusieurs ont cru mal-à-propos que c'étoit la même chose. Les anciens regardoient ces derniers comme de vrais nids d'oiseaux, composés de limon, d'écume et d'autres impuretés de la mer ; ils en distinguoient plusieurs espèces ; celui dont parle Aristote étoit de forme sphérique, à bouche étroite, de couleur roussâtre, de substance spongieuse, celluleuse, et composé en grande partie d'arêtes de poisson. Il ne faut que compa-

rer cette description avec celle que le docteur Vitaliano Donati a faite de l'*alcyonium* de la mer Adriatique, pour se convaincre que le sujet de ces deux descriptions est le même; qu'il a dans l'une et dans l'autre la même forme, la même couleur, la même substance, les mêmes arêtes, en un mot que c'est un *alcyonium*, un polypier, une ruche d'insectes de mer, et non un nid d'oiseaux. La seule différence remarquable que l'on trouve entre les deux descriptions, c'est qu'Aristote dit que son nid d'alcyon a l'ouverture étroite, au lieu que Donati assure que son *alcyonium* a la bouche grande; mais ces mots grand, petit, expriment, comme on sait, des idées relatives à telle ou telle unité de mesure qui les déterminent, et nous ignorons l'unité que le docteur Donati s'étoit choisie: ce qu'il y a de sûr, c'est que le diamètre de cette bouche n'étoit que la sixième partie de celui de son *alcyonium*, ouverture médiocrement

grande pour un nid; remarquez qu'Aristote croyoit parler d'un nid.

Celui de salangane est un nid véritable, construit par la petite hirondelle qui porte le nom de salangane aux îles Philippines. Les écrivains ne sont d'accord ni sur la matière de ce nid, ni sur sa forme, ni sur les endroits où on le trouve : les uns disent que les salanganes l'attachent aux rochers, fort près du niveau de la mer, les autres dans les creux de ces mêmes rochers, d'autres qu'elles les cachent dans des trous en terre; Gemelli Carreri ajoute « que les matelots sont toujours en quête sur le rivage, et que, quand ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton et prennent les œufs et les petits, qui sont également estimés pour les manger. »

Quant à la forme de ces nids, les uns assurent qu'elle est hémisphérique, les autres nous disent « qu'ils ont plusieurs cellules, que ce sont comme de gran-

des coquilles qui y sont attachées, et qu'ils ont, ainsi que les coquilles, des stries ou rugosités. »

A l'égard de leur matière, les uns prétendent qu'on n'a pu la connoître jusqu'à présent; les autres, que c'est une écume de mer ou du frai de poisson, qu'elle est fortement aromatique; les autres, qu'elle n'a aucun goût; d'autres, que c'est un suc recueilli par les salanganes sur l'arbre appelé *calambouc;* d'autres, une humeur visqueuse qu'elles rendent par le bec au temps de l'amour; d'autres, qu'elles les composent de ces holothuries ou poissons-plantes qui se trouvent dans ces mers; le plus grand nombre s'accorde à dire que la substance de ces nids est transparente et semblable à la colle de poisson, ce qui est vrai; les pêcheurs chinois assurent, suivant Kœmpfer, que ce qu'on vend pour ces nids n'est autre chose qu'une préparation faite avec la chair des polypes; enfin, Kœmpfer ajoute qu'en

effet cette chair des polypes marinée, suivant une recette qu'il donne, a la même couleur et le même goût que ces nids. Il est bien prouvé par toutes ces contrariétés, qu'en différens temps et en différens pays, on a regardé comme nids de salangane différentes substances, soit naturelles, soit artificielles. Pour fixer toutes ces incertitudes, je ne puis mieux faire que de rapporter ici les observations de M. Poivre, ci-devant intendant des îles de France et de Bourbon. Je m'étois adressé à ce voyageur philosophe avec toute la confiance due à ses lumières, pour savoir à quoi m'en tenir sur ces nids presque aussi défigurés dans leur histoire par les auteurs européens, qu'altérés ou falsifiés dans leur substance par les marchands chinois : voici la réponse que M. Poivre a bien voulu me faire d'après ce qu'il a vu lui-même sur les lieux.

« M'étant embarqué en 1741, sur le vaisseau *le Mars*, pour aller en Chine,

nous nous trouvâmes au mois de juillet de la même année dans le détroit de Sonde, très-près de l'île Java, entre deux petites îles qu'on nomme *la grande et la petite Tocque*. Nous fûmes pris de calme en cet endroit, nous descendîmes sur la petite Tocque dans le dessein d'aller à la chasse des pigeons verts. Tandis que mes camarades de promenade gravissoient les rochers pour chercher des ramiers verts, je suivis les bords de la mer pour y ramasser des coquillages et des coraux articulés qui y abondent. Après avoir fait presque le tour entier de l'îlot, un matelot chaloupier, qui m'accompagnoit, découvrit une caverne assez profonde creusée dans les rochers qui bordent la mer : il y entra ; la nuit approchoit ; à peine eut-il fait deux ou trois pas, qu'il m'appela à grands cris ; en arrivant, je vis l'ouverture de la caverne obscurcie par une nuée de petits oiseaux qui en sortoient comme

des essaims ; j'entrai en abattant avec ma canne plusieurs de ces pauvres petits oiseaux que je ne connoissois pas encore. En pénétrant dans la caverne, je la trouvai toute tapissée dans le haut de petits nids en forme de bénitiers ; le matelot en avoit déjà arraché plusieurs, et avoit rempli sa chemise de nids et d'oiseaux ; j'en détachai aussi quelques-uns, je les trouvai très-adhérens aux rochers. La nuit vint..... nous nous rembarquâmes, emportant chacun nos chasses et nos collections.

« Arrivés dans le vaisseau, nos nids furent reconnus par les personnes qui avoient fait plusieurs voyages en Chine, pour être de ces nids si recherchés des Chinois ; le matelot en conserva quelques livres, qu'il vendit très-bien à Canton ; de mon côté, je dessinai et peignis en couleurs naturelles les oiseaux avec leurs nids et leurs petits dedans, car ils étoient tous garnis de petits de l'année, ou au moins d'œufs :

..

en dessinant ces oiseaux, je les reconnus pour de vraies hirondelles : leur taille étoit à-peu-près celle des colibris.

« Depuis, j'ai observé en d'autres voyages que, dans les mois de mars et d'avril, les mers qui s'étendent depuis Java jusqu'en Cochinchine au nord, et depuis la pointe de Sumatra à l'ouest jusqu'à la nouvelle Guinée à l'est, sont couvertes de *rogue* ou frai de poisson, qui forme sur l'eau comme une colle-forte à demi-délayée. J'ai appris des Malais, des Cochinchinois, des Indiens bissagas des îles Philippines et des Moluquois, que la salangane fait son nid avec ce frai de poisson. Tous s'accordent sur ce point. Il m'est arrivé, en passant aux Moluques en avril, et dans le détroit de la Sonde en mars, de pêcher avec un seau de ce frai de poisson dont la mer étoit couverte, de le séparer de l'eau, de le faire sécher, et j'ai trouvé que ce frai ainsi séché res-

sembloit parfaitement à la matière des nids de salangane....

« C'est à la fin de juillet et au commencement d'août que les Cochinchinois parcourent les îles qui bordent leurs côtes, sur-tout celles qui forment leur *paracel*, à vingt lieues de distance de la terre-ferme, pour chercher les nids de ces petites hirondelles....

« Les salanganes ne se trouvent que dans cet Archipel immense qui borne l'extrémité orientale de l'Asie....

« Tout cet Archipel, où les îles se touchent pour ainsi dire, est très-favorable à la multiplication du poisson : le frai s'y trouve en très-grande abondance; les eaux de la mer y sont plus chaudes qu'ailleurs : ce n'est plus la même chose dans les grandes mers. »

J'ai observé quelques nids de salanganes ; ils représentoient par leur forme la moitié d'un ellipsoïde creux, alongé et coupé à angles droits par le

milieu de son grand axe : on voyoit bien qu'ils avoient été adhérens au rocher par le plan de leur coupe ; leur substance étoit d'un blanc-jaunâtre, à demi-transparente ; ils étoient composés à l'extérieur de lames très-minces, à-peu-près concentriques, et couchées en recouvrement les unes sur les autres, comme cela a lieu dans certaines coquilles : l'intérieur présentoit plusieurs couches de roseaux irréguliers, à mailles fort inégales, superposés les uns aux autres, formés par une multitude de fils de la même matière que les lames extérieures, et qui se croisoient et recroisoient en tout sens.

Dans ceux de ces nids qui étoient bien entiers, on ne découvroit aucune plume ; mais, en fouillant avec précaution dans leur substance, on y trouvoit plus ou moins de plumes engagées, et qui diminuoient leur transparence à l'endroit qu'elles occupoient ; quelquefois, mais beaucoup plus rare-

ment, on y appercevoit des débris de coquilles d'œuf ; enfin, dans presque tous il y avoit des vestiges plus ou moins considérables de fiente d'oiseau.

J'ai tenu dans ma bouche, pendant une heure entière, une petite lame qui s'étoit détachée d'un de ces nids ; je lui ai trouvé d'abord une saveur un peu salée ; après quoi ce n'étoit plus qu'une pâte insipide qui s'étoit ramollie sans se dissoudre, et s'étoit renflée en se ramollissant. M. Poivre ne lui a trouvé non plus d'autre saveur que celle de la colle de poisson ; et il assure que les Chinois estiment ces nids, uniquement parce que c'est une nourriture substantielle et qui fournit beaucoup de sucs prolifiques, comme fait la chair de tout bon poisson. M. Poivre ajoute qu'il n'a jamais rien mangé de plus nourrissant, de plus restaurant qu'un potage de ces nids, fait avec de la bonne viande. Si les salanganes se nourrissent de la même manière dont elles

construisent leurs nids, et que cette matière abonde, comme disent les Chinois, en sucs prolifiques, il ne faut pas s'étonner de ce que l'espèce est si nombreuse. On prétend qu'il s'exporte tous les ans de Batavia mille picles de ces nids, venant des îles de la Cochinchine et de celles de l'est; chaque picle pesant cent vingt-cinq livres, et chaque nid une demi-once; cette exportation seroit donc, dans l'hypothèse, de cent vingt-cinq mille livres pesant, par conséquent de quatre millions de nids; et en passant pour chaque nid cinq oiseaux, savoir, le père, la mère, et trois petits seulement, il s'ensuivroit encore qu'il y auroit sur les seules côtes de ces îles vingt millions de ces oiseaux, sans compter ceux dont les nids auroient échappé aux recherches, et encore ceux qui auroient niché sur les côtes du continent. N'est-il pas singulier qu'une espèce aussi nombreuse soit restée si long-temps inconnue!

Au reste, je ne dois pas dissimuler que le philosophe Redi, s'appuyant sur des expériences faites par d'autres, et peut-être incomplètes, doute beaucoup de la vertu restaurante de ces nids, attestée d'ailleurs par plusieurs écrivains, qui s'accordent en cela avec M. Poivre.

Je viens de dire que la salangane avoit été long-temps inconnue, et rien ne le prouve mieux que les différens noms spécifiques qu'on lui a donnés, et les différentes descriptions qu'on en a faites. On l'a appelée *hirondelle de mer, alcyon;* en sa qualité d'alcyon, on lui a supposé des plumes d'un beau bleu, on lui a fait une taille tantôt égale, tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de celle de nos hirondelles; en un mot, avant M. Poivre, on n'en avoit qu'une connoissance très-imparfaite.

Kirker avoit dit que ces hirondelles ne paroissoient sur les côtes que dans le temps de la ponte, et qu'on ne savoit

où elles passoient le reste de l'année ; mais M. Poivre nous apprend qu'elles vivent constamment toute l'année dans les îlots et sur les rochers où elles ont pris naissance ; qu'elles ont le vol de nos hirondelles, avec cette seule différence qu'elles vont et viennent un peu moins : elles ont en effet les ailes plus courtes.

Elles n'ont que deux couleurs, du noirâtre qui règne sur la partie supérieure, et du blanchâtre qui règne sur toute la partie inférieure, et termine les pennes de la queue ; de plus, l'iris est jaune ; le bec noir et les pieds bruns.

Leur taille est au-dessous de celle du troglodyte : longueur totale, deux pouces trois lignes ; bec, deux lignes et demie ; tarse autant ; doigt postérieur le plus petit de tous ; queue, dix lignes, fourchue de trois, composée de douze pennes ; dépasse les ailes des trois quarts de sa longueur.

XI.

LA GRANDE HIRONDELLE BRUNE *à ventre tacheté*, OU L'HIRONDELLE DES BLÉS.

Ce dernier nom est celui sous lequel on connoît cette espèce à l'île de France : elle habite les lieux ensemencés de froment, les clairières des bois, et par préférence les endroits élevés ; elle se pose fréquemment sur les arbres et les pierres ; elle suit les troupeaux, ou plutôt les insectes qui les tourmentent ; on la voit aussi de temps en temps voler en grand nombre pendant quelques jours derrière les vaisseaux qui se trouvent dans la rade de l'île, et toujours à la poursuite des insectes ; son cri a beaucoup de rapport avec celui de notre hirondelle de cheminée.

M. le vicomte de Querhoënt a observé que les hirondelles des blés vol-

tigeoient fréquemment sur le soir aux environs d'une coupure qui avoit été faite dans une montagne, d'où il a jugé qu'elles passent la nuit dans des trous en terre ou des fentes de rocher, comme nos hirondelles de rivage et nos martinets ; elles nichent sans doute dans ces mêmes trous ; cela est d'autant plus probable, que leur nids ne sont point connus à l'île de France. M. de Querhoënt n'a trouvé de renseignement sur la ponte de ces oiseaux qu'auprès d'un ancien créole de l'île Bourbon, qui lui a dit qu'elle avoit lieu dans les mois de septembre et d'octobre ; qu'il avoit pris plusieurs fois de ces nids dans des cavernes, des trous de rocher, etc. qu'ils sont composés de paille et de quelques plumes, et qu'il n'y avoit jamais vu que deux œufs gris pointillés de brun.

Cette hirondelle est de la taille de notre martinet ; elle a le dessus du corps d'un brun noirâtre ; le dessous

gris semé de longues taches brunes; la queue carrée; le bec et les pieds noirs.

VARIÉTÉ.

La petite hirondelle brune à ventre tacheté de l'île Bourbon doit être regardée comme une variété de grandeur dans l'espèce précédente. On trouvera aussi quelques légères différences de couleurs en comparant les descriptions: elle a le dessus de la tête, les ailes et la queue d'un brun noirâtre; les trois dernières pennes des ailes terminées de blanc-sale, et bordées de brun-verdâtre; cette dernière couleur règne sur tout le reste de la partie supérieure; la gorge et tout le dessous du corps, compris les couvertures inférieures de la queue, ont des taches longitudinales brunes, sur un fond gris.

Longueur totale, quatre pouces neuf lignes; bec, sept à huit lignes; tarse, six lignes, tous les ongles courts et peu

crochus; queue, près de deux pouces, carrée, et dépassée par les ailes d'environ sept lignes.

XII.

LA PETITE HIRONDELLE NOIRE
à croupion gris.

C'est M. Commerson qui a rapporté cette espèce nouvelle de l'île de France : elle y est peu nombreuse, quoiqu'elle y trouve beaucoup d'insectes; elle a même très-peu de chair, et n'est point un bon manger; elle se tient indifféremment à la campagne, mais toujours dans le voisinage des eaux douces; on ne la voit jamais se poser; son vol est très-prompt; sa taille est celle de la mésange, et son poids deux gros et demi. M. le vicomte de Querhoënt l'a trouvée fréquemment le soir à la lisière des bois, d'où il présume que c'est dans les bois qu'elle passe la nuit.

Elle a tout le dessus du corps, ou plutôt toute la partie supérieure d'un noirâtre uniforme, excepté le croupion qui est blanchâtre, de même que toute la partie inférieure.

Longueur totale, quatre pouces deux lignes; bec, cinq lignes; tarse, quatre lignes; vol, neuf pouces; queue, près de deux pouces (n'avoit dans l'individu décrit par M. Commerson que dix pennes à-peu-près égales), dépassée de dix lignes par les ailes, qui sont composées de seize ou dix-sept pennes.

Un individu rapporté des Indes par M. Sonnerat m'a semblé appartenir à cette espèce, ou plutôt faire la nuance entre cette espèce et la petite hirondelle brune à ventre tacheté de l'île Bourbon, car il avoit le dessous du corps tacheté comme celle-ci, et il se rapprochait de la première par la couleur du dessous du corps, et par ses dimensions; seulement les ailes dépas-

soient la queue de dix-sept lignes, et les ongles étoient grêles et crochus.

XIII.

L'HIRONDELLE *à croupion roux et queue carrée.*

Elle a toute la partie supérieure, excepté le croupion, d'un brun-noirâtre, avec des reflets qui jouent entre le vert-brun et le bleu-foncé; la couleur rousse du croupion un peu mêlée, chaque plume étant bordée de blanchâtre; les pennes de la queue brunes; celles des ailes du même brun, avec quelques reflets verdâtres; les grandes, bordées intérieurement de blanchâtre, et les secondaires bordées de cette même couleur qui remonte un peu sur le côté extérieur; tout le dessous du corps blanc-sale, et les couvertures inférieures de la queue roussâtres.

Longueur totale, six pouces et demi; bec, neuf à dix lignes; tarse,

cinq à six lignes; doigts disposés trois et un; ongle postérieur le plus fort de tous; vol, environ dix pouces; queue, deux pouces, presque carrée par le bout, un peu dépassée par les ailes.

M. Commerson a vu cette hirondelle sur les bords de la Plata au mois de mai 1765. Il a rapporté du même pays un autre individu que l'on peut regarder comme une variété dans cette espèce; il n'en différoit qu'en ce qu'il avoit la gorge roussâtre; plus de blanc que de roux sur le croupion et les couvertures inférieures de la queue; toutes les pennes de la queue et des ailes plus foncées, avec des reflets plus distincts, point de blanc sur les grandes pennes des ailes qui dépassoient la queue de six lignes; la queue un peu fourchue, et onze pouces de vol.

XIV.

L'HIRONDELLE BRUNE ACUTIPENNE *de la Louisiane.*

Il se trouve en Amérique quelques races d'hirondelles qu'on peut nommer *acutipennes*, parce que les pennes de leur queue sont entièrement dénuées de barbe par le bout et finissent en pointe.

L'individu dont il est ici question a été envoyé de la Louisianne par M. Lebeau; il a la gorge et le devant du cou blanc-sale, tacheté de brun-verdâtre; tout le reste du plumage paroît d'un brun assez uniforme, sur-tout au premier coup-d'œil; mais, en y regardant de plus près, on reconnoît que la tête et le dessus du corps, compris les couvertures supérieures des ailes, sont d'une teinte plus foncée; le croupion et le dessous du corps d'une teinte plus claire, les ailes noirâtres, bordées

intérieurement de ce même brun plus clair; le bec noir, et les pieds bruns.

Longueur totale, quatre pouces trois lignes; bec, sept lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu, six lignes; doigt postérieur le plus court; queue, dix-sept à dix-huit lignes, compris les piquans, un peu arrondie par le bout; les piquans noirs, longs de quatre à cinq lignes; ceux des pennes intermédiaires les plus grands, dépassés par les ailes de vingt-deux lignes.

L'hirondelle d'Amérique de Catesby et de la Caroline de M. Brisson a les ailes beaucoup plus courtes que celle de la Louisiane; à cela près, elle lui ressemble fort par la taille, par la plupart des dimensions, par les piquans, par le plumage: d'ailleurs elle est à-peu-près du même climat, et si l'on pouvoit se persuader que cette grande différence dans la longueur des ailes ne fût pas constante, on seroit porté à regarder cette hirondelle comme une

variété dans la même espèce. Les temps de son arrivée à la Caroline et de son départ de ces contrées s'accordent, dit Catesby, avec ceux de l'arrivée et du départ des hirondelles en Angleterre : il soupçonne qu'elle va passer l'hiver au Brésil, et il nous apprend qu'elle niche à la Caroline dans les cheminées.

Longueur totale, quatre pouces trois lignes; bec, cinq lignes; tarse de même; doigt du milieu, six; queue, dix-huit lignes, dépassée de trois lignes par les ailes.

L'hirondelle acutipenne de Cayenne, apelée *camaria*, ressemble plus par ses dimensions à celle de la Louisiane que l'hirondelle de la Caroline, car elle a les ailes plus longues que celle-ci, mais cependant moins longues que celle-là. d'un autre côté, elle s'en éloigne un peu davantage par les couleurs du plumage, car elle a le dessus du corps d'un brun plus foncé et tirant au bleu; le

croupion gris; la gorge et le devant du cou d'un gris teinté de roussâtre ; le dessous du corps grisâtre, nuancé de brun : en général la couleur des parties supérieures tranche un peu plus sur celles des parties inférieures et a plus d'éclat, mais ce peut être une variété de sexe; d'autant plus que l'individu de Cayenne a été donné pour un mâle.

On dit qu'à la Guiane elle n'approche pas des lieux habités, et certainement elle n'y niche pas dans les cheminées, car il n'y a point de cheminées à la Guiane.

Longueur totale, quatre pouces sept lignes; bec, quatre lignes; tarse, cinq; queue, vingt lignes, compris les piquans qui en ont deux à trois, dépassée par les ailes d'environ un pouce.

XV.

L'HIRONDELLE NOIRE ACUTIPENNE *de la Martinique.*

C'est la plus petite de toutes les acutipennes connues ; elle n'est pas plus grosse qu'un roitelet : les pointes qui terminent les pennes de sa queue sont très-fines.

Elle a tout le dessus de la tête et du corps noir sans exception ; la gorge d'un brun-gris, et le reste du dessous du corps d'un brun-obscur ; le bec noir, et les pieds bruns.

L'individu représenté dans nos planches avoit le dessous du corps d'un brun rougeâtre.

Longueur totale, trois pouces huit lignes ; bec, quatre lignes ; tarse de même ; doigt du milieu, quatre lignes et demie ; vol, huit pouces huit lignes ; queue, vingt lignes, composée de douze pennes égales, dépassée par les ailes de huit lignes.

Espèces connues dans ce genre.

L'Hirondelle de cheminée, *hirundo Rustica.*
La Salangane, *hirundo Esculenta.*
L'Hirondelle des blés, *hirundo Borbonica.*
La petite Hirondelle noire à croupion gris, *hirundo Francica.*
L'Hirondelle à croupion roux et queue carrée, *hirundo Americana.*
L'Hirondelle de fenêtre, *hirundo Urbica.*
L'Hirondelle d'Antigue, *hirundo Panayana.*
L'Hirondelle à ventre roux de Cayenne, *hirundo Rufa.*
L'Hirondelle au capuchon roux, *hirundo Capensis.*
L'Hirondelle de rivage, *hirundo Riparia.*
L'Hirondelle grise des rochers, *hirundo Montana.*
Le Martinet noir, *hirundo Apus.*
Le Martinet pourpré, *hirundo Purpurea.*
L'Hirondelle de la baie d'Hudson, *hirundo Subis.*
La grande Hirondelle à ventre rouge du Sénégal, *hirundo Senegalensis.*
L'Hirondelle ambrée, *hirundo Ambrosiaca.*
L'Hirondelle à ceinture blanche, *hirundo Fasciata.*

Le Tapère, *hirundo Tapera.*

L'Hirondelle brune et blanche à ceinture brune, *hirundo Torquata.*

L'Hirondelle à ventre blanc de Cayenne, *hirundo Leucoptera.*

L'Hirondelle acutipenne, *hirundo Pelasgia.*

Le grand Martinet à ventre blanc, *hirundo Melba.*

Le Martinet à collier blanc, *hirundo Cayennensis.*

L'Hirondelle de Sibérie, *hirundo Dauurica.*

Le petit Martinet noir, *hirundo Nigra.*

Le grand Martinet noir à ventre blanc, *hirundo Dominicensis.*

Le Martinet noir et blanc à ceinture grise, *hirundo Peruviana.*

La petite Hirondelle noire à ventre cendré, *hirundo Cinerea.*

L'Hirondelle bleue de la Louisiane, *hirundo Violacea.*

L'Hirondelle chalibée de Cayenne, *hirundo Chalibea.*

FIN DU TOME TREIZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

c.

einture

venne,

lasgia.
irundo

Cayen-

aurica.
ra.
blanc,

grise,

endré,

irundo

irundo

INET.